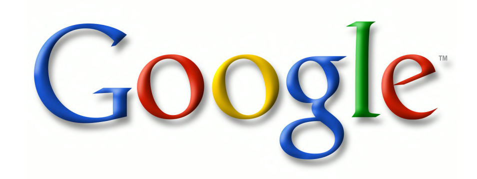
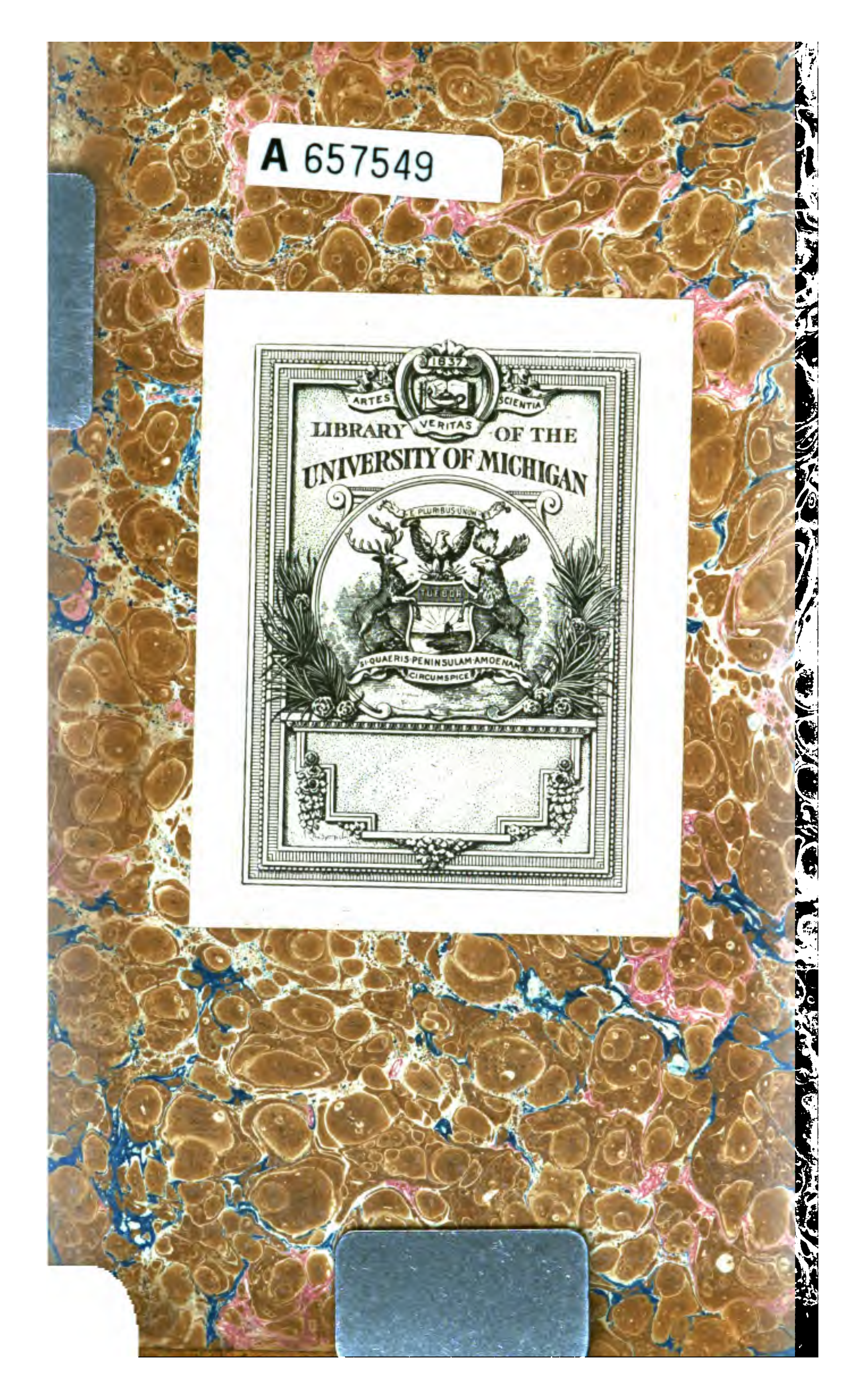




A 657549
1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



2, 2,5
1,25

ESSAI HISTORIQUE

SUR

L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE

Le nombre d'exemplaires prescrit par la loi a été déposé. Tous les exemplaires sont revêtus de la signature de l'éditeur.

P. G. Levrault

ESSAI HISTORIQUE

SUR

L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE,

ET

COUP D'OEIL COMPARATIF SUR LA LITTÉRATURE GRECQUE, DEPUIS LE TEMPS D'ALEXANDRE LE GRAND JUSQU'A CELUI D'ALEXANDRE SÉVÈRE.

Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

PAR JACQUES MATTER.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez F. G. LEVRAULT, rue des Fossés M. le Prince, n.° 33.

1820.

Épigraphe du manuscrit présenté au concours.

Φιλοσοφιαν δε ού την Στωϊκην λεγω ούδε την Πλατωνικην ή την Επικουρειον τε και Ἀριστοτελικην. Ἀλλ᾽ ὅσα εἰρηται παρ᾽ ἑκαστῃ των αἱρεσεων τουτων καλως (δικαιοσυνην μετ᾽ ἐπιστημης διδασκοντα) τουτο συμπαν το ἐκλεκτικον φιλοσοφιαν φημι.

CLEMENT. ALEXANDR. *Stromat.*, *lib. I*, *p.* 338.
(Édition d'Oxford.)

PRÉFACE.

Le titre d'*Essai* que j'ai donné à cet ouvrage, n'a pas été choisi dans l'intention de désarmer une critique trop exigeante, mais bien pour indiquer le véritable point de vue sous lequel on doit envisager ces recherches. Ce n'est pas une histoire de l'école d'Alexandrie que je veux annoncer, ce n'en est qu'une ébauche : il nous manque trop de monumens pour qu'on puisse jamais écrire l'*histoire* de cette école ; et quand même le temps nous eût conservé les ouvrages que publièrent les savans d'Alexandrie, ainsi que les écrits qui furent consacrés par les anciens à l'exposition de leurs travaux, il serait encore difficile d'en tracer un tableau satisfaisant. Toutes les sciences ayant été cultivées à Alexandrie, il faudrait d'abord une suite de recherches sur chaque branche particulière du savoir, avant qu'on pût entreprendre d'en faire connaître l'ensemble et de marquer les progrès généraux que fit l'esprit humain dans cette célèbre école.

Si je me suis décidé à soumettre ces recherches au public, c'est que l'approbation

qu'elles reçurent de l'Académie des inscriptions m'en faisait un devoir.

Le sujet qu'elles traitent est d'une haute importance. L'histoire littéraire d'Alexandrie est, depuis Alexandre le Grand, l'histoire des lettres grecques ; et les écrits des Alexandrins sont d'autant plus intéressans, qu'on doit les regarder, en quelque sorte, comme une production artificielle. En effet, c'est la protection accordée aux lettres par les Lagides qui a fait naître toute cette immense littérature d'Alexandrie ; et comme les annales des sciences n'offrent rien de semblable à ce phénomène, les destinées des lettres grecques en Égypte renferment seules la solution d'une des questions les plus importantes de l'histoire littéraire, savoir, ce que peuvent les faveurs prodiguées aux travaux de l'esprit. Si cette question n'est qu'imparfaitement résolue dans cet ouvrage, c'est peut-être autant la faute des savans d'Alexandrie que celle de leur historien.

L'école d'Alexandrie, ayant produit des hommes distingués dans tous les genres, a été, de tout temps, l'objet d'une attention particulière de la part des auteurs les plus célèbres. Les philologues, les médecins, les astronomes et les philosophes puisèrent, les uns comme les autres, une partie de leur instruction dans les ouvrages publiés par les

membres de cet institut. A l'époque de la restauration des lettres, les Bessarion et les Marcile Ficin lisaient de préférence les philosophes d'Alexandrie, et, dans des temps plus rapprochés de nous, le grand Leibnitz professait pour eux un respect qui prouve qu'il en avait fait une étude particulière.

Cependant, quelque vénération qu'on eût pour les doctrines de l'école d'Alexandrie, on négligea de les faire connaître; et nous ne possédons encore sur le plus célèbre établissement littéraire des anciens que des traités peu considérables et peu importans. Ils nous font connaître le musée, la bibliothèque, l'école chrétienne d'Alexandrie, l'esprit du siècle des Lagides, et d'autres objets spéciaux; mais ils n'embrassent ni une suite de siècles, ni la généralité des travaux du musée. Il en a résulté qu'on a mal jugé de la plupart de ces choses, et qu'on a répandu une foule d'erreurs dont la réfutation absorberait la vie d'un homme.

L'expression d'*École d'Alexandrie* a seule pu donner lieu à beaucoup d'opinions inexactes : elle est très-impropre, puisqu'elle peut s'appliquer également à l'école des Juifs, à celle des Chrétiens et à celle des Grecs d'Alexandrie. Ce n'est donc plus *de*

l'école, c'est des *nombreuses écoles* de cette ville, qu'il doit être question.

Celles que nous venons de nommer se subdivisent même en un grand nombre d'autres. Démétrius de Phalère, Zénodote, Aristarque, etc., ont fondé à Alexandrie des écoles de grammaire, de critique, de recension; Hérophile, Érasistrate, etc., des écoles d'anatomie, de médecine; Timarque, Aristille, Hipparque et Ptolémée, des écoles d'astronomie; Euclide, Apollonius de Perge, Diophante, etc., des écoles de géométrie et d'arithmétique; Ératosthène et Strabon, des écoles de géographie; Énésidème, Sexte l'empirique, Potamon et Ammonius Sakkas, des écoles de philosophie; les interprètes sacrés, Aristobule et Philon, des écoles judaïques; les apôtres du christianisme, S. Pantène, S. Clément d'Alexandrie, des écoles chrétiennes.

Outre cela, chacune des sectes philosophiques de l'ancienne Grèce formait une école ou une *famille* particulière à Alexandrie. Les poëtes mêmes se partageaient en *pléiades*.

En négligeant ces distinctions importantes, on n'a pu que se tromper et tromper ses lecteurs. Nous avons cherché à les établir autant que les renseignemens des anciens nous l'ont permis; mais les lacunes

que fait apercevoir la séparation exacte des objets, effraie aujourd'hui l'historien et commande l'indulgence à la critique.

Plus je donnai de suite à l'étude des écrivains d'Alexandrie, et plus je découvris d'erreurs dans les opinions que m'avaient données les modernes; plus j'éloignais dans ma pensée le moment de la publication de mes recherches : je l'aurais retardée encore, si des personnes auxquelles j'aime à sacrifier mes doutes, ne m'avaient ôté tout prétexte ultérieur d'hésitation.

Le vaste sujet que j'avais à traiter ne m'a souvent permis que d'indiquer mes idées, et non de les développer. Il est particulièrement deux objets sur lesquels il m'eût été agréable de pouvoir m'étendre davantage : ce sont, d'abord, les modifications que le mosaïsme a reçues par suite des rapports que les Juifs ont eus avec les peuples de l'Orient, avant Alexandre, et avec les Grecs, depuis cette époque; ensuite les modifications que le christianisme primitif a pu recevoir dans ses rapports avec les Juifs *hellénisans*, au premier, et avec les philosophes grecs au second et au troisième siècle de notre ère. J'étais occupé de ces matières, lorsque l'Académie des inscriptions proposa l'histoire de l'École d'Alexandrie; et quoique ces ques-

tions se touchent de près, j'ai dû éloigner de cet ouvrage tout ce qui m'aurait entraîné dans des discussions étrangères à un sujet déjà trop étendu. J'ai dû abréger aussi ce que j'ajoute dans les *pièces additionnelles*, les *notes* et les *annales* sur les travaux littéraires d'Alexandrie après le terme indiqué par l'Académie.

Tout en regrettant de n'avoir pu achever la composition de mon ouvrage à portée de la bibliothèque de Gœttingue, je dois des remercîmens publics à la bienveillance de M. Van-Praet, l'un des conservateurs de la bibliothèque du Roi, et de MM. les professeurs Herrenschneider et Schweighæuser, fils, bibliothécaires de la ville de Strasbourg.

ESSAI HISTORIQUE

SUR

L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE,

ET

Coup d'œil comparatif sur la littérature grecque, depuis les temps d'Alexandre le Grand jusqu'à ceux d'Alexandre Sévère.

Développement de la question sur l'École d'Alexandrie, proposée par l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres.

Dans cet éloignement où nous placent vingt siècles écoulés, la fondation de l'école d'Alexandrie se confond presque avec celle de la ville qu'elle a rendue si célèbre. Alexandre le Grand jeta les fondemens d'Alexandrie en traversant les provinces de l'immense empire de son adversaire; quelques lustres après, l'un de ses plus braves capitaines, Ptolémée, fils de Lagus, devenu roi d'Égypte, appela dans sa capitale les savans de la Grèce, et l'école d'Alexandrie commença ses travaux. Alexandre n'avait pas prévu, sans doute, cette remarquable destinée de sa nouvelle ville d'Égypte. En la jetant sur la langue de terre de la Méditerranée

la plus propre à devenir le centre du commerce et de la navigation, il avait eu un but purement politique: ce n'était pas seulement pour faire passer sa gloire à la postérité qu'il avait bâti sous son nom une grande cité dans une province nouvellement conquise; c'était pour avoir un foyer de communication entre les conquêtes qu'il venait de faire et celles qu'il méditait encore. Ce grand dessein ne fut point couronné d'un entier succès; la mort prématurée d'Alexandre le fit échouer: mais Alexandrie devint le chef-lieu du commerce des trois mondes. Cependant la Providence sait surpasser ce que les hommes conçoivent de plus grand: aux richesses que procurèrent à l'Égypte les calculs d'un conquérant, elle sut ajouter les trésors de la science. Alexandrie, au lieu de servir de *première capitale* au plus gigantesque des empires, devint l'asile des lettres et le sanctuaire des lumières. En poursuivant les desseins du fils de Philippe, Ptolémée Soter fit construire des flottes et entreprendre des navigations lointaines. Mais, d'un autre côté, il partagea ses palais avec les savans, fit recueillir pour eux une immense bibliothèque, et, au milieu des désordres qu'excitèrent les successeurs d'Alexandre, ses rivaux, il cultiva la société des philosophes dans ses paisibles états.

Bientôt les savans, réfugiés dans Alexandrie, élevèrent cette ville au rang d'une capitale des sciences. Le génie appela à lui le génie: les hommes les plus distingués y affluèrent de tous les pays, et s'y succédèrent pendant plus de six siècles. Durant cette période,

l'école d'Alexandrie éclipsa la gloire de toutes les écoles contemporaines de la Grèce.

Cette école était le centre de toutes les connaissances et de toutes les spéculations. Elle possédait dans sa riche bibliothèque les bibliothèques antérieures de la Grèce ; elle y joignait des ouvrages d'Asie, qu'elle traduisait ou qu'on traduisait pour elle. Au moyen de cette vaste collection de livres, l'école d'Alexandrie fut, la première, en état de donner des éditions plus exactes et plus complètes des anciens écrits. Elle fit plus : la première, elle jugea les productions savantes, et assigna des rangs aux auteurs; elle commenta ceux qui semblaient présenter des obscurités. Ces travaux l'ayant rendue plus attentive à la pureté de la langue, elle songea bientôt à en fixer les règles, et ce fut une portion de Grecs relégués sur les bords du Nil qui donna à la Grèce les plus pures leçons de grammaire.

Mais, tandis qu'un grand nombre de savans eurent la modeste générosité d'expliquer pour les âges futurs les écrits des temps passés, d'autres se partagèrent dans les champs de l'histoire et de la poésie, et ajoutèrent aux belles productions de ces genres des ouvrages d'un mérite distingué. Cependant on avait cultivé la poésie et l'histoire avec un succès si désespérant, que les savans d'Alexandrie crurent devoir abandonner ce domaine. Ils se vouèrent avec plus d'ardeur et plus de constance aux études cosmographiques, qui ne formaient pas encore des sciences, et aux mathématiques, dont les élémens mêmes avaient besoin d'une nouvelle révision : ils donnèrent ainsi à l'astronomie et à la

géographie des principes disputés à de longues observations, et ils enrichirent la géométrie et l'arithmétique des découvertes les plus heureuses.

Toutes les branches du savoir humain, l'histoire naturelle, la médecine, et l'anatomie spécialement, occupèrent les savans d'Alexandrie et se perfectionnèrent entre leurs mains. Si la philosophie, cette reine des sciences, semble d'abord ne jeter aucun éclat en Égypte, si ceux qui la cultivent semblent se borner à la stérile profession de systèmes inventés, il n'en fut pas toujours ainsi : au moment même où cette célèbre école approche de sa ruine, ses philosophes osent tenter la plus facile ou la plus hardie des entreprises philosophiques, celle de combiner en une seule doctrine les opinions probables de divers systèmes, ou de concilier et de réunir en un seul faisceau de lumière les principes si divergens des spéculations de la Grèce et de l'Asie. [1]

Telle fut, en général, l'École dont il s'agit aujourd'hui de refaire l'histoire. Mais il se rattache à ses

1 L'ancienne philosophie grecque n'est qu'une cosmogonie théologique, la nature divinisée; ses principes sont purement matériels : point de principe intelligent; mais nécessairement une force motrice, dont la philosophie postérieure a formé l'idée de la divinité. Le système de Pythagore même ne distingue pas le principe intellectuel du principe matériel dans sa partie spéculative; en morale il renferme de belles idées sur la divinité. L'ancienne philosophie de l'Asie pose avant tout l'intelligence; la matière n'est pour elle qu'une existence phénoménale : les mondes, disent les Indiens, sont l'effet des jeux de la divinité. Il m'est cependant prouvé que la doctrine grecque n'est que celle de l'Inde, altérée et matérialisée dans son passage par l'Égypte.

destinées une question du plus haut intérêt. On a souvent prétendu que la dernière tentative des philosophes d'Alexandrie a été funeste aux vraies lumières, qu'elle a communiqué aux Grecs et aux Romains l'esprit d'un crédule syncrétisme, et qu'elle a réduit la philosophie à un bizarre mélange des opinions les plus hétérogènes. D'autres fois on a demandé par quelles causes l'école d'Alexandrie a été conduite à professer une philosophie à la fois si vulgaire et si sublime, si brillante et si superstitieuse, que l'est, en effet, la doctrine des nouveaux Platoniciens ? Y a-t-elle été entraînée finalement *par un esprit de dogmatisme qu'elle avait nourri dans son propre sein*, ou *n'a-t-elle fait que suivre constamment la marche tracée par les philosophes de la Grèce ?* L'histoire impartiale des progrès que firent les sciences dans l'école d'Égypte, comparés à ceux qu'elles firent dans les autres parties du monde grec si étendu après Alexandre, doit renfermer la solution de ce problème : elle doit montrer la véritable origine du nouveau platonisme, et exposer les vraies causes qui l'ont fait naître. Cette dernière question, la plus importante de toutes celles qui se rattachent à l'école d'Alexandrie, est particulièrement recommandée aux auteurs par le programme de l'Académie de l'an 1814. Voici les expressions de l'Académie :

Les auteurs doivent rechercher tout ce qui peut concerner l'histoire de l'école d'Alexandrie, depuis ses commencemens jusqu'aux premières années du troisième siècle de l'ère chrétienne. Ils doivent com-

parer l'état des sciences, des lettres et de la philosophie dans cette école, durant le période de temps indiqué, avec l'état des mêmes connaissances dans la Grèce et dans les diverses parties de l'empire fondé par Alexandre. Ils doivent aussi rechercher les causes des différences qui caractérisent l'école d'Alexandrie, et faire voir comment ces causes ont préparé la doctrine des nouveaux Platoniciens.

Le tableau, à la fois historique et philosophique, que demande l'Académie, est donc très-vaste. Nous avons à exposer les destinées d'une école qui a duré des siècles, et qui se composait même de plusieurs écoles; nous devons indiquer toutes les variations qu'elle a subies, et la montrer tantôt sous l'égide de ses puissans protecteurs, tantôt aux prises avec les événemens de la guerre, les caprices de la politique, les fureurs de princes indignes du trône; nous devons la montrer, sortant presque toujours plus glorieuse de ses adversités, et nourrissant encore la flamme sacrée des lumières, lorsque tout autour d'elle siégent les ténèbres. Mais le résultat qu'il importe le plus d'atteindre, c'est qu'en réunissant tous les détails nous saisissions le véritable esprit de ses travaux, et que nous lui revendiquions sa gloire, si elle a été méconnue.

L'histoire de l'école d'Alexandrie est inséparable de celle des princes qui ont protégé ou entravé la marche de ses travaux; de celle des événemens et des circonstances qui les modifièrent; enfin, de celle des écoles contemporaines qui suivaient la route indiquée par le musée d'Égypte, ou qui influaient sur la direc-

tion qu'il prenait lui-même. Il y a plus, l'institut des Lagides était une école étrangère sur le sol qu'elle occupait. Cependant elle eut des rapports d'une haute importance avec les habitans de l'Égypte ; elle en eut d'autres avec le peuple juif, dont un grand nombre d'individus étaient venus s'établir dans la capitale des Ptolémées ; elle en eut plus tard avec divers peuples d'Asie, et, enfin, avec cette pieuse société qui, formée dans l'ancienne Jérusalem, alla bientôt enseigner sa céleste doctrine auprès des musées des Lagides et des empereurs.

Mais, ce qui ajoute le plus aux difficultés de notre tâche, ce sont les opinions erronées que l'on a répandues sur ces matières, en les traitant avec trop de légèreté. On accusait tantôt les philosophes d'Alexandrie de n'avoir jamais eu d'idées justes sur les premiers principes de la science qu'ils professaient, et d'avoir partagé superstitieusement la sombre crédulité du pays qu'ils habitaient ; d'autres fois on nous assurait que l'éclecticisme d'Alexandrie fut le produit méchamment calculé d'une faction ennemie du christianisme, qui voulait anéantir celui-ci en combinant ses plus belles doctrines avec les systèmes grecs. La première de ces opinions avait fait regarder les savans du musée d'Alexandrie comme un corps de philosophes ignorans et d'auteurs obscurs ; l'autre avait jeté sur eux tout l'odieux d'une persécution astucieuse de notre religion. Ce qui perpétuait ces erreurs, c'était certainement moins la doctrine des auteurs du nouveau platonisme que l'obscurité de leurs écrits, et le

peu de cas que l'on en a fait depuis la fin du seizième siècle. Il était donc facile de débiter sur ce sujet toutes sortes de déclamations et d'émettre toutes sortes d'hypothèses.

L'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, fatiguée de tant d'assertions fausses ou vagues sur l'un des plus célèbres instituts de l'antiquité, a donc proposé une des questions d'histoire littéraire et de philosophie historique les plus importantes. L'Europe entière en a senti avec elle la haute importance; elle en a senti aussi les difficultés, et moi je ne conçois plus maintenant comment j'ai osé entreprendre de les résoudre. Si l'amour de la science et les recherches obstinées que j'ai faites sur l'école d'Alexandrie suffisaient pour fournir ma tâche, j'oserais me flatter de quelque espérance. Mais il s'agit de refaire après vingt siècles l'histoire d'un musée dont les annales sont depuis long-temps déchirées; il s'agit de planer sur les données littéraires d'une longue et riche période, avec ce génie philosophique qui, d'après quelques débris, sait rétablir les faits que le temps a obscurcis. Et qui peut se flatter de percér le voile ténébreux qui couvre des objets si variés, et de restaurer un si vaste tableau sur les traces légères de ses contours? Qui oserait espérer de ne saisir que la vérité au milieu de tant de contradictions, de suppléer aux lacunes que laissent les anciens, et d'écarter les erreurs par lesquelles les modernes les ont remplies?

Ces considérations inspireront sans doute à l'Académie cette indulgence que réclament même le sujet

de la question, son étendue, ses difficultés : en les produisant, je n'ai voulu toutefois que désarmer sa rigueur, et non pas fléchir sa justice.

PLAN GÉNÉRAL DE CET OUVRAGE.

Il est d'autant moins nécessaire de m'étendre sur le plan suivi dans ce travail, qu'il est tout tracé dans le programme de l'Académie. L'histoire de l'école d'Alexandrie et les causes du renouvellement de la doctrine platonicienne sont les parties saillantes du tableau demandé : ce n'est que pour mieux comprendre l'école des Ptolémées que nous devons jeter un coup d'œil comparatif sur les écoles contemporaines ; et ce n'est que pour mieux saisir les causes qui ont fait renaître le platonisme au troisième siècle, que nous devons tracer l'histoire de l'école d'Alexandrie. La *première partie* de ces recherches, purement historique, sera donc consacrée à l'*histoire extérieure de l'école d'Alexandrie*, c'est-à-dire, à l'exposition de tous les faits et de toutes les données que nous avons pu recueillir sur ce sujet. Ces matières doivent être traitées séparément, parce qu'elles entraveraient la marche des *considérations philosophiques* qui sont l'objet de la *seconde partie*, et qui constituent le véritable but et le résultat de ce travail.

Les destinées de l'école grecque d'Égypte furent si variées qu'on pourrait facilement multiplier les *périodes* en en faisant l'histoire. Nous en distinguerons *deux*,

chacune de plus de deux siècles, et divisées l'une et l'autre en plusieurs *sections*.

Première période. La première de ces périodes comprend l'histoire de l'école d'Alexandrie sous les rois grecs de la famille des Ptolémées. Tous les princes de cette maison ont protégé les sciences, les uns par suite de leurs goûts, les autres par vanité, quelques-uns par la force des choses établies. Sous leur règne, les savans ont joui de tous les avantages qu'ils pouvaient réclamer au nom des lettres, et souvent ils ont été comblés de trésors et d'honneurs. Les savans, à leur tour, ont consacré tout leur loisir et tous leurs efforts au progrès des connaissances de tous les genres.

Si tel fut, en général, l'état des choses sous les Ptolémées, on doit néanmoins distinguer plusieurs *époques* dans l'histoire des lettres sous leur règne.

Première époque. Les trois premiers Ptolémées élevèrent leur royaume à un degré de splendeur où ne purent le maintenir leurs successeurs; sous l'empire, ou paisible ou glorieux, de Ptolémée Soter, de Ptolémée Philadelphe et de Ptolémée Évergète I, l'école d'Alexandrie atteignit en peu de temps son plus haut point de gloire. Alexandrie, grande, riche et puissante, *fut la cité des Grecs de toutes les régions, le centre du commerce des trois mondes, l'asile commun des lettres et des arts.*

Seconde époque. Les règnes des successeurs d'Évergète I furent obscurs au prix du sien, et les vices de Ptolémée Philopator, de Ptolémée Épiphane et de Ptolémée Philométor, exercèrent une funeste influence sur

l'école d'Alexandrie. La Grèce, devenue plus calme, offrait elle-même une retraite aux hommes de génie; l'Égypte, réduite à elle seule, ne put soutenir longtemps l'éclat qu'avaient donné à ses institutions les savans distingués qu'exilaient autrefois les troubles de la Grèce.

Troisième époque. Bientôt l'Égypte exila, à son tour, les savans et les artistes. Ptolémée Physcon, quoique ami des lettres et auteur lui-même, bannit par ses cruautés un grand nombre d'Alexandrins. Les savans désertèrent le musée, et allèrent enseigner leurs sciences en Grèce, à Rhodes, en Syrie, etc. Physcon, à la vérité, rappela ceux qu'avaient éloignés ses barbaries; mais les désordres de son règne, les querelles et les crimes de ses successeurs, continuèrent à bannir les Muses de leur ancien asile. La dégénération des Lagides, la corruption de leurs sujets, étaient parvenues à ce degré où il n'y a plus de remède que dans les catastrophes les plus terribles. La chute du trône des Ptolémées ne mit fin toutefois qu'aux désordres de leur famille, et le peuple, qu'ils laissèrent accablé des vices dont ils lui avaient donné l'exemple, fut, pendant quelques siècles encore, la triste victime de leurs lâches passions.

Seconde période. Avec l'association de l'Égypte à l'empire romain commence un nouvel ordre de choses pour l'école d'Alexandrie. Cet institut, par la protection des Césars et à la suite du calme qui est rendu à l'Égypte, renaît de ses cendres. Les savans ne sont plus logés dans les palais des princes; ils ne sont plus les courtisans de rois indignes du trône: leurs travaux sont indépendans.

Les empereurs maintiennent non-seulement les établissemens des Ptolémées, ils leur donnent plus d'étendue. Les uns chérissent les études des Alexandrins, parce qu'ils chérissent les lettres ; les autres les protègent d'après cette politique qui laisse aux peuples les jeux innocens qui les amusent. Voilà des avantages pour la seconde période de l'école d'Alexandrie.

Cependant, quel que soit le zèle ou la politique des Césars, l'école d'Alexandrie ne saurait être pour eux, comme elle l'était pour les rois grecs, un objet de prédilection. Les savans de l'Égypte semblent bientôt s'en apercevoir. Habitués aux faveurs de la cour, ils les regrettent, ils tournent des regards avides vers cette Rome où affluent et s'enrichissent les philosophes sophistes de la Grèce. Leur désertion est méditée. Il y a plus : Alexandrie, ou l'Égypte, a changé de maître, mais non de principes. Ce pays est soumis à un gouvernement très-fort ; mais sa capitale est restée le foyer de tous les désordres politiques, puisqu'elle est celui de la corruption des mœurs. Plus d'une fois la rigueur des Césars sévit contre les rébellions des Alexandrins, et leur ville, laissée encore riche et belle même par les incendies, est privée, d'époque en époque, de la gloire et des monumens que lui avaient donnés les beaux siècles des Lagides. La religion chrétienne elle-même, si conservatrice du bon et du vrai, ne fut introduite à Alexandrie qu'accompagnée de cet enthousiasme qu'elle inspire et de cette rigueur qu'elle commande. La mesure des destinées d'Alexandrie profane était comblée, quand l'évêque Théophile y ordonna la ruine de toute gloire idolâtre.

Mais je viens de porter mes regards au-delà du terme de la seconde période de l'école d'Alexandrie. Je ne dois y signaler que les trois époques suivantes.

Première époque. Les premiers empereurs, à l'exemple d'Auguste, encouragèrent les savans de l'Égypte. Claude, particulièrement attentif à leurs travaux, établit pour eux un nouveau musée. Il mérite sous ce rapport de marquer la première époque de la seconde période. Le nouveau musée, joint à la nouvelle bibliothèque qu'Antoine avait donnée à Cléopatre, ranima les études, spécialement celles de philologie et de cosmographie. L'école d'Alexandrie, sous les premiers Césars, compta dans son sein un grand nombre de savans.

Seconde époque. Malgré des avantages accumulés, les désertions des savans d'Alexandrie, méditées depuis long-temps, devinrent bientôt fréquentes. Elles pensèrent transporter à Rome, qui était presque devenue la Grèce, toute la gloire de la capitale égyptienne des sciences. Ce qui répand encore plus d'obscurité sur notre école dans ce temps, c'est que ses membres, surtout les philosophes, semblent suivre aveuglément des impulsions étrangères.

Troisième époque. Cependant un nouveau jour commence à luire sur l'horizon d'Alexandrie. Une école de sages s'élève à côté de celle du musée, et le menace, par une doctrine pure et forte, d'une trop puissante rivale. Les savans d'Alexandrie, déjà familiarisés avec les doctrines de l'Orient, prennent aussitôt connaissance de celle du Christ. Jamais les penseurs grecs, ou les

écoles de philosophes, n'avaient été plus avides de théories étrangères. On cherchait la vérité avec l'inquiétude d'une longue et stérile contention; on la cherchait avec un morne désespoir, et l'on était sur le point d'embrasser avec précipitation tout ce qui en offrait l'apparence. Au scepticisme succéda alors le syncrétisme le plus résigné. Cette philosophie croyante absorba tous les esprits : l'école d'Alexandrie, en l'embrassant vivement, cessa de faire faire des progès aux sciences, et la plus savante des écoles sembla mettre fin aux plus savantes des recherches, lorsqu'un ancien porte-faix, Ammonius Sakkas, lui enseigna sa doctrine. Cette doctrine, malgré la primitive condition d'Ammonius, devint celle de presque tous les penseurs qui n'avaient pas encore adopté le christianisme. Il faut bien convenir, malgré le dédain que certaines classes de philosophes affectent pour sa base, qu'elle fut la plus belle de ce siècle; il faut bien aussi respecter ses principes, puisqu'il est vrai que les Pères en ont adopté une grande partie. Cependant c'est là le terme de notre carrière. Notre dernière question, c'est l'origine du platonisme d'Ammonius.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE EXTÉRIEURE DE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

L'École d'Alexandrie sous l'influence des rois grecs.

PREMIÈRE SECTION.

L'École d'Alexandrie pendant les règnes de Ptolémée Soter, Ptolémée Philadelphe et Ptolémée Évergète. (De l'an 323 à 221 avant J. Ch.[1])

CHAPITRE PREMIER.

La ville d'Alexandrie et ses premiers habitans.

Pour comprendre les destinées de l'école d'Alexandrie, il est nécessaire de savoir quelques détails topographiques sur cette ville. On n'aurait guère d'idées

1 Si l'école d'Alexandrie avait pris origine avec le règne de Ptolémée Soter, notre première période comprendrait exactement un siècle. Nous verrons que cette célèbre école ne doit dater que des dernières années du règne de Soter; mais nous avons dû commencer notre récit de plus haut.

nettes sur les faits que nous avons à présenter successivement, si l'on ne se familiarisait avec la scène où ils se sont passés.

Plusieurs auteurs de l'antiquité, surtout des écrivains d'Alexandrie, nous ont laissé des élémens de topographie de cette ville. En réunissant les détails de ce genre qui se trouvent dans les ouvrages de Diodore de Sicile [1], de Strabon [2], de Pline [3], de Quinte-Curce et d'Arrien; en y joignant les notices de Hirtius Pansa, de Josèphe, de Philon, de Plutarque, de Dion, etc.; en les combinant avec les recherches de Bonamy [4], de Manso [5], de Reynier [6] et d'autres écrivains modernes, on pourrait offrir d'Alexandrie ancienne une topographie assez exacte. Les relations de plusieurs voyageurs, surtout les travaux de l'institut d'Égypte, qui ont rendu si difficiles les découvertes nouvelles dans les lieux qu'ils concernent, nous feraient retrouver dans Alexandrie moderne les vestiges des siècles passés : mais il ne nous importe ici, ni de connoître Alexandrie enrichie de tous ses monumens, ni l'Alexandrie à peine reconnaissable de nos jours. Nous voudrions la présenter telle qu'Alexandre le Grand l'a laissée au fils de Lagus, et, après avoir bien saisi ce point de départ, nous

---

1 *Bibliotheca historica*, *lib. XVII*, *p.* 200; *ed. Wessel.*

2 *Geographica*, *lib. XVII*, *in initio.*

3 *Historia natural.*, *lib. V*, 9.

4 Mémoires de l'Académie des inscriptions, tome IX, p. 416 suiv.

5 *Vermischte Schriften* (Mélanges), t. I.er et II, sous le titre particulier de Lettres écrites d'Alexandrie sous Ptolémée Philadelphe.

6 Deux cartes de l'atlas qui accompagne la traduction d'Arrien, par Chaussard.

voudrions faire remarquer, d'époque en époque, les monumens qui, sous les Ptolémées et sous les Césars, y furent élevés pour les sciences et les lettres.

Alexandre, arrivé sur l'isthme que baignent le lac Maréotis et la Méditerranée, à l'ouest du Nil [1], fut frappé de la beauté de ce site, et résolut de ressusciter cette Tyr dont il avait ruiné la gloire. Le conquérant traça lui-même le plan de la nouvelle ville dont il voulait enrichir l'Égypte, et l'architecte Dinarque en dirigea l'exécution [2]. La forme d'Alexandrie devait être celle d'une chlamyde macédonienne, et cette figure, qui s'adaptait très-bien au local, fut adaptée depuis fort mal à propos au système géographique de quelques écrivains [3]. La farine qui se trouvait dans les vases du soldat, servit à marquer les traces où devaient s'élever les murs [4]; quand ils furent achevés, ils embrassaient une enceinte de 80 stadés [5], couverte d'habitations, de temples et de palais. C'étaient autant de créa-

---

1 Il est indifférent pour nous que ce fût avant ou après sa course au temple de Jupiter-Ammon. Arrien dit qu'il s'y rendit en partant de Memphis, avant le voyage à l'oracle; selon Diodore et Quinte-Curce, il n'y alla qu'au retour du désert.

2 Selon Pline, cet artiste s'appelait *Dinochares*; v. *Hist. nat.*, *lib. V et l. XXXIV*. Strabon, Valerius Maximus et Ammien Marcellin le nomment *Dinocrate*. Cf. *Solinus Polyhist.*, ch. 45.

3 Nous le verrons dans la seconde partie de cet ouvrage.

4 Arriani *Exped. Alex.*, *III*, 2.

5 Plus de deux lieues et demie. Ma donnée est celle de Quinte-Curce. Les géographes anciens varient sur ce point; les nôtres pourront facilement les concilier en distinguant les époques. Selon Diodore de Sicile, liv. XVII, la rue qui traversait Alexandrie de l'orient à l'occident, était de 80 stades.

tions du génie d'Alexandre, qui lui-même, au rapport d'Arrien, indiqua la place du forum, les temples à construire, et les divinités grecques ou égyptiennes auxquelles il devait en être dédié [1]. Les rues furent tirées au cordeau, et les deux qui, du nord au sud et de l'est à l'ouest, traversaient la ville tout entière, étaient si longues que les Alexandrins, en les parcourant, semblaient faire des voyages [2]. Ces belles rues avaient près de trois lieues de longueur, sur cent pieds de large [3]. La place du centre, où elles se coupaient à angle droit, offrait un spectacle ravissant par la beauté des édifices qu'on y remarquait. La ville se trouvait divisée naturellement en quatre grands quartiers; un faubourg situé à l'ouest en formait un cinquième. Ils étaient désignés par les cinq premières lettres de l'alphabet; mais les deux principaux de ces quartiers sont plus connus sous les noms de *Bruchion* et de *Rhacotis*, l'un à l'est, l'autre à l'ouest. Le premier, occupé par le palais d'Alexandre et ceux des Ptolémées, offre spécialement la scène sur laquelle se passèrent les faits que doivent retracer ces pages; le second, le quartier de Rhacotis ou du vieux bourg,

---

1 Arrien, à l'endroit cité, c. 1. L'observateur ne perd pas ce trait de la politique d'Alexandre qui, dans une ville d'Égypte, peuplée *de Grecs* et d'*Égyptiens*, bâtit des temples pour les divinités de chaque nation. Le fait est également important pour l'historien des opinions religieuses; nous le mettrons à profit.

2 C'est une observation d'Achilles Tatius, dans son roman: *Clitophon et Leucippe, lib. V, initio*.

3 Diodor. Sicul. *Biblioth. hist.*, *lib. XVII*, 52.

offre depuis long-temps un sujet de dispute aux géographes, et une matière de chicane aux personnes plus jalouses de faire triompher l'érudition que d'augmenter la gloire d'Alexandre. Des auteurs orientaux font mention d'un bourg nommé *Ragadouah*, et un savant orientaliste de nos jours a prouvé que le héros de Macédoine ne fut que le restaurateur de ce vieux bourg [1]. A la vérité, la gloire d'un conquérant qui a bâti plus de villes qu'il n'en a détruit, n'est point diminuée pour avoir converti des ruines en une ville florissante, et le fait est que les auteurs grecs et romains connaissent aussi le bourg de *Rhacotis*. Pausanias et Tacite le nomment; Strabon dit que c'était anciennement le nom d'Alexandrie, et il ajoute que les anciens rois d'Égypte y plaçaient une garnison ponr protéger ces côtes [2]. Dès-lors, plus de doute sur l'existence d'un bourg près de l'endroit où s'éleva Alexandrie; mais autre chose est de bâtir une ville qui absorbe un village délabré, et autre chose de restaurer un bourg. Ce dernier ouvrage aurait peut-être suffi, si Alexandre, comme on l'a souvent prétendu, n'avait eu d'autre dessein que celui de protéger par un fort sa conquête de l'Égypte [3]; mais Alexandre bâtissait des villes pour augmenter sa gloire et ses richesses, pour léguer aux

---

1 Magasin encyclopédique, année 4.e, p. 308 et suiv. Cette opinion de M. *Langlès* n'a peut-être besoin que d'être plus connue pour l'emporter sur toute autre.

2 Strabon, *Geograph.*, *lib. XVII.* Cf. Tacite, *Hist.*, *IV*, 84.

3 Cf. Chaussard, Atlas pour l'expédition d'Alexandre le Grand; p. 79.

générations futures le souvenir de ses actions et le fruit de ses victoires.

Quoi qu'il en soit, la position d'Alexandrie était aussi avantageuse que belle. La Méditerranée, qui communiquait avec tout l'Occident et les côtes les plus commerçantes de l'est; le Nil et les canaux qui joignaient ce fleuve au lac Maréotis; les ports vastes et sûrs de la ville : tout offrait aux Alexandrins l'idée des richesses à conquérir; tout les invitait à jouer un grand rôle et sur terre et sur mer.

La position d'Alexandrie eût été moins belle, qu'une ville protégée par le héros de Macédoine eût trouvé de nombreux habitans au milieu de ses guerres, qui portaient la destruction de province en province. Alexandre ordonna d'ailleurs aux villes d'Égypte de verser une partie de leur population dans sa nouvelle ville; il y laissa une garnison macédonienne, et un grand nombre de Grecs et d'Asiatiques vinrent s'y établir. Plein de confiance dans l'attachement que les Juifs venaient de lui montrer, il les appela aussi dans la *future capitale de l'Occident*.[1]

Tel fut le mélange hétérogène des premiers habitans d'une cité qui, dès son origine, devait offrir un asyle aux sciences et aux lettres. C'étaient des Égyptiens élevés dans ces principes isolans que le sceau des siècles rendait indestructibles; des Juifs qui, dans leur dégra-

---

1 On prête ordinairement trop de vues aux personnages historiques; mais on n'est jamais sûr de saisir toutes celles du fils de Philippe.

dation même, se regardaient comme les seuls enfans de Dieu[1]; des Macédoniens, qui ne connaissaient encore que la grossière existence d'un peuple guerrier, et n'admettaient d'autre supériorité que celle des armes; des Grecs, qui méprisaient tout ce qui n'était pas eux, et des Asiatiques indolens, qui ne se souciaient guère ni d'enseigner ni d'apprendre. Une telle cité semblait destinée à reproduire l'image de la lutte des masses inertes et ténébreuses du chaos; la barbarie, l'ignorance et la dégradation devaient produire l'anéantissement sans la puissance de quelque génie créateur.

Qui donc entreprendra la fusion de tant d'élémens? qui donc réveillera les étincelles de génie de tant de nations? Qui donc réunira leurs rayons épars en un flambeau bienfaisant propre à éclairer l'univers et à appeler en Égypte les hommes les plus distingués des contrées lointaines? Qui donc élèvera au premier rang des cités, cette Alexandrie qui d'abord n'est qu'une ville de barbares? Ce fut le génie des Ptolémées qui produisit ces merveilles : trop souvent on voit que rien ne se joue plus des calculs de l'homme que les événemens; mais ceux des Lagides furent justes. Princes de la terre, vous êtes bien puissans sur les lettres; n'oubliez jamais que sans elles il n'y a point de gloire durable pour vous-mêmes!

J'ignore si, avant la création du musée des Lagides,

---

1 On voit, même à une époque postérieure, dans les écrits de Josèphe, combien les hommes éclairés de cette nation et ceux qui mendiaient le plus les suffrages des Grecs et des Romains, tenaient encore aux anciens préjugés.

Alexandre ou les premiers gouverneurs d'Alexandrie ont mis quelque soin à créer une langue commune, à former les mœurs, à réveiller la pensée au milieu des peuples qu'ils venaient de réunir. Des écrivains postérieurs prétendent qu'on établit des distinctions parmi les Alexandrins; que les Égyptiens y furent traités de barbares, de nation subjuguée; que les Juifs et les Macédoniens eurent seuls les priviléges de vainqueurs et de citoyens[1]. Mais, s'il est vrai qu'au temps de Philon et de Josèphe on ait traité les Égyptiens avec mépris, les choses n'étaient plus alors comme dans l'origine : les auteurs juifs écrivirent leurs ouvrages après une domination grecque de près de trois siècles, et ils ont peut-être écrit avec cette antipathie héréditaire entre les Juifs et les Égyptiens. Il est connu que, voulant relever la gloire de leur peuple, ils ont donné de fausses couleurs à toute son histoire. Quand on considère combien Alexandre désire plaire aux Égyptiens[2], combien il se glorifie des honneurs que lui témoignent leurs prêtres; quand on remarque que les Égyptiens ont toujours formé le *corps de nation* des Lagides; que, dans les dernières années de leur empire, ces princes parlaient moins le grec que l'Égyptien, on ne peut ajouter foi aux opinions des historiens juifs.

Il était inutile que les princes établissent des distinctions à Alexandrie; le génie est né dominateur, il

---

1 Josephus, *contra Apion. l. II*, *p.* 471. *Cf.* Philo, *de vita Mosis*.

2 Voy. Alexandre à Memphis; Arrien, III, 1.

se fraie toujours la route au trône du monde intellectuel, et subjugue ce qui doit le reconnaître pour souverain. Les Grecs qui, de toutes les régions qu'ils occupaient, affluaient à Alexandrie, y devinrent si puissans par leur esprit, leurs mœurs, leurs arts et leur science, qu'ils formèrent une *cité grecque* sur le sol brûlant de l'Égypte [1]. Cependant ils adoptèrent beaucoup de choses des Égyptiens, et leurs mœurs éprouvèrent dans ce contact des modifications qui ne furent pas le seul effet du climat. Les rois eux-mêmes devinrent plus égyptiens que les autres Grecs qui se renouvelaient à Alexandrie. Il a dû arriver nécessairement que les habitans de cette ville ne furent plus à la fin ni des Égyptiens ni des Grecs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils furent un peuple très-gai, très-spirituel, très-satirique et très-industrieux. Je n'ajoute rien à ce portrait; je pense que les traits moins favorables que les écrivains postérieurs y joignent, ne doivent pas s'appliquer aux premiers temps.

Alexandrie n'eut pas non plus, dès son origine, cette population de 300,000 *hommes libres* que les géographes donnent à cette ville au commencement de l'ère chrétienne. [2]

---

1 Il est probable que les Grecs établis dans la Cyrénaïque, depuis le 7.e siècle avant notre ère, ont contribué à la population d'Alexandrie.

2 Diod. de Sicile, *Bibl. hist.*, *XVIII*, 52. Mannert, *Geschichte der unmittelbaren Nachfolger Alexanders des Grossen* (Histoire des successeurs immédiats d'Alexandre), estime, d'après la donnée de Diodore, à plus d'un million d'ames la population d'Alexandrie. On sait combien les esclaves augmentaient le nombre des habitans d'Athènes et de Rome.

CHAPITRE II.

Origine de l'École d'Alexandrie sous Ptolémée Soter, fils de Lagus, et sous Ptolémée Philadelphe. Musée. Bibliothèque. Bibliothécaire. Sérapéum.

L'origine de l'école d'Alexandrie est l'une des questions les plus intéressantes et les plus obscures de l'histoire littéraire. Elle est l'une des plus intéressantes, parce que, ne connaissant pas cette école, on n'entendrait plus rien aux lettres grecques après Alexandre ; son origine est si obscure, parce qu'elle fut bientôt trop célèbre pour qu'on eût besoin de la faire connaître, et que les premières notices qu'on rédigea sur ce sujet sont perdues pour nous.

Il ne faut espérer de jeter quelques rayons lumineux sur ces ténèbres qu'autant que l'on entrera dans certains détails sur l'histoire de Ptolémée Soter et de Ptolémée Philadelphe.

C'est au moins un spectacle très-curieux de voir le fils de Lagus[1], guerrier, né dans une région septentrionale, offrir un asile aux sciences dans une autre contrée barbare. Bannies de la Grèce et accueillies en Égypte, les Muses embellissent sa paisible capitale

---

1 Il faut distinguer Ptolemæus Lagi (*filius*), de Ptolemæus Philippi et Ptolemæus Seleuci (Arrian. *Exped. Alexandri*, *lib. I*). *Ptolemæus Lagi*, garde du corps d'Alexandre, avait donné à ce prince des preuves de son attachement par un exil volontaire, sous Philippe. (Arrian., III, 112.)

pendant les guerres de ses rivaux, et s'y fixent jusqu'au moment où les désordres de ses successeurs les obligent à s'enfuir en Italie et en Grèce.

Le premier des Lagides était un prince aussi instruit que brave; il possédait au plus haut degré la science du gouvernement. Au milieu des guerres qui bouleversèrent la Grèce et l'Asie, il sut conserver en paix la riche province qui lui était échue, et y ajouter de nouvelles conquêtes. La Libye, la Cyrénaïque, une partie de l'Arabie, la Palestine, la Syrie et l'île de Chypre, reconnurent tour à tour sa domination. Il jouit de ses succès avec modération, et respecta la liberté de ceux qu'il servit de sa puissance. Les habitans de Rhodes lui décernèrent le titre de *Sauveur* (σωτηρ), en reconnaissance des secours qu'il leur accorda lorsque Démétrius Poliorcète vint menacer leur liberté.[1] Ce qui distinguait la cour du Lagide de celles des autres princes, c'était de grandes richesses employées noblement : un commerce considérable, quoique du côté du midi il ne s'étendît pas encore au-delà de l'Éthiopie et de l'Arabie, enrichissait Ptolémée et ses sujets. Il s'occupa d'autant plus de l'embellissement des villes égyptiennes, qu'elles avaient été ravagées cruellement dans les guerres persannes. Jusqu'au temps de Cambyse les rois d'Égypte ne croyaient avoir régné

---

1 Pausanias, I, 8. Plusieurs historiens d'Alexandre prétendaient que Ptolémée portait son surnom pour avoir sauvé, à la fameuse attaque de la capitale des Malliens, le roi de Macédoine qui faillit être la victime de son imprudente ardeur. (Arrian. *l. VI*, *p.* 248, *ed. Gron.*)

qu'autant qu'ils laissaient quelques monumens de leur grandeur : depuis Cambyse, l'Égypte, luttant contre une domination étrangère qui se jouait de son culte et de ses lois, n'était plus qu'une scène de révolte et de destruction. Ses canaux étaient encombrés ; les communications, si péniblement établies, étaient détruites ; les villes n'offraient plus que des ruines. Ptolémée ordonna à la fois la restauration des provinces, et l'embellissement d'Alexandrie. Cette nouvelle capitale de l'Égypte devait être une place forte, comme l'ancienne Memphis : le Lagide fit achever ses murailles. Elle devait être sous le rapport du culte ce que Memphis avait été anciennement : il fit construire de nouveaux temples. Pour transplanter la Grèce en Égypte et satisfaire les besoins intellectuels des Grecs qui se rendaient à sa cour, il fit bâtir des théâtres, des musées, des gymnases, des hippodromes. Il fit aussi ériger à Alexandre un temple où fut déposé le corps de ce héros [1]. En même temps il fit construire une *sépulture royale* (ϛωμα), à l'instar des rois d'Égypte ses prédécesseurs.

Le temple d'Alexandre se trouvait dans l'île de Pharos, si voisine d'Alexandrie. Ptolémée appréciait

1 On faisait transporter le corps d'Alexandre de Babylone en Grèce : Ptolémée Soter alla à la rencontre du convoi, garda le corps du héros dans sa capitale, et le fit déposer dans un cercueil d'or. (Strabon, *Geograph. lib. XVII* ; Diod. Sic., *Biblioth. hist.*, *lib. XVIII* ; Mémoires de l'Académie des inscript. et belles-lettres, vol. 31. Cf. Sainte-Croix, Examen des histor. d'Alexandre le Grand.)

les avantages qu'offrait la position de cette île, et il la joignit à la ville par un môle de la longueur de sept stades jeté dans la mer : deux canaux entrecoupaient cette digue pour établir une communication entre le grand port et le port d'Eunoste ; ils étaient surmontés de ponts que protégeaient des châteaux forts. Le même prince fit commencer sur l'île de Pharos, en faveur de la navigation, la construction d'une tour, qui ne fut achevée que sous le règne suivant. [1]

Le premier des Lagides avait des goûts nobles ; il aimait les lettres et il composa une relation fort estimée des conquêtes de son ancien roi. Il avait pris le goût du commerce des sages dans la société de l'élève d'Aristote, qui, en Asie même, se faisait accompagner de philosophes [2] : à Alexandrie il vécut, dès le commencement, avec quelques savans qu'il se plaisait

---

1 Je ne sais comment concilier toutes les dépenses de Soter avec cette économie parcimonieuse que Plutarque lui attribue dans ses *Apophthegmes*. Lorsqu'il invitait ses amis à ses repas, dit cet auteur, il faisait prendre chez eux leur vaisselle, leurs tables et leurs siéges ; il n'avait lui-même que ce qu'il lui fallait pour sa personne, et disait qu'il était plus royal d'enrichir ses amis que soi-même. Si cette donnée est exacte, elle ne peut regarder que les premières années de Soter, vu les progrès que le luxe fit à la fin de son règne, et surtout sous ses premiers successeurs.

2 Depuis long-temps les rois de Macédoine aimaient le commerce des hommes de génie. Archélaüs attira Euripide à sa cour, et ne se consola jamais de n'avoir pu y posséder Socrate. On sait que Philippe s'entourait de poëtes, d'historiens et de comédiens. Alexandre se fit donner Callisthène par Aristote ; il engagea les philosophes de l'Inde à le suivre : il est vrai qu'il n'écoutait guère ni les philosophes de la Grèce ni ceux de l'Asie.

à questionner[1]. Plutarque le cite, sous ce rapport, comme le modèle des princes, parce qu'il aimait mieux s'instruire dans les belles-lettres que de s'entretenir de choses frivoles, comme Épicure le conseille aux rois.[2] Les savans qui se rendaient à sa cour, en furent comblés de grâces. Il les logeait dans une partie de ses palais appelée *Musée*, et fit recueillir pour eux, à grands frais, les ouvrages de la Grèce, de l'Asie et de l'Afrique. Ce prince, qui savait apprécier les éloges des savans qu'il enrichissait, et pardonner à la maladresse de quelques-uns, traita les philosophes étrangers qu'il ne pouvait fixer dans sa capitale, avec une égale libéralité. Il fit un accueil distingué au grand-prêtre Ézéchias, qui vint de Jérusalem en Égypte pour voir un prince si célèbre[3]. Pendant son séjour en Grèce il engageait les philosophes à le suivre en Égypte, et il fit des présens même à ceux qu'il ne put s'attacher. Ne pouvant décider Théophraste à quitter la Grèce, il entretint une correspondance avec ce philosophe.[4] Cependant les soins que demandait son royaume délabré, et les guerres de ses voisins qui le tenaient au moins en armes, semblent l'avoir empêché d'accorder d'abord aux lettres toutes ces faveurs qui rendirent ses

---

1 Il se fâchait lorsque les sophistes, prétendus savans universels, laissaient les questionneurs sans réponse. (Diog. Laert., II, 111 et 112.)

2 Plutarch. *Tract.* : ὅτι οὐδὲ ζῆν ἐςὶ ἡδέως, etc. (vers le milieu du traité).

3 Josephus, *contra Apionem*, *lib. I.*

4 Diog. Laert. *in Theophrasto.*

successeurs si célèbres ; mais l'association de son fils au trône lui permit de donner plus d'attention aux créations littéraires.[1]

Ptolémée Philadelphe, associé à l'empire avec une pompe qui prouve qu'il était facile aux Lagides de prodiguer des faveurs aux lettres, entra tout-à-fait dans les vues de son père, et fut plus puissant que lui[2]. Pour n'avoir point de guerre, il fut constamment armé.[3]

Pour soutenir l'éclat de son empire et pour faciliter l'exécution de ses vastes projets, il étendit les relations commerciales que son père avait ouvertes. Les pays les plus riches étaient alors les régions méridionales de l'Asie et de l'Afrique, c'est-à-dire, les côtes de la mer Rouge, l'Éthiopie, l'Arabie et les Indes. La cour d'Alexandrie fit prendre des renseignemens sur ces pays[4], et conçut le projet d'étendre sa domination sur les côtes du golfe arabique. Philadelphe désirait

---

1 Cette association fut donc utile et funeste aux lettres. Elle leur fut funeste, parce qu'elle causa la mort de Démétrius de Phalère. Ptolémée Soter avait des fils de deux épouses ; il consulta Démétrius sur le choix d'un successeur : Démétrius proposa le fils aîné d'Eurydice ; Soter préféra l'enfant de Bérénice. Philadelphe, associé à l'empire, ne pardonna jamais à Démétrius le conseil donné à son père, et l'envoya en l'exil dans le nome Busirite, où il mourut de la morsure d'un aspic. (Diog. Laert., V, 5, 8.)

2 Hieronymus, *in Daniel.*, *c. XI.*

3 Il avait une armée de 200,000 fantassins, de 20,000 cavaliers, de 2000 chars et de 400 éléphans, qu'il eut le premier l'idée de faire venir de l'Éthiopie ; sa flotte se composait de 1500 vaisseaux longs : il avait 14,800 talens de revenus par an. (Athénée.)

4 Strabon, *Geog.*, *lib. XVII*, *p.* 1141.

joindre le Nil à cette mer par un canal[1]. Ce dernier travail, qui opérait la jonction de la Méditerranée à la mer indienne, déjà projetée par Nécos, fut exécuté sous Philadelphe : la domination des Lagides sur les côtes de la mer Rouge ne fut toutefois étendue considérablement que sous son successeur.

Quoi qu'il en soit, les richesses que le second Lagide ajouta aux trésors de son père, le mirent en état de réaliser des projets utiles, même en donnant des fêtes pompeuses[2]. Il a la réputation d'avoir été le plus fastueux des Lagides[3]. Si nous en pouvions croire le poëte Théocrite, Philadelphe aurait compté dans ses états 83,339 villes et une quantité de peuples de noms différens[4]. Sa prospérité l'effraya plus que sa puissance ne le rassurait ; il s'allia avec les Romains, dont le territoire venait de s'agrandir par la conquête de la grande Grèce[5]. Il connaissait,

1 Plin., *Hist. nat.*, *VI*, 18. Il ne faut pas attribuer à ces relations des résultats qu'elles n'eurent point. Les connaissances géographiques de l'école d'Alexandrie restèrent long-temps très-imparfaites quant aux régions de l'Asie, quoique Ptolémée lui-même eût été de l'expédition d'Alexandre ; quoique Androstène, Néarque et Onésicrite eussent été chargés par Alexandre de reconnaître par mer les côtes méridionales de l'Asie ; quoiqu'enfin Mégasthène et Daïmachus, ambassadeurs de Séleucus Nicanor dans les Indes, eussent publié des détails sur ces contrées. Voyez II.e partie de cet ouvrage.

2 Nous donnerons dans les pièces additionnelles les détails d'Athénée sur ces fêtes. Voy. Pièces addit. *A*.

3 Appian. *Hist.*, *in præfatio*, 13.

4 Idylle XVII. Je pense que Warton, dans ses notes sur cette idylle, pousse trop loin l'indulgence qu'inspirent de beaux vers, en en croyant Théocrite sur des expressions poétiques.

5 Dio Cassius, *Rom. hist.*, *I*, 61.

par les victoires récentes des Macédoniens, les avantages qu'un peuple encore grossier obtient sur des nations énervées par le luxe : puisque trente mille hommes du Nord avaient substitué leur domination à l'immense empire des Perses, un peuple de l'Occident pouvait bien venir renverser tous ces royaumes, qui n'étaient que les débris de celui de Darius.

Après ces soins pour la prospérité de son empire, Philadelphe voua son loisir à la protection des lettres, comme avait fait son père. Il avait eu les leçons du philosophe Straton, disciple de Théophraste, et celles du vieux Philétas de Cos, poëte dont Théocrite imita les idylles. Prince instruit, il ne pouvait qu'aimer la science et ceux qui la cultivaient [1]. Il étudiait spécialement l'histoire naturelle et la botanique, l'intérêt de sa santé se joignant à son goût et lui faisant chercher des remèdes dans les plantes [2]. Le goût de l'histoire naturelle paraît héréditaire dans la maison des Lagides, depuis que le premier Ptolémée s'était mis en rapport avec Théophraste : on imitait d'ailleurs l'exemple du grand roi de Macédoine, qui favorisa pendant toute sa vie les études d'histoire naturelle de son instituteur. Philadelphe fit rassembler à Alexandrie les bêtes rares des pays étrangers : des chasseurs, envoyés à grands frais dans les régions méridionales, en rapportaient, morts ou vivans, des animaux qui furent conservés dans les parcs ou les musées des

---

1 Athenæi *Deipnosoph.*, *XII*, 536.
2 Strabon, *Geogr.*, *XVII*, 1138.

Lagides. Athénée assure que la quantité de ces bêtes fut prodigieuse[1]. L'amour des lettres et des arts influa même sur la politique de Philadelphe : il seconda le chef des Achéens, le vaillant Aratus, et lui donna la somme de 150 talens, en considération des objets d'arts que lui procurèrent ses relations avec lui[2]. Il fit acheter des manuscrits à Rhodes, à Athènes et dans d'autres villes littéraires; il acquit la bibliothèque d'Aristote, qui se trouvait alors entre les mains de Nélée.[3]

Une institution de Philadelphe, qui prouve qu'il portait sur la situation des lettres dans son temps les vues d'un homme supérieur, et qu'il n'imitait pas servilement la protection accordée aux savans par d'autres princes, est celle qu'il fit pour ranimer le goût de la poésie dramatique, qui semblait s'être éteinte avec Alexandre. Il établit des jeux ou des combats d'Apollon, où les poëtes devaient concourir par des pièces dramatiques ou d'autres poëmes.[4]

L'exposition de tous ces faits doit avoir préparé la

---

1 *Deipnosoph.*, *V*, 6, 7; *XIV*, 654.

2 Plutarch. *in Arato*. Il n'est pas exact de dire, avec Fontenay (Génie des peuples, III, 331), que Philadelphe *contracta alliance avec Aratus*: le traité ne se fit que l'an 242, sous le fils de Philadelphe. Il est probable qu'Aratus a pu disposer de tableaux de la riche école de Sicyone, qui a eu pour chefs Eupompe, Pamphile et Apelle, et qui paraît avoir fleuri plus long-temps qu'aucune autre. Les tableaux étalés dans la célèbre cérémonie de Ptolémée Philadelphe étaient tous de Sicyone. (Athen., V, 196.)

3 Voy. Buhle, *in Præfatione ad Aristot. opera*. Cf. Athen. *Deipn.*, *I*, 3.

4 Vitruv. *Præf.*, *lib. VII*; voy. ci-dessous.

solution des problèmes qui concernent l'établissement de l'école d'Alexandrie; mais, pour mieux les saisir, il faut s'entendre sur la nature et l'origine de cet institut.

Nous entendons par *origine de l'école d'Alexandrie*, non pas l'arrivée de quelques sages à la cour du premier Lagide, ni la première publication de quelques ouvrages grecs composés sur les bords du Nil, mais l'association de savans créée par l'établissement du musée. L'origine de la bibliothèque de Soter, ou de la première bibliothèque d'Alexandrie, n'est pas non plus à confondre avec l'origine de notre école : l'idée de s'entourer de livres a pu précéder, dans l'esprit de ce prince, celle de vivre dans une société de savans, de les loger dans ses palais, et de les charger de la conservation et du perfectionnement des sciences.

Je n'oserais pas affirmer toutefois que les Lagides aient voulu l'école d'Alexandrie telle qu'elle nous est connue, et en la définissant je dois m'attacher plus à l'histoire qu'aux idées de ses fondateurs. On a souvent trop admiré cette heureuse création : j'ose croire que ses premiers élémens et les premières vues qui l'ont dirigée, ont été extrêmement simples, et que, par les circonstances et avec le temps, la Providence, comme en toutes choses, a plus fait que les hommes. Les sociétés savantes que l'on connaissait avant celle du musée, étaient des écoles de philosophie ou de philosophes. Un certain nombre de curieux s'attachaient à la doctrine d'un homme, la développaient, la répandaient, la perpétuaient. L'école d'Alexandrie fut tout autre chose qu'un pareil institut; car nous y trouvons *des*

écoles de philosophie. Platon, Aristote, Zénon et Pythagore y ont chacun des disciples, et malgré cette pluralité d'écoles philosophiques les sciences spéculatives ne furent que la moindre partie des nombreux travaux du musée. Les écoles des géomètres, des astronomes, des géographes, des médecins, des grammairiens, etc., y furent souvent plus nombreuses que celles des philosophes. La définition de notre école doit donc être fort étendue. Cet institut devait conserver et propager toutes les branches du savoir humain, et durant une existence de plus de six siècles il a dû prodigieusement reculer les limites du domaine dont on lui confiait la surveillance. Si l'on pouvait comparer un institut moderne avec un établissement si ancien, l'Institut de France approcherait seul en quelque sorte de l'école d'Alexandrie.

Considérer cette école comme une série de philosophes, de littérateurs ou de savans qui se succèdent dans des travaux dirigés dans le même esprit, ce serait rendre l'histoire de l'école d'Alexandrie extrêmement difficile. L'esprit de cet institut a dû varier dans le cours des siècles. Il est évident que des hommes arrivés en Égypte de toutes les parties du monde n'ont pu travailler dans le même esprit; il est évident qu'un astronome et un médecin n'ont pas dû se ressembler plus à Alexandrie qu'ils ne se ressemblent à Paris ou à Cambridge; et j'avoue que, si l'on ne voulait admettre dans l'histoire du musée des Lagides que les écrivains qui montrent ce que, d'après une abstraction quelconque, on nommerait *esprit de l'école d'Alexan-*

drie, je n'oserais pas porter le nom d'un seul écrivain sur ses annales.

L'histoire de cette école ne peut être que *le tableau de tous les philosophes*, *savans et littérateurs*, *qui se sont trouvés à Alexandrie*, *et le tableau raisonné de leurs travaux.*

L'Académie des inscriptions a montré la connaissance la plus détaillée du sujet, en demandant des recherches sur *tout ce qui concerne* cette école.

Sans cette latitude, nous serions obligés d'exclure de notre travail tous les savans qui se sont trouvés à la cour des Lagides avant l'origine du musée; ce qui serait d'autant plus embarrassant, que ces premiers littérateurs ont préparé les choses, et que l'année de l'origine du musée est fort incertaine. Sans cette latitude, nous ne saurions nous approprier les savans qui ne se trouvèrent à Alexandrie que pour quelque temps, et nous serions obligés de savoir si tel savant d'Alexandrie fut réellement membre du musée des Lagides: or ce serait faire preuve d'une grande ignorance que de proposer de pareilles questions.

Comme le *musée* des Lagides est figurément l'école d'Alexandrie, il importe de recueillir sur son origine tous les détails qui sont à notre disposition. Les anciens nous en fournissent cependant très-peu. Les ouvrages que Callimaque, Aristonicus, Callixène et Ælius ont publiés sous le titre de *Musées*, ou *sur le Musée*, se sont perdus; nous n'en possédons plus que les titres, qui ne nous apprennent rien. Strabon, Athénée, Plutarque et Pline, nos principaux guides, Le Musée.

nous donnent des notices très-incomplètes et souvent contradictoires. Comme l'importance de la matière a produit et fait excuser un grand nombre de travaux et d'hypothèses sur ce sujet, on a pour ainsi dire un double chaos à débrouiller. On trouve cependant quelques développemens exacts et précieux dans les ouvrages de Kuster, Gronovius, Grævius[1], Bonamy[2], Gerischer[3], Heyne[4], Manso.[5]

Le musée, ou l'asile des Muses, proprement dit, était une partie du palais des Lagides, assignée aux philosophes, aux poëtes et aux savans, qui devaient y loger, y prendre leurs repas en commun, y cultiver les sciences, et y représenter les prêtres des Muses.

On a douté que les savans d'Alexandrie fussent logés au musée, et qu'ils y formassent une congrégation; mais il est certain qu'ils y faisaient leurs repas. Strabon le dit formellement, dans ce passage classique qu'il nous donne sur le musée : *L'une des parties du palais est le musée, qui a des allées, une galerie, et une grande salle*[6], *dans laquelle se font les repas des membres du musée, ces hommes si instruits. Cette congrégation a des fonds communs, et un chef qui*

---

1 *In* Gronovii *Thesauro Antiquit.*, *t. VIII* (à la fin).
2 Mémoires de l'Acad. des inscript., t. IX.
3 *De Museo Alexandrino. Lips.*, 1752, *in-4.°*
4 *De Genio sæculi Ptolemæorum.* (*Opusc. acad.*, *t. II.*)
5 *Vermischte Schriften* (Mélanges); tome 2.e
6 Voyez pour cette traduction le traité de Gronovius.

préside au musée, nommé antérieurement par les rois grecs, maintenant par l'empereur.[1]

Rien ne doit nous surprendre dans ces dispositions : les philosophes grecs aimaient à se livrer à la méditation dans leurs promenades; leurs maisons étaient ornées d'allées. Les galeries, pourvues de siéges, sont également connues par l'ouvrage de Vitruve : l'école d'Alexandrie y ouvrait peut-être ses débats sur les lettres; les philosophes s'y communiquaient leurs spéculations[2]; les grammairiens et les philologues s'y proposaient leurs doutes[3]; les poëtes y lisaient leurs vers[4]. Callimaque et Théocrite y ont sans doute récité les leurs.[5]

Il faut cependant remarquer que le passage que nous venons de citer sur le musée est du temps des empereurs, et l'on conçoit que cet établissement n'a pas été sur le même pied dès son origine. Mais, ce qui prouve que dès le commencement les savans étaient logés en commun, c'est qu'on désignait cet institut sous les noms de *τραπεζα* et de *συσσιτιον*[6],

1 Strabon, *Geogr.*, *libr. XVII*, 397. *Cf.* J. F. Gronovii *Dissertat.*, *et* Lud. Neocori *Diatribe de Museo Alexandrino*, *in* Gronovii *Thesaur. antiq. græc.*, *t. VIII*.

2 Origine du nom de Péripatéticiens.

3 Apollonius δυσκολος proposait au Musée des questions (ζητηματα) si difficiles à résoudre, qu'il en eut le surnom qu'il porte.

4 Aulus Gell., *Noct. att.*, *III*, 1.

5 Vitruve, *V*, 11. *Constituuntur in porticis exedræ spatiosæ habentes sedes, in quibus philosophi, reliquique qui studiis delectantur, sedentes disputare possunt.*

6 Philost. *in vita Sophist.*, *lib. I.* (Dionys. et Polemon.)

et que le sillographe Timon, plus méchant que vrai, compare les habitans du musée aux oiseaux nourris dans une volière.[1]

Ce qu'il importerait de savoir avec certitude, c'est la nature des fonctions du chef de cet institut. Strabon le désigne par le nom de prêtre, ἱερευς. Mais, présidait-il au culte de la divinité ou des divinités tutélaires du musée, aux travaux de ses membres, ou bien à l'administration de l'établissement ? N'était-il pas aussi le surintendant de la bibliothèque qui était jointe au musée ?

Le moyen le plus simple de terminer cette discussion, serait sans doute d'attribuer au ἱερευς toutes ces fonctions à la fois ; elles tiennent d'ailleurs les unes aux autres. Les prêtres de l'Égypte surveillèrent toujours les bibliothèques et possédèrent les sciences ; le siége des lettres n'était autre que le sanctuaire des temples. Mais chez les Grecs il n'en était ainsi que dans les temps primitifs, où la Grèce ressemblait d'autant plus à l'Égypte qu'elle lui devait tout. Depuis les temps d'Hésiode et d'Homère, mais surtout depuis Socrate et Platon, l'école et le sanctuaire étaient divisés et même ennemis. Les Lagides, originaires de la Grèce barbare, ont-ils imité Athènes ou Saïs dans leur institut ? ou ont-ils combiné les deux ? Cette question nous pousse nécessairement à une autre, à celle de demander à quelle divinité le Musée a été consacré. Est-ce à Isis l'égyptienne ou aux Muses grecques ?

---

1 Athen. *Deip.*, *lib. I*, *p.* 22.

Gronovius, qui a presque accrédité l'opinion que le musée était consacré aux Muses et à leur chef, se laisse tromper par un récit de Vitruve qu'il reconnaît pour être confus et fait de mémoire[1]. Encore Vitruve ne dit-il pas ce qu'on veut lui faire dire : il rapporte seulement que Ptolémée, c'est-à-dire, un des Ptolémées, a consacré des jeux (poétiques) à Apollon et aux Muses. La plus forte preuve qu'on puisse alléguer en faveur de l'opinion dont il s'agit, est le nom même de *μουσειον*, qui, d'après l'analogie, doit signifier *temple des Muses*. Mais, si tel était le sens primitif de ce mot, il n'en est pas moins vrai qu'il eut plus tard une acception plus étendue. Athénée rapporte que la ville d'Athène fut désignée quelquefois comme le *musée de la Grèce* : or, on n'entendait par là que le culte général que les Athéniens vouaient aux Muses. Il se pourrait donc que les Lagides n'eussent eu aucunement l'intention de consacrer un temple aux Muses, en donnant le nom de Musée à une partie de leurs palais. Un auteur moderne présente une hypothèse importante, en soutenant que cet édifice fut dédié à Isis ; mais Philostrate, qu'il cite comme garant de son opinion, ne rapporte rien qui puisse la faire admettre, quoiqu'il parle plusieurs fois du musée. Cependant, Strabon donnant le titre de *prêtre* au chef de cette école, on serait tenté de croire qu'elle était consacrée à quelque divinité ; seulement on comprendrait avec peine qu'un prêtre, soit grec, soit égyptien, eût présidé à ce savant institut, l'histoire n'en désignant aucun : on devra ensuite considérer qu'au

---

1 Vitruv. *in Præf.*, *lib. VII*.

temps de Strabon le musée des Lagides avait subi des changemens remarquables.

Nous verrons bientôt si le chef du musée a pu être en même temps le surintendant de la bibliothèque.

Une question non moins difficile à résoudre, est le mode d'admission des membres du musée. Nous apprenons de Strabon que, sous les Lagides, les rois en choisissaient eux-mêmes le chef, et que les empereurs se réservaient la même influence ; il est probable qu'il en fut de même des membres ordinaires du musée. Les empereurs agrégèrent à l'école d'Alexandrie des savans qui n'habitaient pas cette ville.

Quant aux rapports des savans du musée entre eux, nous pourrions établir toutes sortes d'hypothèses. Il est très-probable qu'ils se communiquaient leurs travaux, puisqu'ils se réunissaient dans les galeries pour les discussions. J'oserais affirmer aussi que chaque classe de savans se vouait à certains travaux ; mais je pense qu'ils jouissaient pour l'enseignement d'une entière indépendance. [1]

L'école d'Alexandrie n'était pas de sa nature une école enseignante, quoique nous voyions que plus tard des philosophes de cette école aient enseigné, qu'ils aient attiré de nombreux auditeurs et même des auditeurs de toutes les classes. Des savans qui étaient les *amis* des Lagides, qui étaient logés dans leurs palais, n'avaient pas besoin de profaner la science, comme les

---

1 Le seul exemple d'une interdiction d'enseignement est celui qui concernait Hégésias, le πεισιθανατος, auquel les Ptolémées défendirent d'enseigner sa doctrine atrabilaire. (Voyez ci-dessous.)

sophistes de la Grèce, qui établissaient leurs chaires dans toutes les villes et dans toutes les rues. Ils enseignaient avec un dévouement qui embellit la science et que permettait la libéralité des princes. Sous les empereurs il y eut à Athènes, et probablement à Alexandrie et dans les villes grecques d'Asie, des chaires publiques; il est à croire que la jeunesse grecque qui se rendait en Égypte, attirée par la réputation du musée, y trouvait aussi des philosophes prêts à l'instruire.

N'oublions pas d'ailleurs que les anciens apprenaient beaucoup plus par eux-mêmes, et que, si nous trouvons chez eux des exemples d'un attachement servile à la doctrine *du maître*, ils nous présentent en même temps des preuves frappantes du développement prodigieux d'une raison abandonnée à elle seule. Quoi qu'il en soit, le musée des Lagides est un établissement unique dans l'histoire littéraire. On lui a cherché des analogies dans des associations plus anciennes, dans les instituts arabes du moyen âge, dans nos académies modernes, dans nos congrégations religieuses; mais, après avoir saisi partout de légères ressemblances, on a renoncé à la comparaison.

On a prétendu que les Lagides n'ont fait qu'imiter le lycée d'Athènes; mais l'exposition simple des faits ôte toute idée d'analogie. Le lycée était l'un des trois gymnases. Dans les gymnases on formait la jeunesse aux exercices du corps et de l'esprit. Plus tard, sous Aristote, le lycée devint une école de philosophie, où les péripatéticiens se succédaient dans l'ensei-

seignement de la doctrine d'Aristote[1]. L'analogie n'est là que dans les accessoires : il y a des jardins, des promenades, des portiques, des colonnades et des successions. On a dit ensuite que les Lagides ont imité le prytanée, où l'élite des hommes d'état et des magistrats d'Athènes faisaient leurs repas communs aux frais de la république ; mais le prytanée ne fit jamais rien pour les sciences.

Ceux, enfin, qui regardent le musée des Attales comme le modèle de celui des Lagides, s'appuient à tort sur les assertions erronées de Vitruve[2], et allèguent envain un passage de Suidas, qui ne saurait prouver ce qu'ils veulent établir.

Le musée de Pergame est évidemment postérieur à celui d'Alexandrie, car ce n'est pas Attale I.er qui l'a

---

1 Nous ne ferons remarquer qu'en passant, que cette succession dans le même enseignement, la même propriété, la même chaire et les mêmes principes, est encore plus frappante dans la secte d'Épicure. Ce sophiste, que l'on est convenu de compter au nombre des philosophes, conjura ses disciples, à l'heure de la mort, *de ne jamais vendre son jardin et de ne jamais changer sa doctrine.* (Diog. Laert.)

2 Vitruve, *Præf. lib. VII.* Cf. Gronov., *Thes. antiq. græc.*, *t. VII.* Cf. Scaligeri *Animadvers. ad Hieronymi chronica*, *p.* 134. Scaliger abuse de son lecteur en raisonnant de la manière suivante : » L'avénement d'Eumène au trône tombe sur la vingt-troisième année » de Ptolémée Philadelphe : ce dernier prince n'ayant fait qu'imiter » les créations d'Eumène, la bibliothèque d'Alexandrie n'a pu s'établir » avant l'année vingt-troisième du règne de Philadelphe. Jules » l'Africain avait désigné cette époque ; mais S. Jérôme et Eusèbe, » ne la connaissant pas, mirent au commencement du règne un fait » dont ils ignoraient l'époque précise. «

fondé ; ce prince n'a établi que le *Lacydium*, jardin de l'académie, ainsi nommé en l'honneur du philosophe Lacyde, qu'il n'avait pu attirer à sa cour. Cet événement, étant du règne d'Attale I.er, est postérieur à l'olympiade 135, 2.e année, puisque ce prince ne monta sur le trône qu'à cette époque.

La fondation de la bibliothèque de Pergame étant attribuée à Eumène II, qui monta sur le trône vers la 146.e olympiade, il en résulte que tous les établissemens littéraires de Pergame sont postérieurs à ceux d'Alexandrie [1]. Les fondateurs de ces derniers, les deux premiers Lagides, ont régné ensemble vers la 123.e olympiade.

Quant au musée de Pergame, on pourrait faire voir combien il est douteux qu'il ait existé. Si je ne me trompe, c'est Suidas (voyez l'article du grammairien *Musée*) qui, par les mots de κυκλοι περγαμενοι, a fourni à son éditeur Kuster l'occasion de mettre en avant l'idée d'un musée existant à Pergame à l'instar de celui d'Alexandrie. [2]

Il serait plus intéressant de savoir si la création du musée est une conception royale, ou si elle fut l'effet des conseils d'un courtisan des Lagides, de Démétrius

---

1 Je ne suis pas surpris du doute de Pline sur la priorité de la bibliothèque d'Alexandrie (*Hist. nat.*, 35, 2) ; on sait combien les anciens mettaient de négligence dans leur chronologie.

2 Cette seule autorité a suffi à M. Sprengel (Histoire de la médecine, I, 559, édition allemande) pour adopter l'opinion qui regarde le musée de Pergame comme le modèle de celui des Lagides. On peut voir Bayle, Dict. hist. art. *Pergame*.

de Phalère. D'abord il faut convenir qu'il n'y a rien d'extraordinaire qu'un prince qui appelait les savans dans sa capitale et qui se plaisait à les consulter à chaque instant, ait eu l'idée de les loger autour de lui, et de leur fournir, pour pouvoir augmenter ses connaissances, les moyens d'augmenter les leurs. Il n'y a là rien qui ne soit dans le génie d'un compagnon et d'un historien d'Alexandre. Si Plutarque [1] rapporte que Démétrius de Phalère donna à Ptolémée le conseil de s'entourer d'ouvrages de politique et d'histoire, *pour y apprendre des vérités que ne lui diraient pas ses courtisans*, il ne faut pas oublier que l'origine de la bibliothèque d'Alexandrie n'explique pas celle du musée ; et il faut peut-être croire que les amis du Phalérien ont attribué à lui seul la première idée d'un projet sur lequel on l'a sans doute consulté, et auquel il a coopéré.

L'opinion commune attribue l'origine du musée et de la bibliothèque d'Alexandrie à Ptolémée Philadelphe ; et cette opinion se fonde sur un passage d'Athénée, qui dit que Philadelphe réunit des littérateurs dans le musée, et qu'il amassa des livres pour la bibliothèque [2]. Mais ce passage dit-il en effet ce qu'on y prétend trouver, c'est-à-dire que Philadelphe fut le *fondateur* du musée et de la bibliothèque? ou dit-il seulement que Philadelphe aussi admit des savans au musée, et ajouta des livres à la bibliothèque ? Le

---

1 *Dicta memorabilia regum.*

2 Athen., *Deipn. V*, 8.

mot de κατασκευη, qu'on traduit par *fondation*, ne signifie ici qu'*acquisition*. Athénée est cependant celui de tous les auteurs grecs qui parle le plus formellement en faveur de Philadelphe [1]. L'objection qu'on pourrait faire contre cet écrivain du second siècle, dont les données manquent souvent d'exactitude et qui a recueilli quelquefois des traditions au lieu de faits, n'aurait pas de poids ici, car Athénée est bien instruit des choses d'Alexandrie; il a devant lui des auteurs anciens qu'il cite : il mériterait confiance entière. Il me paraît donc probable que les anciens ont regardé Philadelphe comme fondateur des établissemens littéraires d'Alexandrie; et Callimaque est peut-être l'auteur de cette tradition. Ce poëte, qui se faisait un devoir de chanter la gloire de Philadelphe, a sans doute attribué, dans son *Musée*, à ce prince seul un mérite qu'il partageait avec son père.

Le savant Manso, qui a écrit des lettres pleines d'esprit et d'érudition sur *Alexandrie sous Philadelphe* [2], me semble avoir été convaincu que l'origine du musée n'appartenait pas au règne de ce prince. En faisant allusion à l'opinion contraire, il avoue avec ingénuité

1 *Loco laudato.* Le vague de ce passage est frappant ; le voici : *περι δε βιβλων πληθους και βιβλιοθηκων κατασκευης, και της εις το μουσειον συναγωγης τι δει και λεγειν πασι τουτων οντων κατα μνημην.* Voyez les autres passages dans le traité ci-dessus cité du 8.e vol. *Antiquit.* Gronov.

2 Manso, *Vermischte Schriften* (Mélanges) ; voy. 2.e vol., Lettres d'un Romain sur le règne de Ptolémée Philadelphe. Voy. Pièces add. *B*.

qu'il profite de l'opinion commune, à cause du cadre qu'il a choisi pour ses épîtres.

Ce qui a pu établir cette opinion, c'est que les auteurs juifs et chrétiens qui donnent le récit de la version des LXX faite sous Philadelphe, attribuent tous l'origine de la bibliothèque à ce prince, et que l'on a souvent confondu le musée avec la bibliothèque. Nous verrons d'ailleurs qu'il faut examiner avec une défiance extrême les récits sur la version des Septante; et, s'il est des raisons majeures pour placer l'origine du *musée* à une autre époque, les auteurs de ces récits, dont l'historien Josèphe est la source, ne peuvent nous faire hésiter à les adopter.

Or, voici des raisons qui décident la question sans laisser de doute.

Il est de fait que plusieurs savans se sont trouvés à la cour de Ptolémée Soter; que ce prince a joui d'une paix très-favorable aux lettres; que, sous son règne, les Grecs ont regardé l'Égypte comme l'asile des Muses; qu'il cultivait les lettres, et qu'il avait les trésors nécessaires pour favoriser ceux qui les cultivaient. Or, s'il est vrai qu'il a logé des savans dans ses palais, ne doit-il pas être regardé comme le véritable fondateur du musée, ou de cette société de savans qui se vouèrent aux lettres sous les yeux des Lagides? Voudrait-on peut-être qu'un ancien nous dît l'année et le jour où il ordonna aux savans qui l'entouraient de se vouer en commun aux sciences?

Ceux qui attribuent à Philadelphe l'origine des établissemens littéraires d'Alexandrie, ne considèrent

pas la différence des temps, et confondent cette école avec les académies modernes. Mais l'école d'Alexandrie ne saurait être regardée comme une création d'un seul jet; on peut dire qu'elle a commencé au moment où le premier roi grec s'est établi à Alexandrie [1]. Sous le règne de Philadelphe, et dès ses premières années, nous y trouvons déjà un grand nombre de savans.

S'il y a des traits fabuleux dans les récits sur les rapports de Démétrius de Phalère avec les deux premiers Lagides, il est de fait qu'il fut le conseiller du premier de ces princes, et qu'il fut exilé par le second : or plusieurs anciens lui attribuent la première idée des établissemens d'Alexandrie, et disent qu'il a concouru à l'exécution du plan qu'il avait proposé. Comme il n'a exercé d'influence que sous Ptolémée Soter, la conclusion est des plus rigoureuses.

Ces raisons me semblent si bien emporter conviction, que je n'appuierai aucunement sur un passage de Plutarque qui peut recevoir une interprétation favorable à mon opinion. [2]

La Bibliothèque.

En passant à l'origine de la bibliothèque, nous pour-

---

1 Peut-être la trouverions-nous antérieure aux Lagides, si nous savions tout ce qui s'est passé à Alexandrie depuis sa création jusqu'à la mort d'Alexandre.

2 Dans son Traité contre la doctrine d'Épicure, le philosophe de Chéronée dit, selon la version d'Amyot : *Le premier Ptolémée qui établit un collége de savans;* mais, les mots grecs, Πτολεμαιος ὁ πρωτος συναγων τὸ μουσειον, pouvant signifier aussi, celui des *Ptolémées qui, le premier, forma un musée*, ce qui est tout autre chose, j'abandonne ce passage à ceux qui se plaisent dans le vague.

rions renouveler à peu près toutes les questions que nous avons indiquées ci-dessus sur l'origine du musée. Mais, si ce *collége de savans* fût créé sous le règne de Soter, il en doit être autant, et à plus forte raison, de la bibliothèque : un prince auteur a dû être aussi empressé à recueillir les ouvrages grecs qu'à former une école de littérateurs.

Les anciens nomment souvent la bibliothèque d'Alexandrie, cette merveille de l'*Afrique grecque ;* mais ils en parlent comme d'une chose généralement connue. Strabon [1], Ammien Marcellin [2], Plutarque [3], Athénée [4], Vitruve [5], Josèphe [6], et *d'après lui* beaucoup d'écrivains chrétiens [7], ne font que toucher cette matière. Les modernes l'ont discutée avec plus de soin : Juste Lipse [8], Bonamy [9], Beck [10], Sainte-Croix [11], et Reinhard [12], ont donné sur ce sujet des traités remarquables. Plusieurs points, cependant, demandent encore à être éclaircis ; d'autres ne pourront jamais l'être entièrement.

Selon Plutarque, l'idée d'une bibliothèque fut suggérée à Ptolémée par Démétrius, qui lui conseilla de se procurer des écrits qui traitassent *des gouvernemens et seigneuries, où il trouverait choses que ses mignons*

---

1 *Geogr.*, *lib. XIII*, *p.* 609. — 2 *Lib. XXII.* — 3 *Apophtheg. reg.* — 4 *L. c.* — 5 *Præf.*, *lib. VII.* — 6 *Antiq. XII*, 2, *contra Apion.*, *II.* — 7 Iren. *III*, 25. Clem. Alex. *Strom. I*, *c.* 22. Cyrill. Hieros. *Catech.*, *IV*, 34. Epiph., *de mens. et pond.*, 9. Hieronym. *Commentar. in Daniel.*, *lib. XI.* August. *Civ. Dei*, *XVIII*, 42. — 8 *De Biblioth. II.* — 9 Mém. de l'Acad. des Inscr., IX. — 10 *Specimen hist. Biblioth. Alex.* — 11 Magasin encyclop., tom. V, p. 433 et suiv. — 12 *Ueber die letzten Schicksale*, *etc.* (Dernières destinées de la bibliothèque d'Alexandrie).

de cour n'oseraient jamais lui dire. Telle est la version d'Amyot, qui vivait dans une époque où les mignons délibéraient avec leur maître sur la coupe d'un habit. Si l'idée de Démétrius eût été suivie strictement, les Lagides n'auraient eu qu'une collection d'écrits politiques. Heureusement son plan fut plus étendu : au lieu de recueillir des ouvrages pour les princes, on amassa pour les savans une immense bibliothèque de livres de tout genre. *Selon Strabon*, Aristote, qui *le premier* avait recueilli des livres pour en former une bibliothèque perpétuelle, enseigna aux Lagides l'art d'en établir [1]. *Selon quelques modernes*, les rois grecs d'Égypte n'ont fait qu'imiter les anciens souverains de ce pays, qui avaient formé des bibliothèques dans des temps fort reculés. Juste Lipse pense que, dans tous les siècles historiques, il y a eu des bibliothèques en Égypte, surtout dans les temples. Un certain Naucrate accusait Homère d'avoir trouvé son Iliade et son Odyssée en Égypte. Si cette opinion n'atteint pas la gloire d'Homère, elle peut prouver du moins l'ancienneté des bibliothèques égyptiennes. Il n'est personne qui ne pense à celle d'Osymandyas, qui, selon son inscription, devait être *un remède de l'ame*, et dont on croit avoir retrouvé les salles dans les palais ruinés de Thèbes [2]. *Selon le nouvel éditeur de la Bibliothèque grecque de Fabricius*, ce fut Nélée, à

---

1 *Geogr.*, *lib. XIII*, *p.* 608.

2 Magasin encycloped., cahier de Mars 1816 : Sur les ruines de Thèbes.

qui Théophraste avait laissé la bibliothèque d'Aristote, qui conseilla aux rois d'Égypte d'acheter des livres. [1] Toutes ces recherches sont intéressantes, et quelques-unes des hypothèses qu'elles occasionnent peuvent être probables : mais remarquons bien qu'il est tout simple qu'un roi auteur, qui voulait instruire les Égyptiens, ait eu l'idée d'établir une bibliothèque ; et convenons ensuite que les opinions de Strabon et d'Harles ont de quoi surprendre. Comment Strabon a-t-il pu dire : *Aristote est le premier, à ce que je sache, qui ait recueilli une bibliothèque* [2] ? Ignorait-il donc que Polycrate de Samos, Pisistrate d'Athènes, Euclyde d'Athènes, Nicocrate de Chypre, et le poëte Euripide, avaient fait avant lui des collections semblables [3] ? L'erreur du docte Harles est encore plus étrange. Comment a-t-il pu invoquer le témoignage de Strabon pour attribuer à Nélée ce que le géographe dit d'Aristote ? et comment a-t-il pu ignorer que la bibliothèque d'Alexandrie a existé avant Nélée ?

Quel qu'ait été l'auteur du projet d'établir une bibliothèque grecque en Égypte, Démétrius fut chargé de faire le choix et de présider à l'acquisition des ouvrages. Ils furent déposés dans la partie des palais royaux qui touchait à la porte canopique. Ce fut, sans doute, ou tout près du musée, ou dans l'enceinte de cet édifice : on a dû réunir les savans et les livres.

---

1 *Biblioth. græca*, *ed.* Harles, *vol. III*, *p.* 500. Harles s'appuie sur le passage de Strabon que nous venons de citer.

2 Strabon, *Geogr.*, *l. c.*

3 Athen. *Deipnos.*, *lib. I*, Cf. Aul. Gell., *Noct. attic.*, *lib. VI.*

Il serait intéressant de savoir au juste quels étaient les premiers écrits que reçut l'école d'Alexandrie; ces données feraient juger de la direction primitive des esprits. Essayons d'établir quelques hypothèses à ce sujet; mais n'oublions pas que des hypothèses ne valent jamais des faits. Les vers des poëtes, *alors anciens*, tels qu'Homère et Hésiode, et d'autres qui sont perdus pour nous; les écrits de quelques philosophes des écoles d'Italie, d'Ionie et de celle de Socrate, n'ont pu manquer de se trouver d'abord dans cette bibliothèque. Mais les nombreux ouvrages d'Aristote, qui, avec ceux de Théophraste, formaient l'encyclopédie des Grecs à cette époque, ne furent acquis que plus tard, ainsi que les productions des grands tragiques[1]. Des écrivains juifs et chrétiens nous apprennent que les livres sacrés de l'ancien Testament ont été traduits pour la bibliothèque d'Alexandrie. S. Épiphane rapporte que, *sous les Romains*, l'Égypte acquit aussi des ouvrages en langue latine[2]; mais *il n'est pas certain*, comme l'affirme Bonamy, que des ouvrages égyptiens, éthiopiens, chaldéens, persans, indiens et phéniciens, aient été traduits en grec pour la bibliothèque des Lagides. Si Buhle assure, dans son Histoire de la philosophie, qu'il ne s'y trouva d'abord que des ouvrages grecs, il avance une chose dont il n'y a pas de preuves, et dont plusieurs anciens disent le contraire. Voici ce que rapporte textuellement S.

1 Strabon, *l. c.*; et Athénée, *l. c.*

2 *De mensuris et ponder.*, §. 9.

Épiphane [1] : « *Ptolémée chargea Démétrius de Phalère* « *d'acquérir des ouvrages de tout genre et de toute la* « *terre.* Il écrivit aux rois, et les pria instamment de « lui envoyer ce qu'il y avait dans leurs pays d'écrits de « poëtes, de logographes, d'orateurs, de sophistes, de « médecins, de médico-sophistes, d'historiographes ou « d'autres. » Un auteur postérieur [2] ajoute que Philadelphe a fait traduire en grec les livres sacrés des Chaldéens, des Égyptiens, des Romains et d'autres peuples; le tout allant jusqu'à 100,000 volumes, qu'on déposa à la bibliothèque d'Alexandrie. Si ces écrivains affaiblissent eux-mêmes la foi qu'on voudrait leur accorder, en enveloppant leurs données des récits fabuleux dont les écrivains juifs ont paré le fait de la version des Septante, il n'en est pas moins vrai que rien ne prouve la fausseté de ces données. Bonamy et Buhle ont également tort de trancher le nœud, et d'affirmer, l'un contre l'autre, des faits que l'histoire littéraire a laissés incertains.

Ce que tous les anciens rapportent avec étonnement, c'est l'augmentation rapide de la bibliothèque des Ptolémées. Ils varient cependant beaucoup sur le nombre des volumes qu'elle renfermait sous Philadelphe. Cédrénus croyait que ce prince a possédé 100,000 volumes d'*ouvrages traduits*. Selon S. Épiphane, Philadelphe, après avoir fait recueillir des ouvrages de tous les côtés, demanda à son bibliothé-

1 A l'endroit que je viens de citer.

2 Georg. Cedrenus, *lib. XXII.*

caire quel était le nombre des volumes, et apprit qu'il en possédait environ 54,800. Le bibliothécaire doit avoir ajouté qu'il y en avait un plus grand nombre répandus sur la terre; que les Éthiopiens, les Indiens, les Perses, les Élamites, les Babyloniens, les Chaldéens, les Romains, les Phéniciens, les Syriens, les habitans de la Grèce et ceux de Jérusalem, possédaient des livres. Ptolémée paraît avoir profité de cet avis, et avoir fait augmenter son recueil par des traductions. D'après cela, S. Épiphane semble croire que ce prince possédait 54,800 volumes d'ouvrages grecs seulement.

Selon l'historien Josèphe, qui rapporte aussi la demande de Philadelphe, il y avait à cette époque non moins de 200,000 volumes, et l'on s'attendait à en posséder bientôt 500,000.

Le chronographe George Syncelle, beaucoup plus réservé et mieux instruit dans les choses qu'il copie des chronographes d'Alexandrie, réduit la bibliothèque de Philadelphe à 10,000 volumes.[1]

Nous voyons par ces variations que le nombre n'en était pas connu, mais qu'il était considérable.

Le rapide accroissement de la bibliothèque d'Alexandrie doit être attribué en grande partie à l'intelligence avec laquelle Démétrius de Phalère a su employer les trésors de son maître. S'il était important que l'acquisition des premiers ouvrages fût dirigée par un homme savant, il eût été à désirer que le surinten- Bibliothécaire.

1 Georg. Syncell., *Chronogr.*; *ed. Goar.*, *p.* 271.

dant de la bibliothèque eût toujours possédé de grandes lumières. Il ne serait pas arrivé, ce qui s'est fait plusieurs fois, que des ouvrages faussement attribués à de grands écrivains eussent été acquis comme des monumens précieux.

De nos temps encore, rien de plus important pour le succès des lettres que les fonctions des bibliothécaires publics. Mais, quand il s'agissait d'examiner l'authenticité des manuscrits nombreux qu'on offrait aux riches acquéreurs d'Égypte, le choix d'un bibliothécaire était, certes, de la plus haute importance. Aussi verrons-nous que les Ptolémées ont constamment choisi les hommes les plus distingués de leur capitale pour remplir ces fonctions. Il serait intéressant de savoir si le surintendant de la bibliothèque était la même personne que le chef du musée. Nous savons que ce chef était choisi par les rois grecs, et plus tard par les empereurs ; qu'il était le prêtre d'Isis, à qui était dédié le musée : mais, de tous les bibliothécaires que nous connaissons, aucun n'a été revêtu du sacerdoce ; et, dans le temps où Démétrius de Phalère présidait à la bibliothèque, un prêtre d'Éleusis, nommé Timothée, remplissait auprès de Soter les fonctions sacerdotales. *Il est donc vraisemblable que le προνοητος de la bibliothèque n'était pas en même temps le ἱερευς du musée.* Je ne crains pas non plus d'avoir abusé d'une idée moderne, en ajoutant que les fonctions de bibliothécaire ont dû être assez pénibles pour exiger l'assistance de plusieurs collaborateurs, hypothèse qui peut seule lever les dif-

ficultés qui se présenteront sur la succession des bibliothécaires.

D'ailleurs, la parcimonie était peu connue à la cour des Lagides : ces princes étaient prodigues quand il s'agissait des lettres. En les voyant partager leurs palais avec les philosophes et dépenser leurs trésors pour eux, on ne peut qu'applaudir à leur généreux zèle. Quelles espérances n'est-on pas en droit d'en concevoir pour les progrès des sciences? La fleur des littérateurs grecs, en possession de tout ce que le monde ancien a laissé de lumières, placés sur un point du globe qui communique avec toutes les parties connues de la terre, ayant à leur disposition tous les trésors qu'ils peuvent désirer dans l'intérêt des lettres : quel âge d'or pour les sciences!

Les bords du Nil offrent aux Muses la paix qu'elles chérissent; les honneurs attendent ceux qui les y cultivent : ils n'ont d'autres devoirs à remplir que de s'instruire; que de faire passer à la postérité leur gloire, celle des Grecs et celle des Lagides. Ils vont reculer les bornes de toutes les branches du savoir humain. Ils ne sont pas rois, comme le voulait le fils d'Ariston; mais ils sont les amis des rois. Les peuples vont être gouvernés avec justice, avec sagesse; ils vont être éclairés, heureux. La sagesse elle-même, autrefois mystérieuse, reléguée dans la retraite du philosophe et le sanctuaire du prêtre, habitera désormais les palais des princes : elle y perdra l'austérité que lui prêtaient les hommes, et n'y perdra rien de sa céleste origine! . . . . .

Hélas ! tel n'est pas le sort des hommes : le bonheur et la vérité ne sont pas faits pour eux ; ils n'y atteignent jamais. L'histoire de l'école d'Alexandrie est celle de tous les établissemens humains. La vérité y fut souvent trahie. Ses prêtres, plus courtisans que philosophes, abusèrent quelquefois de leur génie pour flatter les passions des princes ; la discorde et l'envie envahirent aussi le sanctuaire de la science ; les vices des Lagides et le relâchement des philosophes exercèrent une funeste influence sur les lumières ; des intervalles de stérilité ont obscurci les jours de gloire. Ils ont presque justifié cette sanglante épigramme de Timon : *La populeuse Égypte en nourrit beaucoup qui pâlissent sur les volumes et qui se débattent dans la cage pour des questions oiseuses* [1]. Mais remarquons aussi que le reproche du satyrique Phliasien renferme un correctif honorable ; il avoue que ceux qu'il censure sont laborieux et qu'ils *pâlissent sur les volumes :* ils ont pâli pour l'instruction de beaucoup de générations !

L'immense bibliothèque d'Alexandrie a fait naître aussi dans l'esprit de Sénèque des réflexions assez moroses [2] : il est cependant de fait que le concours de tant d'écrits est prodigieusement étendu le domaine de la science ; qu'il était sorti de nouveaux

---

1 Athen. *Deipnos.*, *I*, 22 ; *ed.* Casaub.

2 *De tranquill. animi*, 9 : *Quo mihi innumerabiles libros et bibliotheca quorum vix tota sua vita indices perlegit ? Onerat discentem turba, non instruit ; multoque satius paucis te auctoribus tradere quam errare per multos.*

rayons de lumières du conflit de tant d'opinions. Si quelques écrivains d'Alexandrie ont été incapables d'embrasser d'un coup d'œil lucide les vastes matériaux de la bibliothèque; s'ils ont succombé dans leurs efforts pour les coordonner; s'il y a eu quelques érudits sans génie, quelques écrivains péniblement doctes, quelques philosophes plus instruits des opinions des autres que maîtres des leurs, il n'en est pas moins vrai que l'école d'Alexandrie a perfectionné toutes les sciences dont elle s'est occupée, qu'elle en a créé quelques-unes, et en a conduit d'autres depuis leurs élémens jusqu'à ce degré de perfection où elles se sont arrêtées pendant des siècles.

N'oublions jamais l'époque à laquelle naquit cette école, et convenons qu'un institut qui forma des hommes éminens pendant les siècles de décadence de la Grèce, est digne des regards du philosophe dans tous les temps. Les contempteurs de cette École ne savent-ils donc pas que sans elle la belle antiquité ne serait pour nous qu'une nuit affreuse? Les modernes, qui goûtent beaucoup plus que le sillographe de Phlionte et le stoïcien de Rome les idées de bibliothèques et de musées, ont souvent admis à tort l'existence de deux bibliothèques et de deux musées à des époques où l'institut de Claude et la bibliothèque du Sérapéum n'existaient pas encore.

Comme le musée de Claude appartient à la seconde période, il n'en peut être question ici : mais je dois dire un mot sur le *Sérapéum.*

Cet édifice, élevé dans la capitale de l'Égypte par l'un des premiers Ptolémées en l'honneur de Sérapis, Le Sérapéum.

mérite une attention particulière. Les Lagides, en érigeant des temples, suivirent les principes d'Alexandre. Nous avons vu que ce prince en fit dédier un à *Isis*, divinité égyptienne; Ptolémée Soter, après avoir consacré des temples à Vénus, à Bacchus et à Hercule, en fit bâtir un à *Sérapis*, divinité égyptienne, qui se confondait avec Jupiter. En donnant au culte de leurs sujets la plus haute attention, les Lagides avaient le projet de rapprocher deux peuples aussi jaloux l'un que l'autre de conserver leur ancienne religion. Les traditions religieuses de la Grèce étaient en grande analogie avec celles de l'Égypte; elles furent en majeure partie les mêmes dans l'origine : il ne s'agissait donc que de faire disparaître les différences qu'avaient produites le temps, le climat et le génie des peuples. Plusieurs faits particuliers prouvent que c'était le plan des Lagides. Nous avons vu que l'asile des Muses grecques fut consacré à Isis : la statue de Jupiter, enlevée de Sinope, fut placée dans un temple consacré à Sérapis. [1]

---

1 L'origine du Sérapéum est enveloppée de beaucoup d'obscurité. Les anciens varient sur l'époque où il fut construit, sur la divinité qui y fut honorée d'un culte, sur le prince qui érigea ce temple. Tacite a traité ce sujet avec le plus d'étendue (*Histor.*, *IV*, 83). Quant à la singularité de voir au temple de Sérapis et d'Isis une statue de Jupiter, elle se trouve en partie expliquée par le vague du culte de cette divinité, qu'on confondait avec Jupiter Ammon, avec Pluton, Bachus, Esculape et Osiris. Mais, ce qui jette encore plus de jour sur cette matière, c'est un passage d'Hérodote, qui rapporte qu'on trouvait en Égypte, au temple d'Apollon, un triple autel, (βωματριφασιον) consacré à Latone, Apollon et Diane. (Cf. Mém. de l'Académ. des inscript. et belles-lettres, vol. XXXI, p. 99. Cf. Creuzer, *Symbolik der Griechen und Römer*, *I*, 305.)

Le grand-prêtre de la cour, qui semble avoir dirigé les vues de *Soter*, avait été appelé de la ville d'Éleusis, dont les mystères avaient le plus de rapports avec ceux de l'Égypte.

Les anciens n'éclaircissent pas, au reste, les rapports qui ont existé entre les prêtres égyptiens et ceux des divinités grecques. Il paraît même que la cour renonça au projet de réunir les deux cultes. On s'aperçut, sans doute, qu'il était impossible de changer les idées de deux peuples dont les traditions étaient consacrées par tant de siècles. La supposition que les prêtres égyptiens, pour plaire à la cour d'Alexandrie, aient donné une teinte grecque à leurs opinions, à peu près comme faisaient Philon et Josèphe pour les idées judaïques, me paraît dénuée de toute espèce de fondement. On pourrait prouver plutôt que les Grecs ont enrichi le domaine de leurs traditions, en s'appropriant celles des idées religieuses de l'Égypte qui pouvaient se concilier avec leur système.

Le Sérapéum, qui nous a conduit à ces réflexions, ne se rattache à l'histoire littéraire d'Alexandrie que dans les derniers temps des Lagides.

Lorsque la première bibliothèque ne pouvait plus recevoir de livres, on en déposa une partie au temple de Sérapis, ou dans un bâtiment qui tenait à cet édifice.

Tels sont les premiers établissemens littéraires d'Alexandrie; passons au tableau des savans qui, les premiers, y ont cultivé les lettres.

CHAPITRE III.

Savans de l'École d'Alexandrie sous les règnes de Ptolémée Soter et de Ptolémée Philadelphe.[1] (280 — 247 avant J. Ch.)

L'école d'Alexandrie n'ayant guère fleuri que sous le règne conjoint des deux premiers Lagides, il est assez difficile de distinguer les savans du musée d'après les règnes de Soter ou de Philadelphe : je crois cependant pouvoir hasarder de les classer en deux sections différentes, dont les uns me semblent avoir vécu plus long-temps sous le premier, les autres sous le second des Lagides. Si leur nombre est peu considérable, il ne faut pas oublier que le temps a dévoré le souvenir de la plupart d'entre eux, et qu'il doit nécessairement en échapper quelques-uns au premier tableau qu'on essaie d'en composer.

Quelques philosophes et un seul mathématicien sont les savans qui figurent à la cour du premier Lagide ; à celle du second nous voyons des poëtes et des médecins. Les uns étaient les amis du prince ; les autres se partagent en deux classes, dont la permière, attirée par les trésors de Philadelphe, chanta le faste

---

1 Je ne crois pas inutile de dire ici que j'avais d'abord travaillé d'après un autre plan, réunissant l'histoire des savans à celle des lettres, et que ce n'est qu'en m'apercevant de l'impossibilité de donner ainsi le degré nécessaire de profondeur à mes recherches, que je me suis déterminé à séparer l'histoire des hommes de celle de la science.

de sa cour et la gloire de ses exploits, tandis que la seconde se livra aux doctes travaux auxquels invitait la riche collection d'écrits qui les avait attirés en Égypte.

SECTION PREMIÈRE.

§. 1. Le premier des Lagides, Ptolémée Soter, figure lui-même avec distinction à la tête des écrivains d'Alexandrie. La meilleure relation que l'antiquité nous a laissée sur les conquêtes d'Alexandre, celle d'*Arrien*, est composée d'après les récits de Ptolémée et d'Aristobule, tous deux lieutenans du roi de Macédoine. Ptolémée a dû être d'autant mieux instruit qu'il était l'un des sept gardes (σωματοφυλακες) du roi, dignité qui le rapprochait du monarque et lui donnait rang immédiatement après les princes du sang. Ptolémée Soter.

Ce n'est cependant pas cette raison qui a déterminé Arrien dans le choix de ses guides : cet historien philosophe pensait qu'un prince aussi illustre *que Ptolémée n'a pu vouloir mentir*[1]. D'autres anciens citent également avec éloge la relation du Lagide, et rapportent qu'il s'était surtout attaché à l'exposition des faits militaires[2]. Nos héros doivent donc regretter un ouvrage qu'ils placeraient à côté des Commentaires de César, tout comme nos historiens voient avec douleur que l'exemple de Ptolémée ait été perdu pour ses savans. Démétrius de Phalère même, cet habile

1 Arrien, Préface.

2 Plin. *in Elench.*, *lib.* *XII et XIII*. Plut., *in Alexandro.* Quint. Curt., *IX*, *c.* 5.

politique qui avait joué un rôle dans les guerres des successeurs d'Alexandre, n'a pas voulu laisser à la postérité le tableau de ces événemens qu'il nous est si difficile de retracer aujourd'hui.[1]

Démétrius de Phalère.

§. 2. Démétrius de Phalère arriva en Égypte enrichi des leçons de Théophraste. Il avait voué en Grèce des études particulières à la philosophie et à la politique, dont l'éloquence était une branche essentielle à cette époque. Il se distinguait parmi les Athéniens au point que Cassandre, fils d'Antipater et roi de Macédoine, lui confia le gouvernement d'Athènes.[2] Pendant dix ans il administra cette ancienne république avec sagesse, et les Athéniens lui érigèrent un grand nombre de monumens[3]. Mais ces inconstans poussèrent la lâcheté aussi loin que l'adulation : lorsque Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, s'empara d'Athènes, ils brisèrent toutes les statues du Phalérien. Banni de sa patrie, il se retira d'abord à Thèbes; enfin, les troubles dont Cassandre et Démétrius agitèrent la Grèce, l'engagèrent à chercher un asile en Égypte. Il y devint l'ornement de la cour du premier

1 On est surpris que nous n'ayons pas encore de traduction française de l'ouvrage de Mannert sur l'*Histoire des successeurs immédiats d'Alexandre*.

2 Olymp. 118, 2.

3 On parle de 360 statues ; il faut peut-être entendre par là un *grand nombre* en général. C'était, au reste, la folie des Grecs de s'ériger des statues. Barthélemy a remarqué que plusieurs villes s'en érigèrent à elles-mêmes. La ville d'Athènes en posait aux princes dont elle ambitionnait la bienveillance, p. ex. aux Ptolémées.

Lagide, dont il gagna l'amitié, et qui lui confia la surveillance des lois de son nouveau royaume.[1]

Nous avons vu la part qu'il eut à la création du musée et de la bibliothèque, et le sort injuste qu'il éprouva sous Ptolémée Philadelphe. Il doit être regardé comme l'un des sages de l'antiquité qui ont su faire dans la vie pratique le plus noble usage de leurs spéculations. Cicéron, qui marcha sur ses traces sous plus d'un rapport, en fait ce bel éloge : *Qui vero utraque re excellerit, ut et doctrinæ studiis et regenda civitate princeps esset, quis facile præter hunc inveniri potest*[2]*?*

La vie agitée de Démétrius de Phalère, avant son séjour en Égypte, fait croire qu'il composa une grande partie de ses ouvrages à la cour des Lagides. D'ailleurs, ses écrits n'ont pu manquer à la bibliothèque de son royal ami ; et un coup d'œil sur ses productions sera pour nous un point de départ pour juger de la direction que reçut l'école d'Alexandrie dès son origine.

L'histoire, la politique, la philosophie, la poésie et la grammaire, occupèrent tour à tour l'esprit de Démétrius.

---

1 Diog. Laert. *in Demetrio.* Élien (*Var. hist. III*, 17) dit : νομοθεσιας ηρξε ; *il le préposa à la législation.* Je pense que cela veut dire que Ptolémée le chargea de faire la révision des anciennes lois d'Égypte. Cf. Diod. Sic. *Bibl. hist.*, *in initio.*

2 *Leg.*, *lib. III.* Il me semble que Diogène de Laërte et Élien confondent le Phalérien avec le Poliorcète, dans leurs récits sur les mœurs déréglées de Démétrius. Élien cite le premier pour prouver cette vérité : ὅτι ἡ φιλοσοφια ουκ'απολιτευτος ; και τινες των φιλοσοφων ἐπολιτευσαντο.

Il composa une Introduction historique, un ouvrage sur les *Ioniens;* des traités particuliers intitulés : *Ptolémée*, *Chalcidius*, *Dionysius*, *Socrate*, *Aristide*, *Artaxerce*, *Cléon*, etc.[1] C'étaient, sans doute, autant d'éloges historiques, qui, selon le mérite de chacun des personnages qu'ils célébraient, étaient également importans pour l'histoire et la philosophie.[2]

La politique seule était l'objet des traités *des lois d'Athènes*, *des citoyens de cette ville*, *de la démagogie*, *de la politique*, *des lois*, *de l'état*, *de l'ambassade*. Par tous ces écrits Démétrius contribua le premier à cette collection d'ouvrages de politique qu'il conseillait à Soter d'établir dans son palais. Fidèle aux principes d'Aristote, Démétrius discutait aussi des matières de philosophie dans ses traités, *de la grandeur d'ame*, *de la fortune*, *de la paix*, etc. Doué d'un génie des plus variés, Démétrius composa des hymnes en l'honneur de Sérapis, dont le culte était si sacré pour les Égyptiens et dont les cures miraculeuses étaient si fréquentes[3], et il laissa à l'école d'Alexandrie plusieurs traités de grammaire.[4]

---

1 Diog. Laert. *in Demetrio.*

2 Le *Ptolémée* fut sans doute composé à la mort du prince ou dans l'exil de Démétrius. Le *Dionysius* concernait-il le dialecticien? On ne confondra pas ce *Chalcidius* avec le platonicien du 3.e siècle, qui nous a laissé une bonne Introduction à l'étude de Platon.

3 Sérapis avait rendu la vue à Démétrius. Voy. d'autres traits sur ces guérisons miraculeuses, dans Tacite, *Hist.*, *IV*, 84, 85.

4 Les Traités de la *Rhétorique*, de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, l'*Homericus*. Le traité de l'*Élocution* est revendiqué pour un Démétrius postérieur.

§. 3. L'histoire primitive de cette école est absolument celle des étrangers qui se rendirent auprès des Lagides. Diodore, d'Iasus en Carie, élève de l'École de Mégare, et par conséquent dialecticien, voulut aussi partager les travaux et les honneurs du musée. Il y vint avec la réputation d'avoir inventé un syllogisme très-embarrassant [1], sans en être plus estimé en Égypte. Sa passion pour la dialectique le rendait ridicule : il avait formé ses quatre filles à cette arme scientifique, et il périt victime de son ambition raisonneuse. Interpellé par Stilpon de Mégare sur un point de dialectique, en présence du roi Ptolémée, il ne sut y répondre. Le prince le plaisante sur son ignorance, l'appelle un *vieux Saturne* (*κρονος*), avec cette liberté que permettent les banquets. Mais Diodore, cruellement mortifié du refus de son génie, s'échappe du festin, compose au milieu de ses doctes rouleaux, sur le même sujet, un traité qui ne le console pas, et meurt de douleur, se croyant déshonoré. [2] Diodore Cronos.

En rapportant ces détails, Diogène de Laërte ajoute que ces événemens eurent lieu pendant le séjour de Diodore auprès de Ptolémée; on en doit conclure que Stilpon de Mégare s'est trouvé également en Égypte. Cependant le même auteur assure que Ptolémée, dans son expédition en Grèce, essaya envain d'engager Stilpon à le suivre en Égypte; que le dialecticien n'accepta que l'argent du prince, et resta en Grèce.

---

1 Le Κερατινης. Diog. Laert., *II*, 111.

2 Voy. Diog. Laert. *in Diod.*, et l'Épigramme sanglante qu'il composa sur la victime.

Mais ce fait n'empêche pas d'admettre que Diodore fut en Égypte avant ce voyage, et il nous fait voir que Ptolémée ne se privait jamais de la société des savans. Ce qui semble prouver que Diodore fut en Égypte et qu'il fut connu des savans de la cour, c'est une épigramme de Callimaque, qui compense bien celle de Diogène, si elle n'est pas ironique [1]. S'il est vrai que Stilpon ait persévéré dans son refus de revenir en Égypte, il n'en fut pas moins sensible aux qualités du prince qui la gouvernait; l'un de ses écrits était intitulé *Ptolémée*, et renfermait sans doute l'éloge de ce roi. [2]

Théodore l'athée.

§. 4. Théodore, surnommé l'athée et le dieu, fut aussi l'un des premiers philosophes de la cour d'Égypte. Il était le disciple d'un homme qui avait entendu Arété, fille d'Aristippe, et ses principes surpassaient encore en licence ceux des Cyrénaïciens. Il niait l'existence des dieux [3], et composa dans ce sens un ouvrage dont l'ignorant Épicure paraît avoir profité pour son faible système [4]. Théodore a pris peut-être, dans les leçons d'Annicéris et de Dionysius le dialecticien, une partie de sa doctrine. Mauvais sophiste, il croyait que le plaisir était le vrai but de l'existence humaine, qui ne présente pas un seul plaisir pur, si ce n'est celui de la vertu, qu'il niait. Si la guerre qu'il déclara aux dieux de la mythologie explique son surnom d'*athée*,

1 « Momus même l'a écrit sur le mur : *Cronos est un sage.* » Cf. Ménage *ad* Diog. Laert., v. II, p. 126.

2 Diog. Laert. *in Stilpone.*

3 Il n'est pas dit qu'il ait nié celle de la divinité.

4 Περὶ θεῶν. Cf. Diog. Laert., II, 11.

on ne comprend pas trop la nation qui, sur une plaisanterie de Stilpon, lui a donné celui de *dieu.*

Pendant le séjour que Théodore fit à Athènes, l'aréopage se saisit du scandale de sa doctrine, et, sans la protection de Démétrius le Phalérien, il encourait la condamnation. La crainte de ne pas échapper toujours à la rigueur des tribunaux athéniens, le décida à se réfugier en Égypte, auprès de son ancien protecteur. Ptolémée Soter sut apprécier son mérite; n'estimant guère ses spéculations sur le plaisir pur, il l'employa à des négociations politiques, où Théodore ne manqua pas de rencontrer des chagrins. Chargé d'une ambassade auprès de Lysimaque, roi de Thrace, il en fut plaisanté avec amertume sur sa sortie d'Athènes. Lysimaque le renvoya même de sa cour avec l'ordre de ne plus y reparaître; mais il faut convenir, à l'éloge du philosophe, qu'il montra dans cette occasion autant de dignité que le roi d'inconvenance: *Je ne reviendrai auprès de vous*, dit-il, *que lorsque Ptolémée m'enverra.* Théodore, qui paraît avoir eu plus d'esprit que de sens, en mit beaucoup dans une seconde réplique à Lysimaque.

Le plaisir pur qu'il cherchait, ne se trouvait pas, sans doute, à Alexandrie; il quitta l'asile des lettres pour la Cyrénaïque, d'où il fut encore banni. Quant à la doctrine qu'il a pu professer au musée, Plutarque pourrait nous apprendre à le disculper en quelque sorte. Il se plaignait de n'être pas compris [1], disant

---

1 Plutarque, *Isis et Osiris.*

qu'on recevait de la main gauche ce qu'il donnait avec la droite. L'accusation que l'aréopage avait commencée contre sa doctrine, ne prouverait pas encore qu'elle fût un véritable athéisme, et le sort d'Euhémère, disciple de Théodore, qui eut aussi le surnom d'athée sans l'avoir trop mérité, parlerait également en faveur de notre philosophe ; mais les dogmes que Diogène de Laërte lui attribue, sont des données trop positives pour permettre son apologie [1]. Au reste, Théodore paraît avoir fait peu de séjour à l'école d'Alexandrie, et je ne trouve pas que sa doctrine y ait choqué personne.

Hégésias. §. 5. Il n'en fut pas de même de celle d'un autre philosophe de l'école d'Aristippe, qui pensait aussi que l'homme était créé pour le bonheur, mais qui tirait des conséquences trop rigoureuses de ce principe incontestable. Nous sommes faits pour le bonheur; nous ne le trouvons pas sur cette terre; il faut la quitter : tel était son raisonnement. Le bonheur est une chimère [2], continuait cet éloquent contempteur de la vie ; le corps et l'ame ont tant de maux à souffrir, la fortune trompe si cruellement nos espérances, que la mort est préférable à de si tristes jours : qui pourrait supporter des années de douleur pour des momens de plaisir? On conçoit facilement qu'un homme qui ne connaissait pas le prix de la souffrance, ait pu raisonner ainsi et jeter le trouble dans l'ame des Égyptiens.

1 Παντεπασιν ἀναιρων τας περι θεων δοξας. Diog. Laert., *l. c.*
2 Αδυνατον και ἀπρακτον. Diog. Laert., II, 94.

Hégésias, surnommé l'orateur de la mort (πεισιθάνατος), entraînait tant d'auditeurs à s'ôter la vie, que Ptolémée lui défendit d'enseigner sa triste doctrine [1]. Les anciens ne désignent pas spécialement celui des Ptolémées qui prononça contre un enseignement philosophique la seule interdiction qui soit connue dans les annales du musée; mais, l'époque d'Hégésias connue, il n'y a plus de doute sur le nom particulier du prince. Selon Diogène de Laërte, Hégésias fut contemporain d'Annicéris, libérateur de Platon; selon Suidas, il a vécu sous Alexandre le grand; d'autres le regardent comme l'instituteur de Posidonius, dont Cicéron reçut des leçons, c'est-à-dire qu'on se promène sur un espace de près de trois siècles pour chercher l'époque précise de l'existence du philosophe. Mais il est connu que Théodore, Hégésias et Annicéris fondèrent des écoles philosophiques qui différaient légèrement de celle d'Aristippe; que les premiers Théodoriens et les premiers Hégésiaques sont toujours regardés comme contemporains. Il existe, d'ailleurs, un Posidonius dont Hégésias a pu être l'instituteur, et ce Posidonius a vécu, non pas au temps de Cicéron, mais sous Ptolémée Soter : c'est donc ce dernier prince qui a interdit l'enseignement à Hégésias. [2]

§. 6. Posidonius d'Alexandrie, ne pouvant ou ne voulant plus suivre Hégésias, quitta l'Égypte pour entendre Zénon de Cittium, en Grèce. Il s'attacha au Posidonius.

---

1 Cic. *Tusc.*, *I*, 34. Valer. *Max.*, *VIII*, 9, 3.

2 Il ne faut pas confondre Hégésias de Magnésie, historien, avec notre philosophe.

fondateur du stoïcisme, et fut peut-être le seul Égyptien qui, sous les Lagides, quitta les philosophes de sa patrie pour ceux des villes grecques. Mais à cette époque l'école d'Alexandrie ne possédait pas encore les systèmes de toutes les écoles, et Posidonius revint sans doute en Égypte pour y enseigner sa nouvelle doctrine. On doit le distinguer de l'historien d'Apamée, et du philosophe de Rhodes du même nom.[1]

Ménédème. §. 7. Le fondateur de l'école érétriarique, fille de celle de Mégare, n'appartient guère non plus à la congrégation du musée; mais il s'est trouvé à Alexandrie : on y a connu sa doctrine et ses mœurs. C'est l'historien Josèphe qui nous apprend qu'il se trouva au banquet que la cour d'Égypte donna aux soixante-dix interprètes du Pentateuque[2], et nous savons par Diogène de Laërte que ce philosophe fut chargé par ses concitoyens de missions politiques auprès de Ptolémée et de Lysimaque[3]. S'il a été revêtu de cette double dignité à la même époque, il est évident qu'il fut en Égypte sous le premier Lagide, Lysimaque étant mort avant ce prince. Le séjour du philosophe dans le palais des Ptolémées ne fut pas sans importance. Ménédème y professa, sur la providence, une doctrine qu'on trouva remarquable[4], et, sous d'autres rapports, il doit être regardé comme l'un des premiers éclecticiens. Quoique sorti de l'école mégarienne, il adoptait

---

1 Vossius, *Hist. græc.*, *p.* 103.
2 Joseph. *Archeol.*, *XII*, 2, 12.
3 Diog. Laert., II, 135 suiv.
4 Voy. Josèphe, à l'endroit cité.

quelques dogmes de Platon, et professait une telle variété de principes qu'il est difficile de se faire une idée juste de son système. Est-ce peut-être là le faible que Lycophron a saisi dans l'éloge ironique qu'il fit de ce philosophe? ou bien celui-ci a-t-il donné prise par d'autres ridicules à la malignité alexandrine[1]?

§. 8. Comme les poëtes n'aiment pas moins que les autres les faveurs des cours, il est au moins remarquable que nous n'en trouvions qu'un seul à celle de Ptolémée Soter. J'en conclus que ce prince aima beaucoup mieux penser avec les philosophes, tels que le siècle les avait faits, que de se laisser enchanter, ou chanter par les poëtes. Cependant, l'arrivée de Philétas de Cos dut lui causer la plus vive satisfaction. Ce poëte, connu de Philippe et d'Alexandre, donnait à Ptolémée une préférence flatteuse sur tous les autres successeurs d'Alexandre, en venant se réfugier auprès de lui. Philétas honora par ses talens le séjour qu'il choisit. Parmi ses beaux vers on distinguait les élégies: on estimait aussi ses ouvrages de critique et de grammaire[2]. Le prince qu'il chérissait récompensa ses mérites en lui confiant l'instruction de son fils Philadelphe, auquel Philétas sut inspirer le plus vif amour des lettres, conjointement avec Zénodote et Straton. Philétas.

Son génie, quoique très-flexible, ne se prêta qu'à regret à la stérile dialectique : il mourut des efforts que lui coûta l'invention d'un sophisme.[3]

1 Voy. ci-dessous, art. *Lycophron.*

2 Voy. Brunck, *Epigram. I, p.* 189; *II*, 523; *III*, 234.

3 Le Ψευδομένον. Cf. Suidas, *Philetas.* Il était d'ailleurs d'une

Euclide. §. 9. Ce dernier fait, combiné avec quelques autres, pourrait prouver que la raisonneuse dialectique fut en grande vogue à la cour de Soter. Il est de fait que la science du raisonnement y trouva plus d'accueil que les jeux de l'imagination, qui sont quelquefois des travaux non moins pénibles. Le célèbre Euclide appela l'attention du prince et des savans d'Alexandrie sur une nouvelle branche du savoir. Né en Sicile, en Syrie ou en Égypte, Euclide, surnommé d'Alexandrie, ne doit plus être confondu avec le fondateur de l'école mégarienne, auquel il est postérieur. Accueilli par le premier des Lagides, il enseigna les mathématiques avec tant de succès et de gloire, que le prince fut lui-même tenté d'apprendre encore cette science. Il la trouva cependant trop abstraite, et désira la posséder à moins de frais d'attention; mais Euclide lui déclara franchement qu'il n'y avait pas de *chemin royal* à la géométrie [1]. Ce mot, qui honore à la fois le mathématicien qui osa le dire et le prince qui l'écouta, est d'autant plus remarquable que la douceur formait le premier élément du caractère d'Euclide [2]. Il avait en outre le véritable esprit de la science, et

---

constitution si délicate qu'il portait des pierres dans ses poches (Élien, IX, 14) et du plomb aux pieds (Athen., XIII, 552), pour n'être pas emporté par les vents. Il faut le distinguer de Philétas d'Éphèse. (Voss. *Hist. græc.*, *III.*)

1 Proclus *ad Euclid.*, *II*, 20. Voyez une anecdote française analogue (*Bibl. græc.*, article *Euclide*). Proclus dit formellement qu'il enseigna sous Ptolémée I.er Saxius (*in Onomastico*) le place à l'an 306 av. J. Ch.

2 Pappus, *Collect. math.*, *lib. VII*, *p.* 251.

affectionnait beaucoup ceux qui promettaient d'en reculer les bornes. Il serait à désirer que ces exemples d'un attachement profond pour leurs disciples fussent moins rares dans l'histoire des savans : puissent ceux qui illustrent les lettres se souvenir toujours que leur gloire est bien plus entre les mains des successeurs qu'ils forment qu'entre celles des grands qu'ils flattent ! Euclide enrichit les mathématiques et la bibliothèque d'Alexandrie d'un grand nombre d'ouvrages. Il ne s'en est conservé que les suivans : les *Élémens des mathématiques pures ;* les *Données ;* les *Phénomènes ;* les *Élémens d'optique et de catoptrique ;* l'*Introduction harmonique*, et la *Section du canon musical.* Les anciens regrettaient déjà la perte de quelques-uns de ses écrits ; nous voyons cependant, par la liste de ceux qu'ils connaissaient, que depuis eux le temps en a dévoré d'autres encore. On pourrait présumer qu'Euclide trouva en Égypte, le berceau de la géométrie, des ouvrages qui servirent à la composition des siens, si ces derniers ne trahissaient partout un génie original et fécond. Sans entrer dans une question qui ne saurait plus se résoudre, nous ferons remarquer que la célébrité d'Euclide devint funeste à la science. Pendant long-temps on n'osa dévier de ses principes, de sa méthode ; on se borna à l'admirer et à le commenter, au lieu d'ajouter à ses découvertes. L'école d'Alexandrie a eu plusieurs de ces grands hommes que le vulgaire honore d'un culte dont ils devraient se défendre dans l'intérêt de la vérité. Toujours prêt à s'égarer, l'esprit humain nuit à sa propre cause, tantôt en opprimant le génie modeste qui s'an-

nonce, tantôt en faisant une idole d'un grand homme qu'il faudrait se contenter d'imiter.

Euclide est le dernier des auteurs d'Alexandrie que nous croyons devoir placer sous le règne du premier Lagide.

SECONDE SECTION.

Les Septante. §. 10. Nous plaçons en tête de cette série les auteurs de la version grecque du Pentateuque, quoiqu'elle nous semble exécutée sous le règne conjoint des deux premiers Ptolémées. Nous avons déjà parlé des différentes traditions qui sont suivies par les anciens sur l'époque de ce fait. Josèphe, et ceux des Pères qui suivent cet écrivain, le placent tous sous le règne de Philadelphe; mais ils nous montrent le Phalérien à la cour d'un prince qui l'exila. S. Irénée et S. Clément d'Alexandrie, qui connaissaient si bien les bonnes sources, rapportent, au contraire, que la version grecque s'est faite sous le premier des Lagides. Il en résulte probablement qu'ils n'ont tout-à-fait tort ou raison ni les uns ni les autres, l'événement qu'ils citent appartenant, sans doute, au règne des deux princes.

Si nous en croyons les historiens juifs, la version de leurs livres sacrés est l'événement le plus éclatant des annales littéraires d'Alexandrie. Jamais les Ptolémées n'ont été aussi zélés pour la possession d'un ouvrage; jamais ils n'ont été aussi prodigues envers ceux qui le cédaient; jamais ils n'ont mis plus de solennité dans l'acquisition d'un trésor de science. Cependant nous

serons obligés d'écarter ces exagérations orientales, si nous voulons découvrir la vérité, et la critique devra être d'autant moins crédule que l'histoire s'est permis d'être fabuleuse. De tous les faits qui se rattachent au musée, la version des Septante est, non pas le plus brillant, mais le plus défiguré. Nous n'en possédons plus de première source historique ; celle où nous puisons, est une lettre d'Aristée, officier dans les gardes de Philadelphe, qui mande cet événement à son frère. [1]

Philadelphe, d'après cette lettre, résolut, sur la proposition de Démétrius, de placer dans la bibliothèque d'Alexandrie une traduction grecque du Code sacré des Juifs. Le Phalérien lui avait conseillé de faire venir de Judée une copie exacte du Code et six lettrés de chacune des douze tribus pour en faire la version. Aristée et son compagnon d'armes, André, furent honorés de cette mission. Munis de lettres et chargés de riches présens pour le grand-pontife de Jérusalem, ils parviennent à remplir tous les désirs de leur prince. Les soixante-douze Juifs qui revinrent avec eux en Égypte, et qui tous savaient le grec, reçurent de Ptolémée le plus brillant accueil et furent logés dans l'île de Pharos pour y exécuter leur travail. Démétrius de Phalère écrivit la version sous leur dictée. Achevée

1 Aristeas, *de Leg. divinæ ex heb. ling. in græc. translat. per LXX interp.* (*ed. emendat. juxt. exempl. Vatic.*, *Frcf.* 1810). Cf. Aristeæ *Historia LXX interp.*, *Oxon.* 1692, où l'on trouve les témoignages des anciens sur cette version depuis Aristobule jusqu'à Théodorète.

en soixante-douze jours, lue devant tous les Juifs d'Alexandrie et en présence de Philadelphe, de Démétrius et de Ménédème [1], elle fut approuvée unanimement. Ses auteurs retournèrent en Judée, comblés des grâces du roi d'Égypte.

Telle est la substance du récit d'Aristée, que Josèphe et ses successeurs ont singulièrement défiguré [2]. Philon, déjà, assure que chacun des interprètes avait fait une version particulière, et qu'en les comparant toutes ensemble, on les trouva verbalement conformes les unes aux autres [3]. Selon Justin le Martyr, on construisit une cellule particulière pour chacun des traducteurs [4], tandis que S. Épiphane diminue en quelque sorte le merveilleux en rapportant qu'ils furent logés deux à deux dans la même cellule, et qu'ils dictaient leurs versions à des tachygraphes [5]. George le Syncelle [6] rapporte, parmi d'autres détails curieux, que Philadelphe adressa aux littérateurs de la Judée des questions de physique et de mathématiques.

La critique de tant de contradictions et de tant d'invraisemblances a commencé par l'examen et le rejet de la lettre d'Aristée, source de toutes les erreurs répandues sur un fait incontestable ; car, autant il est nécessaire d'écarter des ornemens fabuleux, autant il

---

1 Georg. Syncell., *Chronogr.*, *p.* 272.

2 Josephi *Antiq. XII*, 2, 2 — 14. Il appelle l'auteur Αρισταιος, au lieu d'Αριστεας; voy. les Pièces addit. *D.*

3 *Vita Mosis*, *II*, *p.* 660.

4 *Cohortat. ad gentes*, *p.* 13.

5 *De ponderib. et mensuris*, §. 3.

6 *Loc. cit.*

est sage de conserver le fond historique avec circonspection. S'il est surprenant que Démétrius apparaisse comme l'ami de Philadelphe, et que l'ancien gouverneur d'Athènes soit dans sa vieillesse le tachygraphe des auteurs juifs ; s'il est absurde de dire qu'il ait fait choisir soixante-dix auteurs pour la traduction d'un ouvrage auquel un Athénien n'attachait certainement pas autant d'importance qu'aux lois de Solon ; s'il est insoutenable que la Judée ait possédé, à cette époque, dans chacune des tribus, six littérateurs familiarisés avec le grec : il n'en est pas moins souverainement probable que les Lagides, qui appelaient les Juifs dans leur capitale et qui recueillaient tous les écrits dont ils pouvaient enrichir leur collection, aient désiré connaître le Code de cette nation. D'un autre côté, les Juifs d'Alexandrie, beaucoup plus instruits que ceux de la Palestine, plus familiers avec la langue des Grecs qu'avec celle de leurs pères, ont dû traduire en grec, pour l'usage des lectures de synagogue, les chapitres de la loi qu'ils avaient coutume de réciter. Eusèbe et S. Clément d'Alexandrie nous autorisent à penser que les Lagides n'ont fait autre chose qu'ordonner la correction des versions déjà exécutées par les Juifs [1]. Il résulte évidemment de toutes ces considérations, que tout le récit d'Aristée n'a été composé que pour revêtir

---

1 *Præpar. evang. IX*, 3. *Strom.*, *I.* Voy. Josèphe, *XII*, *c.* 2, qui fait entendre qu'il existait déjà à la bibliothèque des exemplaires de l'original mal ponctués (dans le rapport que Demétrius fait au prince, et dans lequel ce Grec dit *que la législation des Juifs est d'origine divine*).

d'une autorité vénérable la version grecque du Pentateuque usitée en Égypte. On peut même placer à côté de la fable des probabilités historiques qui en justifient le fond. Les Juifs établis en Égypte n'ont pu manquer d'un exemplaire de leur loi ; ils ont dû le faire vérifier à Jérusalem : ils avaient organisé en Égypte un sanhédrin de soixante-douze membres, comme celui de Jérusalem ; ce corps a revêtu de sa sanction l'une des versions grecques que les Juifs d'Égypte firent de leur Code, et les Ptolémées se sont adressés à cette autorité pour l'ouvrage qu'ils désiraient acquérir [1]. Il a été dit que ces princes n'ont pu demander aux Juifs que leur Code de lois, et on s'est appuyé pour cela sur un passage de S. Jérôme, qui pense que les soixante-douze n'ont traduit que les livres de Moïse [2]; mais S. Jérôme, en citant Josèphe, oublie que les Juifs désignaient sous le nom de *loi* (νομος) tout le recueil de leurs livres sacrés. C'est à tort qu'on a cru que les livres de gnomologie, de prophétie et d'histoire, n'ont pu intéresser les Ptolémées. Quel est l'homme éclairé qui ne soit ravi des ouvrages de David et de Salomon ? L'histoire, l'histoire naturelle, la poésie, les maximes de morale et de politique, auraient-elles pu ne pas plaire aux Lagides ? S'ils ont ignoré une grande partie des écrits de l'ancien Testament, ce n'est certes pas qu'ils les aient repoussés : ils en ont accepté

---

1 Voy. *Talmud*, *Sophorim.*, *I*, §. 7. Cf. Lightfoot Αυψανα, *de rebus ad version. LXX*, *in op. posth.*

2 *Quæst. in Genes.*, *in proemio.* Cf. Joseph., l. c.

la dédicace à mesure qu'ils ont été traduits [1]. On voit, en effet, que les divers écrits de l'ancien Testament n'ont été intreprétés que successivement : le style et le degré d'exactitude qui caractérisent chaque livre de ce recueil, y trahissent des auteurs d'époques différentes. La langue grecque y prend quelquefois une physionomie orientale assez étrange ; elle approche souvent de l'élégance des compositions attiques [2]. Comme on est d'accord que le Pentateuque est le plus beau fleuron de cette guirlande sacrée, nous y voyons une nouvelle preuve que les livres de Moïse furent revus et corrigés pour figurer avec gloire à côté des beaux ouvrages de la bibliothèque d'Alexandrie [3]. Je puis donc, avec raison, évoquer ici les ombres de quelques Juifs instruits, ou de quelques savans Grecs, qui se sont occupés, sous les prèmiers Lagides, de la version du Pentateuque, quoique la critique puisse les disputer à ce tableau, leurs noms étant perdus [4]. Je n'ose défendre de même les

---

1 V. l'Épilogue du livre d'Esther.

2 Ceux qui attribuent l'inspiration aux Septante, sont souvent embarrassés. Un auteur des premiers siècles, frappé des différences de leur texte et de celui de l'original, en a trouvé une explication qui n'est pas trop ingénieuse. *Le Saint-Esprit*, dit-il, *a trouvé bon de dire en grec ce qu'il n'a pas voulu exprimer en hébreu.*

3 Voy. Sandbock, *de Versione Alexandrina. Upsal.* 1784.

4 J. L. Vives, auteur du 16.e siècle, attaqua, le premier, le récit d'Aristée (*ad Civ. Dei*, *XIII*, 25, S. Augustin). Humphrey Hody et Anton van Dale, appuyèrent sa critique de nouvelles raisons aux 17.e et 18.e siècles. De nos jours le célèbre Eichhorn, professeur à l'université de Gœttingue, paraissait avoir épuisé la matière dans son *Répertoire de littérature sacrée* (I, p. 266, en allemand) ; mais Walkenaer, dans sa dissertation *de Aristobalo Judeo*

prétentions des Samaritains, peuple qui figure dans l'histoire, à côté des Juifs, à peu près comme cette image pâle qui rivalise souvent dans les airs avec la véritable Iris. Ils rapportaient que les Lagides, voulant posséder les livres de Moïse, se sont d'abord adressés aux Juifs pour en avoir un exemplaire, et ensuite à ceux de leur peuple, qui leur en ont remis une copie beaucoup plus exacte [1]. Un écrivain moderne s'est fait un docte plaisir de soutenir leurs droits mensongers [2]; mais, s'il était jamais reconnu que le Pentateuque des Septante ressemblât plus au texte samaritain qu'à l'hébreu, on n'oublierait pas de considérer combien ce dernier a subi d'altérations depuis le travail des interprètes grecs [3]. Quoi qu'il en soit, deux faits constans résultent de ce que nous venons de discuter : l'un, que l'école d'Alexandrie a traduit des livres étrangers, ou revu des traductions; l'autre, que ces travaux ont dû enrichir beaucoup ses connaissances philologiques.

Zénodote. §. 11. Démétrius de Phalère avait déjà publié des ouvrages de grammaire et de critique; Philétas de Cos s'était occupé de recherches analogues : bientôt l'école d'Alexandrie, devenue plus nombreuse et plus riche de

---

(1805), a émis de nouvelles idées sur les Septante : il ne croit pas que des Juifs aient pu exécuter une œuvre aussi *sacrilége* qu'une traduction de leur Code.

1 V. Extrait d'une chroniq. samarit., dans le *Répertoire* de M. Paulus, professeur à Heidelberg, I, p. 124 (en allemand).

2 Huremann, *Dissert. de Pentateucho LXX interpretum græc. non ex hebr. sed samaritano textu converso. Marb.* 1764, in-4.°

3 Voy. Bertholdt, Introduction aux livres sacrés de l'ancien et du nouveau Testament ; t. II, p. 531 (en allemand).

matériaux, se livra en grande partie à la philologie. Le premier de cette école qui donna un grand exemple, fut le célèbre Zénodote d'Éphèse. Il fut chargé, par Ptolémée Philadelphe, de la surveillance de la bibliothèque, et les manuscrits qui l'entouraient semblent lui avoir donné l'idée d'une révision des vers d'Homère, dont l'état altéré devait affliger l'habile critique. Peut-être que Démétrius avait indiqué, dans ses *Traités sur l'Iliade et l'Odyssée*, ou dans l'*Homericus*, ce que la recension d'Homère, exécutée par ordre de Pisistrate, avait laissé à désirer [1]. Quoi qu'il en soit, le travail que Zénodote entreprit au musée lui valut la plus haute réputation, et il fut toujours regardé comme l'une des colonnes de l'école d'Alexandrie. On l'a souvent cité, à tort, comme le premier bibliothécaire des Lagides. Ce qui prouve qu'il était estimé de ces princes, c'est que Soter lui demanda des leçons pour ses fils. [2] On a toutefois révoqué en doute cette donnée, par la raison que Philadelphe et Zénodote ont été instruits ensemble par Philétas de Cos. Mais rien n'empêche de croire que le second Lagide n'ait eu plus tard des leçons de son ancien condisciple : il en eut de Straton dans un âge assez avancé. [3]

1 Cf. *Biblioth. græc.*, *vol. I*, *p.* 527 ; *et lib. II*, *c.* 2.

2 Suidas, *in Lexico ; v. Zénodote.*

3 Il faut distinguer Zénodote d'Éphèse d'un autre grammairien de même nom, que nous rencontrerons plus tard au musée. La huitième édition du Dictionnaire historique de Chaudon renferme une singulière erreur sur Zénodote : il dit qu'il corrigea les nombreuses erreurs qui s'étaient glissées dans les œuvres d'*Horace* (Homère). La même faute se retrouve dans la traduction italienne.

Les travaux de critique dont Zénodote fit l'ouverture au musée, et auxquels se livrèrent depuis un grand nombre de savans d'Alexandrie, furent obscurcis, sous le règne de Philadelphe, par les brillantes compositions des poëtes que ce prince fixa auprès de lui.

Combats d'Apollon et Pléiades.

§. 12. Avant de parler de ceux de ces poëtes dont la mémoire s'est conservée, nous devons rappeler les encouragemens que leur accorda le second des Lagides, et l'association qu'ils formèrent entre eux. Pour réveiller le génie poétique, qui semblait assoupi, Philadelphe transplanta en Égypte l'institution de ces combats littéraires que la Grèce connaissait depuis long-temps, et que le vainqueur de Darius même paraît avoir préférés aux jeux gymnastiques [1]. Les jeux poétiques se célébraient, en Grèce, aux fêtes de Bacchus, aux Dionysiaques, aux Lénies, aux Chytriaques. On ignore si Philadelphe a suivi exactement les usages des Grecs, et si ces combats d'Apollon n'ont eu lieu qu'aux fêtes de Bacchus: ce qui porterait à le croire, c'est que Théocrite loue le fils de Soter pour *n'avoir jamais laissé sans récompense le poëte qui a produit de beaux vers aux fêtes dionysiaques* [2]. Si Vitruve paraît contredire ce poëte, en rapportant que ces *solennités* étaient *consacrées à Apollon et aux Muses*, il ne faut pas désespérer de concilier les deux

---

1 Voy. Mém. de l'Acad. des inscr., XIII, p. 331 et suiv. Vitruve (*Præf.*, *lib. VII*) ne désigne par aucune épithète celui des Ptolémées qui fonda ces jeux; mais d'après Théocrite (*Idylle XVII*) il paraît que ce fut le second de ces princes.

2 Διωνυσου ἱερας αγωνας, *Id. XVII*, *v.* 112.

auteurs. Toute inspiration poétique venait d'Apollon ou de ses sœurs ; toute belle composition était l'effet de leurs faveurs : les luttes des poëtes leur étaient nécessairement consacrées, lors même qu'elles s'exécutaient aux fêtes de Bacchus. Quant aux récompenses qu'on décernait aux vainqueurs, elles ont dû être analogues à celles dont la Grèce honorait les siens. Vitruve ne doit pas être entendu autrement lorsqu'il dit : *Quemadmodum athletarum, sic communium scriptorum victoribus præmium et honores constituit.* Je n'ai pas trouvé, toutefois, que la ville d'Alexandrie ait jamais fait une brèche à ses murs pour y faire entrer les lauréats. En Grèce, on concourait par une tétralogie, c'est-à-dire, trois tragédies et une pièce satirique ; Hérodote lut même une composition historique devant l'assemblée d'Olympie : mais la profonde obscurité dans laquelle retomba l'institution de Philadelphe nous fait ignorer quels furent exactement les sujets de ses concours. Il n'est pas probable que la prose y ait joui d'un encouragement particulier.

Ce qui prouve que la poésie dominait à la cour de Philadelphe, c'est qu'on y trouva les principaux des sept poëtes qui furent comparés aux astres de la Pléiade, et que l'on désignait sous cette image.

L'histoire de la pléiade ou des pléiades a été fort embrouillée par les données vagues et contradictoires des anciens. Il s'agirait de savoir s'il y a eu plusieurs sociétés de ce nom, si les membres de la principale d'entre elles étaient des poëtes d'Alexandrie, et quels étaient exactement leurs noms. On cite ordi-

nairement *Théocrite*, *Callimaque*, *Aratus*, *Nicandre*, *Apollonius* et *Philicus*[1]. Ce tableau nous offre des noms dont la gloire ne rejaillit pas tout entière sur l'école d'Alexandrie, et semble prouver que la pléiade se composait des meilleurs poëtes du monde grec; mais il n'en est pas moins vrai que la cour des Lagides était le foyer commun de cette pléiade, et je pense que l'honneur de lui appartenir partait d'Alexandrie. Il est certain aussi que Théocrite s'est rendu dans les palais des Lagides; qu'Aratus n'a occupé ceux d'Antigone, roi de Macédoine, qu'après avoir quitté l'Égypte; que Callimaque, Apollonius et Philicus appartiennent à notre école; et je présume que Nicandre aussi a succombé à la tentation d'aller admirer les merveilles scientifiques d'Alexandrie.[2]

Cependant les scoliastes qui conservent le souvenir des pléiades, sont bien loin de s'accorder entre eux. Celui du grammairien Héphestion nomme les poëtes *Homère* jeune, *Sosithée*, *Alexandre*, *Philicus*, *Dionysiade*, *Acantide* et *Lycophron*[3]. Les contempo-

---

1 Voy. Γένος *Lycophronis*, par Tzetzès. Cf. Suidas, aux articles de ces poëtes; Vossius, *de poetis græcis*, *p.* 218; Fabricii *Bibl. græc.*, *II*, *p.* 317.

2 On a sur cette matière une dissertation qui n'a guère que le mérite d'avoir recueilli les variantes des anciens; voy. Nagel, *de Pleiadibus vet. poet. græc.* *Altorf.* 1762; in-4.° Cf. Schott, *in Observat.*, *lib. II*, *c.* 1.

3 *De Metris*, p. 32. Mais, à la p. 93, il met Sosiphane à la place de Dionysiade. On conçoit facilement que les anciens altéraient les noms. Strabon, Suidas et Athénée écrivent Philiscus, au lieu de Philicus; même variation sur Dionysiade.

rains de ces poëtes auraient-ils tant varié dans leurs suffrages ? la tradition serait-elle encore vicieuse en cet endroit, ou s'agirait-il d'une pléiade différente de la première ? En effet, elle semble toute tragique: Sosithée de Syracuse et Homère de Bysance étaient rivaux dans l'art de Melpomène; Lycophron s'est fait remarquer dans le même art. Quant aux deux autres, ils n'ont pu soustraire leurs noms au voile que le temps aime à jeter souvent sur les plus nobles efforts.[1] Il paraît donc qu'il faut distinguer pour le moins deux pléiades : l'une, formée par les poëtes les plus distingués dans les divers genres ; l'autre, composée uniquement de poëtes tragiques. J'ignore sur quelle autorité le célèbre Heyne a voulu en admettre une troisième, d'auteurs comiques. En général, l'histoire littéraire ne favorise guère cette hypothèse : ni la Grèce ni Alexandrie ne possédaient à cette époque sept poëtes distingués dans le domaine de Thalie[2]. En abandonnant jusqu'à l'idée d'une troisième pléiade, et en renonçant à l'espoir de rendre à la seconde ce qu'elle peut avoir eu de célébrité, nous ne devons nous arrêter qu'aux membres de la première.

§. 13. Le prince de cette illustre société est, sans contredit, le poëte de Sicile, et nous pouvons reven- Théocrite.

---

1 Le savant Ménage (*ad Laert.*, *v. II*, *p.* 133) se contente d'en dire : *Horum omnium nomina , si Lycophronem excipias*, *etiam a veris doctis hodie ignorantur.* Voy. Suidas: *Sosithée* et *Sotades.*

2 Cf. Heyne, *de genio sæculi Ptolemæorum* (*in Opp. acad.*, *I*, *p.* 97).

diquer, en toute conscience, une partie de la gloire de Théocrite pour l'école d'Alexandrie. Plusieurs de ses Idylles prouvent qu'il a vu l'Égypte, soit que Philadelphe ait appelé à sa cour un poëte que la turbulente ambition d'Agathocle bannissait de sa patrie, soit que la célébrité du musée l'ait seule conduit sur les bords du Nil [1]. Le loisir des savans du musée, et la paix qui souriait à l'Égypte, auraient dû faire oublier à Théocrite sa patrie déchirée de troubles; mais la Sicile est trop belle, le charme de la patrie est trop puissant. Nous n'osons affirmer que la ville d'Alexandrie ait possédé le chantre des bergers, des pêcheurs et des princes jusqu'à la fin de ses jours. Deux raisons m'en font douter : l'une est que le roi Hiéron, qui rétablit le calme en Sicile, y attirait les poëtes et les philosophes; l'autre m'est fournie par l'école même d'Alexandrie, qui ne suivit aucunement l'impulsion qu'un long séjour de Théocrite lui aurait donnée. Aucun chantre de la nature n'est sorti de cette école, et elle ne posséda jamais le pinceau naïf et gracieux de Théocrite.

L'histoire des lettres remarque que ce poëte fut l'ami de Philétas de Cos, dont il avait reçu des leçons et qu'il paraît avoir imité; il fut aussi celui de Callimaque, d'Aratus et d'Apollonius. [2]

---

1 Voy. l'Idylle XV.e, qui est consacrée à la fête d'Adonis, célébrée dans la ville d'Alexandrie par des femmes de Syracuse. L'Idylle XVII.e, qui fait l'éloge de Ptolémée, est disputée à Théocrite par ceux qui regardent les trente petits poëmes qu'on lui attribue comme un recueil de pièces de différens auteurs.

2 Voy. Barnesius, *Vita Theocriti*. Cf. Warton, *ad Barnesii vitam Theoc.* Theocrit. *ed. Warton*, *p.* 56.)

§. 14. S'il est douteux que le roi de Syracuse ait disputé son compatriote aux Lagides, il est certain que le roi de Macédoine leur enleva Aratus. Plus ce poëte jouissait d'une célébrité précoce, plus sa perte dut être sensible à l'école d'Alexandrie. Outre Théocrite, que je viens de citer comme son ami, Ménédème, Philétas et Callimaque le chérissaient particulièrement[1]. J'ignore sur quelle autorité s'appuient ceux qui rapportent qu'Aratus fut chargé d'augmenter la bibliothèque des Lagides[2], comme on ignore aussi le motif qui lui fit quitter l'Égypte. Arrivé, avec le médecin Persius, à la cour de Macédoine, où Antigone protégeait les lettres avec toute l'ardeur d'un rival des Lagides, il gagna l'affection de ce prince par un de ses poëmes, et profita du loisir qu'il y trouva pour exécuter de grands travaux. Il est surprenant que l'antiquité, qui nous a laissé une infinité de détails sur sa vie, parle si peu de son séjour en Égypte. Le savant Buhlé, qui a fait de nos jours la biographie d'Aratus, a oublié entièrement cet important chapitre. Si l'école d'Alexandrie ne peut le réclamer tout entier, il n'en est pas moins vrai que ses vers sont conformes au goût dominant à la cour de Philadelphe. Il a puisé à cette source, et ses productions sont le premier monument de l'influence de notre Aratus.

---

1 Cf. Buhlé, *Vita Arati* (*in edit. opp. Arati*). Théocrite lui adresse l'une de ses plus jolies idylles, et rappelle ses amours dans une autre. (Id. VI; voy. *Scoliast.*, *ad vers.* 1, *Idyll. XII*, *et ad vers.* 9.)

2 Voy. Anquetil, Histoire ancienne, vol. II.

école : tous ses ouvrages la rappellent. Aratus fit une nouvelle recension (διορθωσις) de l'Odyssée; composa, comme Démétrius et Zénodote, des traités sur Homère et sur l'Iliade, et puisa, sans doute comme eux, dans les matériaux de la vaste bibliothèque d'Alexandrie. Ce fut peut-être en Égypte qu'il consulta l'opinion de Timon sur la meilleure recension d'Homère, et qu'il reçut de ce satirique, qui se moquait de la science après s'être enrichi par elle, la réponse, *que la moins corrigée était la meilleure.* [1]

Aratus traita en vers plusieurs sujets de médecine, et particulièrement l'anatomie, science qu'Érasistrate venait de créer au musée. Si ces ouvrages se rattachent encore à l'école d'Alexandrie, il n'en est pas de même des deux poëmes d'Aratus, qui ont éclipsé toutes ses autres productions, et qui sont aujourd'hui ses seuls titres à la célébrité. Les *Phénomènes* et les *Diosémées* (signes de Dis, Jupiter), qui en forment la seconde partie, furent composés d'après les désirs d'Antigone et sur les idées de l'ancienne astronomie d'Eudoxe. Cependant les savans du musée s'approprièrent, par leurs commentaires, les ouvrages d'un homme qui était sorti de leur école. Depuis Ératosthène jusqu'à Achille Tatius et Théon d'Alexandrie, ils expliquèrent les phénomènes. Le mécanicien Léontius fit un traité particulier sur la construction de la sphère d'Aratus. Ces travaux ne furent pas moins honorables pour sa mémoire que les imitations dont ses poëmes

---

1 Diog. Laert. *in Timone.*

ont été l'objet chez les Romains. Cicéron, Ovide, César Germanicus et Rufus Sextus Avienus ont essayé de les rendre en vers latins.[1]

§. 15. Si tant de gloire justifie l'ass ion d'Aratus à la première pléiade, Lycophron ne devait pas en paraître moins digne. L'attachement que ce poëte montra aux Lagides, pour lesquels il quitta sa patrie, et qu'il n'abandonna jamais, ainsi que la prodigieuse fécondité de son génie, lui donnaient des droits incontestables aux honneurs du musée et de la pléiade. Il composa successivement au-delà de soixante tragédies, dont il ne nous reste plus que les titres et un fragment de quelques lignes. Les premiers, conservés par Suidas, prouvent que, dans le choix de ses sujets, il ne craignait pas de rivaliser avec les grands tragiques, et le fragment qui s'en est sauvé justifie presque son courage. *Une mort éloignée*, disait-il dans les Pélopides, *est souhaitée ardemment par ceux que le destin accable de ses rigueurs; mais, lorsqu'elle approche de nous sa main glaçante, la vie reprend des charmes à nos yeux : nous n'en sommes jamais rassasiés*[2]. La seule pièce entière qui nous reste de Lycophron, est une espèce de monologue tragique, que Suidas compte au nombre des tragédies, et que l'on désignerait mieux par le nom de poëme dramatico-prophétique. C'est l'*Alexandra*, ou le tableau des destinées de la ville de Troie, annoncées par la

Lycophron.

---

1 Un vers du poëme d'Aratus est cité par S. Paul, *Act. XVII*, 28.
2 Stobæus, *Sermon. CXX.*

prophétesse Cassandre. Cependant on dispute cet obscur poëme à Lycophron. Le vicomte Loyston renouvelle, de nos jours, les doutes qui s'étaient élevés, au temps de Tzetzès, sur son auteur[1]; il ajoute même de nouveaux argumens à ceux que le critique du 12.e siècle avait déjà combattus: mais, comme il ne nous reste qu'un fragment de quatre vers pour servir de base à la critique, cette dispute doit être regardée comme interminable. Le poëme qu'elle concerne est, au reste, un trésor d'érudition mythologique et historique; et, quoique très-obscur en lui-même, il est devenu intelligible par les nouveaux commentaires que Tzetzès y ajouta. Déjà avant lui ces doctes vers, qui n'ont pu sortir que du musée, avaient été commentés par plusieurs scoliastes que le nouveau cite quelquefois, sans jamais les nommer.

Un écrit également disputé à Lycophron est un traité intitulé *de la Comédie*: s'il lui appartenait véritablement, il serait une nouvelle preuve que ce poëte était un homme d'une érudition très-variée. L'ouvrage, perdu pour nous, consistait au moins en neuf livres, puisqu'Athénée en cite le neuvième[2], et il renfermait probablement une liste raisonnée des auteurs comiques et de leurs pièces. Si Lycophron n'a pas eu lui-même la verve de la comédie, il avait celle de la satire, qui en approche. Dans un prétendu

---

1 *Classical Journal*, *vol. XIII*, *n.*° 25, *p.* 1 *sq.*, *et vol. XIV*, *n.*° 27. Cf. Tzetzès, *Comment. ad vers.* 1226.

2 *Deipnos.*, *XI*, *p.* 487. Cf. *Biblioth. græca*, *III*, *p.* 759.

éloge de Ménédème, où il se proposait sans doute d'imiter Aristophane, il livrait à la malice des Alexandrins le fondateur de l'école érétriaque et sa doctrine. [1]

Après ces nombreux travaux, Lycophron paraît avoir pris une haute opinion de son génie, et c'est à cette présomption qu'on attribue sa perte. Il soutenait la cause de la supériorité des *modernes* sur les *anciens*, peut-être avec une chaleur excitée par l'amour de sa propre gloire, lorsque son adversaire, désespérant du triomphe, lui décocha une flèche qui le blessa mortellement [2]. Mais cette anecdote ne repose sans doute que sur quelque métaphore un peu hardie. Elle est unique dans les annales du musée, et il n'en faut rien conclure sur le mode d'argumenter dans cette école. Il serait aussi absurde d'accuser son goût sur quelques plaisanteries poétiques échappées à Lycophron et à d'autres poëtes, telles que les anagrammes et les poëmes en forme d'*œufs* et de *haches*, qui passent pour avoir enchanté la cour des Lagides. [3]

§. 16. Si Lycophron fut aussi vain que la tradition le rapporte, il devait être jaloux de Callimaque de Cyrène, comme courtisan et comme membre de la pléiade. Formé par les leçons d'Hermocrate de Jason, dont le séjour habituel est inconnu, Callimaque enseignait à Éleusine, bourg voisin d'Alexandrie, avec Callimaque.

1 Diog. Laert., *II*, 140; Hesych., *Gloss. Menedem.*; Athen., *II*, *p.* 55, *X*, *p.* 420.

2 Ovid. *Ibis*, vers 335.

3 Voy. Seconde partie, première période, *poésie*.

tant de succès, que Philadelphe désira l'avoir à sa cour, et le plaça au musée. Comblé d'honneurs, il ne laissa pas d'enseigner, avec le même zèle, les lettres qui l'avaient élevé, et de composer des vers qui faisaient ses délices. Apollonius de Rhodes, Aristophane de Byzance, Ératosthène et Philostéphanos, tous deux de Cyrène, furent ses disciples. On nomme encore deux autres *callimachiens*, Istrus et Hermippe.[1] Le premier fut d'abord l'esclave du savant poëte : le second est retombé dans l'obscurité ; car il ne faut pas le confondre avec un auteur de l'ancienne comédie, ni avec un contemporain de l'empereur Adrien. Ceux qui aiment les petits détails sur les grands hommes, en trouvent une assez ample moisson dans la Biographie de Callimaque[2]. Je crois que c'est sans fondement qu'on a prétendu qu'il fut chargé de la surveillance de la bibliothèque[3] : la chose ne paraît pas probable, si l'on considère la quantité d'ouvrages qu'il composa tout en instruisant la jeunesse d'Alexandrie. Il disait, à la vérité, qu'un grand livre était un grand mal ; mais cette maxime ne l'a pas empêché d'en composer un nombre considérable[4]. Il laissa, selon quelques-uns, 80 ; selon d'autres, 800 ; selon d'autres encore, 800,000 écrits, soit en prose, soit en vers[5]. Aucun

---

1 Athen. *Deipn. VI, c.* 20. Cf. *V, p.* 213.

2 Voy. p. e. Ovid. *Trist., II, v.* 368.

3 Morhof, *Polyhist., I, p.* 43.

4 Athen., *III* (*in initio*). Cf. Spanheim *ad Callimach. Epigr. IX.*

5 Suidas, v. Callimach. *Biblioth. græc., lib. III, c.* 17.

genre d'étude ne semblait étranger à ce savant poëte ; l'histoire, la géographie, la grammaire, la critique et la philosophie l'arrachèrent tour à tour à la poésie. Émule de Lycophron, il écrivit sur les *Auteurs tragiques et comiques des anciens temps*[1]. Plus tard, il étendit le cadre, et en fit une histoire littéraire en 120 livres, présentant le *tableau des auteurs* qui lui étaient connus dans tous les genres de la littérature. Une pareille entreprise pouvait s'exécuter au sein du musée avec plus de succès que partout ailleurs. Callimaque y trouvait la collection de tout ce qui se faisait remarquer ; et la preuve qu'il avait divisé son ouvrage d'après les différens genres de la littérature, et que son histoire des lettres était plutôt systématique que chronologique, se tire de la citation que font les anciens de ses diverses parties, telles que de la classe des rhétoriciens, de celle des législateurs, de celle des auteurs comiques et des auteurs tragiques. Cependant, cette vaste compilation, rédigée avec quelque rapidité, étant le premier essai de ce genre, devait être susceptible de perfectionnement. Aristophane, disciple de l'auteur, en rectifia les erreurs, et y ajouta des supplémens[2]. Cet ouvrage devenait indispensable pour les savans d'Alexandrie. Ils ne peuvent manquer d'y avoir ajouté successivement d'importantes additions ; et nous posséderions aujourd'hui une histoire littéraire bien précieuse, puisqu'elle serait le fruit de toutes les

1 Voy. Casaubon. *ad* Athen. *Deipn.*, *lib. VI*, *c.* 7.
2 Athen. *Deipn.*, *l. IX*, *p.* 408.

générations du musée, si d'innombrables malheurs n'eussent frappé Alexandrie. Ce fut sans doute l'incendie du Bruchion qui consuma le *Tableau* de Callimaque, ainsi que son *Musée*, ouvrage dont la connaissance eût été si utile aux temps postérieurs. Le dernier de ces écrits, le *Musée*, renfermait probablement l'histoire de l'origine et des prèmiers habitans du fameux sanctuaire des Muses, et se rattachait ainsi comme un supplément à l'histoire générale des auteurs anciens. Callimaque se rencontra encore avec Lycophron dans la composition tragique et satirique; il écrivit aussi quelques comédies. Si aucune de ces productions ne nous est parvenue, il n'en faut pas accuser le génie de l'auteur, mais bien les catastrophes qui ont atteint plusieurs fois la ville des Ptolémées. La satire intitulée *Ibis*, et dirigée contre un disciple ingrat, Apollonius de Rhodes, occupa beaucoup les grammairiens [1]: leurs commentaires ont péri avec l'ouvrage. Il est à croire que ce poëme n'était pas long, puisque les adversaires de son auteur lui reprochèrent de n'avoir produit aucun ouvrage de longue haleine en vers, et que ce reproche l'engagea à composer deux pièces héroïques, consacrées, l'une à Hécale qui accueillit Thésée; l'autre à Galatée, fille de Nérée et de Doris [2]. Callimaque réduisit bientôt ses détracteurs au silence en composant ses *élégies*, les plus beaux de ses poëmes.

---

1 Clemens Alex., *Strom.*, V, 571.

2 Voy. Eustath. *ad Iliad. II*, *p.* 1088; Athen., *lib. VIII*, *p.* 284; Scoliast. *ad vers.* 106 *hymni* Callimach. *in Apollinem.*

Ses contemporains avouèrent que son génie poétique brillait, dans ce genre, de son plus bel éclat, et les fragmens qui nous restent de ces pièces nous font regretter vivement ce qui s'en est perdu. Les Romains leur prodiguaient les plus vifs éloges; Properce, Ovide et Quintilien les vantent avec chaleur. Leur auteur, qui s'illustrait par chaque nouvelle production, s'essaya aussi dans l'*héroïde* et dans le *poëme didactique*. Il chanta les *Amours d'Acontius et de Cydippe*, et les *Causes et l'origine des fables*. Sous ce rapport il fut l'un des modèles d'Ovide et l'une des sources où il puisa. Il laissa aussi des *Iambes*, des *Choliambes*, des *Jeux poétiques* et des *Chants de triomphe*, dont une grande partie fut consacrée aux princes qui méritèrent à tant de titres les hommages des Muses. Mais toutes ces productions, qui illustraient notre école, se sont anéanties, à l'exception de quelques débris, avec les ingénieux commentaires que les critiques leur avaient consacrés [1]. On n'a de Callimaque que six *hymnes* aux divinités, et quelques *épigrammes*, dont on pourrait augmenter le nombre en lui attribuant une partie de celles dont les *anthologies* n'indiquent pas les auteurs. Mais, heureux de posséder les vers à Jupiter, à Apollon, à Minerve, etc., les amis de Callimaque ne pensent pas que sa gloire tienne à quelques lignes qui prouveraient seulement qu'il avait beaucoup d'esprit.

Ses traités en prose étaient également nombreux.

---

4 Clemens Alex., *Stromata*, *V*, 271.

Celui qu'il intitula *Noms des peuples*, appartenait sans doute à la grammaire autant qu'à l'histoire ; son *Traité des vents* pouvait tenir à la philologie autant qu'à la physique; mais celui qui avait pour objet les *habitans d'Argos* doit être revendiqué pour l'histoire. Il en est de même de ses Traités sur l'*origine des villes et des îles, et sur leurs noms*. Cependant Callimaque rattachait à toutes ses recherches des discussions étymologiques et grammaticales. Ses écrits sur les *noms des mois chez les différens peuples*, sur *les oiseaux* et sur *les fleuves de la terre*, sur *les changemens des noms des poissons*, appartenaient en grande partie à la science des langues. Son recueil *des choses merveilleuses* et ses *commentaires historiques* [1] étaient probablement choisis dans le domaine de la tradition, et ne doivent être regrettés qu'en partie. Le goût des choses merveilleuses (Θαυμασια) ne s'introduisit pas chez les Grecs par suite des récits auxquels donnèrent lieu les courses d'Alexandre; ce goût caractérise les Grecs de tous les âges : mais il se répandit davantage à cette époque. On publia une quantité de ces *Thaumasia* après que les traditions d'Aristote (*Auscultationes mirabiles*) en eurent donné la première idée. [2] On a voulu en conclure que les savans de cette période ont eu le mauvais esprit de ne s'attacher, dans les ouvrages célèbres, qu'à ces accessoires, qu'ils eussent

---

1 Athénée (*lib. III*, *p.* 9) ne sait à qui les attribuer, de Callimaque ou de Zénodote. Nous voyons par Harpocration (*Lexicon*, *vox* Ακη) et le scoliaste d'Apollonius (I, 116) quel en est l'auteur.

2 Voy. Vossius, *Hist. græc.* depuis Démétrius de Phalère.

plutôt dû en rejeter; mais c'est étrangement méconnaître les temps et l'humanité en général, que d'énoncer de pareils reproches. Plusieurs de ces ouvrages étaient consacrés aux femmes, et leurs auteurs n'ont eu, en les compilant, d'autres prétentions que de se délasser utilement de leurs travaux.

§. 17. Apollonius le Rhodien se livrait, comme son maître, à ce goût de polygraphie, si ordinaire aux hommes qui passent leur vie dans les études et l'indépendance. Il écrivit sur l'*origine de plusieurs villes*, et publia des mémoires qu'il appela *Pontica*, et qui répondaient assez aux écrits historiques de Callimaque. Il était bien permis à ces hommes, célèbres par des productions qui attestaient leur génie, de laisser aller leur plume à des travaux plus légers. Mais Apollonius prit trop tôt la permission de composer avec négligence. Né en Égypte[1], formé par des hommes de la belle époque du musée, il se hâta de publier ses vers. Ceux qui avaient entendu les poëmes de Théocrite et de Callimaque, les critiquèrent avec sévérité. Apollonius éprouva, dans sa patrie, d'autres chagrins encore; il se brouilla avec son ancien maître, soit pour avoir versé le blâme sur ses productions, soit pour se les être approprié. Callimaque ne fut pas généreux; il le déchira dans son *Ibis*[2], et le força à se réfugier à Rhodes, où il trouva le loisir de perfectionner ses vers. Ses succès Apollonius.

1 Selon Athénée (VII, 283), il était de Naucratis; selon Strabon (XIV, 655), d'Alexandrie.

2 Voyez ci-dessus p. 94. On présume que les vers 105 et 106 de l'Hymne à Apollon censurent aussi Apollonius.

prouvent qu'il en profita, et sa retraite à Rhodes a donné lieu à une hypothèse de haute critique fort ingénieuse. On suppose qu'Apollonius publia deux éditions de ses *Argonautiques*, poëme qui lui assure le second rang dans les épiques grecs depuis la perte des vers d'Épicharme. On assure que l'une fut répandue avant son voyage à Rhodes, l'autre après son retour dans la capitale de l'Égypte. On prétend même distinguer dans la seconde publication, celle qui nous reste, tel vers de la première qui s'y est glissé mal à propos.[1] L'auteur de cette hypothèse en ajoute une qui est encore plus importante : il pense que jamais Apollonius ne fut estimé au musée; que son maître, si chéri de la cour, si admiré par ses collègues, avait altéré le goût par sa poésie docte, chargée, recherchée; qu'en dépit de son siècle Apollonius voulut imiter Homère, et que de là sont venues la censure sévère et l'espèce d'oubli dont ce poëte fut l'objet. Ces hypothèses, qui ne peuvent se soutenir, ne manquent pas d'exciter un vif intérêt; elles concernent l'ouvrage d'un homme éminent et d'un écrivain célèbre traité avec quelque rigueur : mais elles manquent en partie de fondemens historiques. Apollonius fut non-seulement associé au musée et à la pléiade, honneur suprême; mais encore placé à la tête de la bibliothèque, dignité qui ne se donnait qu'au mérite, et qui assurait une haute influence[2]. Si le disciple de Callimaque fut traité, dans

---

1 V. Gherardius, *Lectiones Apollonicæ*. (*Berolini*, 1816, in-8.°)

2 Voy. Suidas *sub vocib.* Eratosthène et Apollonius ; voy. ci-dessous Aristophane.

sa jeunesse, avec quelque sévérité; s'il a pris depuis le surnom de Rhodien, pour signaler sa reconnaissance du droit de cité que lui avait accordé Rhodes, il n'en faut pas conclure que les Lagides n'aient su rendre justice à un mérite reconnu, ni que la haine entre lui et Callimaque ait été perpétuelle. Apollonius voulut lui-même en effacer le souvenir, et donner une leçon à la postérité, en demandant d'être enterré dans le même tombeau que son maître [1]. Loin d'être livré à l'oubli, le poëme des *Argonautiques* fit oublier plusieurs pièces anciennes publiées sur le même sujet, et dont Apollonius a su tirer, sans doute, quelques-unes des beautés qui brillent dans la sienne [2]. Son ouvrage fut si généralement admiré, qu'un grand nombre d'interprètes s'attachèrent à en expliquer les pensées, les figures, le style, le mérite. Je ne citerai que les commentateurs d'Alexandrie, Aristophane, Sophocléus, Théon, et la docte Hypatie. Un honneur presque funeste à la gloire d'Apollonius fut rendu plus tard aux Argonautiques par Valérius Flaccus, dont la belle imitation se fait lire souvent avec plus de plaisir que le modèle. Térence Varron avait fait le même essai que Flaccus, mais sans le même danger pour l'original. On voit, par tous ces faits, que ce poëte éminent n'a pas été méconnu à la cour de Philadelphe, et nous aurons encore occasion de voir combien Apollonius

---

1 Voyez le Γενος του Απολλωνιου.

2 V. *Biblioth. græc.*, *IV*, 264. Cf. Schneider, *Fragmenta Pindarica*, *p.* 76.

fut estimé par le successeur de ce prince. En effet, il est l'un des plus illustres savans qui brillèrent à la fois sous le règne du second et sous celui du troisième Lagide.

Philicus. §. 18. Les titres par lesquels Apollonius et les autres membres de la pléiade que nous venons de nommer se recommandaient à leurs contemporains, sont encore respectables aux yeux de la postérité. Nos critiques n'auraient pas adjugé la palme à d'autres, s'ils avaient vécu à cette époque. Il n'en est pas ainsi de Philicus, le septième des poëtes illustres de cet âge : nous n'avons sur lui que très-peu de données, et pas un seul fragment de ses pièces n'a échappé aux coups du temps. Philicus, de l'île d'Égine, s'était attaché, dans sa jeunesse, à Diogène le cynique, auprès duquel il fut envoyé par son père pour lui arracher son jeune frère[1]. Il quitta bientôt son maître et abandonna ses principes, pour se rendre à la cour des Lagides. Un changement remarquable dans l'esprit de Philicus doit avoir précédé ou suivi ce voyage. Il fut accueilli en Égypte avec distinction, et figura à la célèbre pompe de Philadelphe en qualité de grand-prêtre[2]. Ceux qui ont de la peine à concevoir que le disciple d'un cynique soit devenu prêtre de Bacchus, profitent de quelques données dans lesquelles Suidas diffère de Diogène de Laërte : l'auteur du Lexique disant Philicus de Corfou, et le nommant précepteur d'Alexandre, ils en font un personnage

---

1 Diog. Laert., *VI*, *segm.* 84.

2 Mém. de l'Acad. des inscript., XXXI, p. 99.

différent de Philicus d'Égine, disciple de Diogène. Mais remarquons bien que cette distinction en entraîne une troisième, parce que Philicus, le précepteur d'Alexandre, n'a guère pu vivre à l'époque de Philadelphe, et que Philicus le cynique ne peut pas être le même que le grand-prêtre de Bacchus. Il faudrait donc admettre un troisième écrivain de ce nom, puisqu'il y en avait un dans la pléiade. Or, je crois vaines toutes ces distinctions que pourraient occasioner les données si souvent fausses de Suidas. On sait qu'il distinguait avec aussi peu de raison trois écrivains du nom de Timagène[1]. Diogène de Laërte dit positivement qu'on attribuait des tragédies à Philicus d'Égine, et c'est ce dernier qu'il faut regarder comme membre de la pléiade. Philicus figure même dans les deux associations de ce nom, comme nous avons vu. Lycophron ayant eu aussi ce double honneur, on ne saurait rejeter cette donnée.

§. 19. Ce qui prouve, malgré l'obscurité dans laquelle est retombé Philicus, que les honneurs de la pléiade ne s'attribuaient qu'à des hommes éminens, c'est l'exemple de Timon le Phliasien. Il composait des tragédies[2], des comédies, des satires et des silles; il brillait par ses raisonnemens, par son éloquence; et cependant il ne fut d'aucune pléiade. Comme il ne fut pas non plus du musée, dont il censura les membres si sévèrement, nous devrions le rejeter de ces Timon.

1 Mémoires de l'Acad. des inscript., XIII.
2 Diogène de Laërte (IX, 110) lui en attribue soixante.

pages ; mais il s'est trouvé à la cour d'Alexandrie, et sous ce rapport nous devons nous occuper de lui. Dans sa première jeunesse il s'était adonné aux exercices de Thalie ; il avait étudié ensuite la philosophie de Stilpon de Mégare et celle de Pyrrhon. Ce fut par le moyen de ces connaissances, moitié dialectiques, moitié sceptiques, qu'il résolut de se faire une fortune. Il quitta la Grèce, où le nombre des sophistes était encore trop considérable, pour s'établir à Chalcédoine, où il s'enrichit par l'enseignement. On sait quelles fortunes prodigieuses les rhéteurs-sophistes amassaient même en Grèce. Timon, devenu riche, quitta l'Asie mineure, renonça à la prétendue philosophie qu'il avait enseignée, et se livra à des jouissances qui flattaient davantage ses goûts peu élevés. Ce fut probablement avant de retourner en Grèce qu'il passa en Égypte : Diogène de Laërte nous apprend qu'il sut se faire estimer de Philadelphe. Mais il abusa cruellement de l'hospitalité qui lui fut accordée à Alexandrie, en faisant du musée le portrait perfide que nous avons déjà cité. Il n'a pas cru devoir peindre aussi malicieusement les efforts moins bruyans qu'il vit faire pour les lettres à la cour d'Antigone, où il sut aussi se faire chérir. Rien ne prouve davantage la confusion des idées ou la libéralité des principes à cette époque, que l'accueil fait dans deux cours au dangereux Timon. Né hardi et railleur, sceptique par goût et par système, il n'employa son talent que pour combattre toute doctrine positive. L'histoire ne dit pas s'il a trouvé des antagonistes ou des partisans dans le sein du musée.

§. 20. Timon observait, sans doute, en soutenant ses doctrines subversives, cette décence que le sentiment moral impose même aux esprits audacieux. Il n'en était pas ainsi de Sotades, dont le cœur avili serait un acte d'accusation contre la nature, si la puissance de la volonté humaine était moins grande. Sotades paraît avoir réussi à détruire dans son être jusqu'au dernier germe de pureté. Poussé par le démon, dit Suidas, que l'on est tenté d'en croire pour l'honneur du genre humain, il écrivait dans les genres les plus libres que l'on connût de son temps. Quand on considère que les anciens étaient d'un cynisme révoltant lorsqu'ils oubliaient d'être sages, on doit regarder Sotades, qui fut blâmé universellement, comme un être monstrueux. S'il ne fut pas, comme on l'a souvent dit, l'inventeur des sales *phlyaques*, ce bas genre de la pantomime, où les plus triviales bouffonneries étaient de rigueur; si Rinthon de Tarente, Alexandre Ætolus, Pyrrhus de Milet et d'autres cynédologues, en avaient composé avant lui[1], il n'en est pas moins vrai qu'il surpassa en licence tous ses prédécesseurs; que les titres de ses pièces étaient de nature à révolter une nation encore morale, et qu'il eut le flétrissant privilége de prêter, depuis, son nom à toutes les productions infames (*sodatica carmina*). Il est fâcheux pour la gloire de l'Ionie qu'elle ait eu, avant lui, des poëtes si obscènes que les pièces de ce genre portaient le nom d'*Ioniques;* quoique, d'un autre côté, on puisse aussi rapporter l'ori- Sotades.

1 Athen. *Deipn.*, *XIV*, *p.* 620.

gine de cette désignation au dialecte qu'on employait dans leur composition.

Malgré la réputation qui devait le précéder, Sotades reçut un accueil généreux de la part de Philadelphe. Mais ce poëte vivait de scandale et de bassesse; il injuria Lysimaque à la cour du Lagide, comme il avait injurié Philadelphe à la cour du roi de Thrace [1]. On le chassa. Déjà il perdait de vue la capitale de l'Égypte qu'il avait souillée de sa présence, lorsque Philadelphe apprit la sanglante épigramme qu'il avait composée sur la reine, et qu'il résolut de punir d'un affreux supplice une audace aussi perverse.

Nous serions condamnés à connaître beaucoup plus de détails sur cet indigne poëte, si l'ouvrage que Caryste de Pergame avait voué à sa mémoire, et celui que le fils de Sotades, Apollonius, composa sur les écrits de son père, se fussent conservés. Grâce aux ravages du temps, nous n'avons plus ces écrits, ni les commentaires d'un fils qui eut le malheur de condamner ou le devoir de justifier de telles productions. Sotades, le cynédologue, n'appartient pas à l'école d'Alexandrie; nous n'avons exposé ces détails que pour le proscrire du musée : il faut le distinguer de deux auteurs du même nom, l'un comique, l'autre philosophe, tous deux d'Athènes.

Zoïle. §. 21. Le nom d'un homme qui en voulait aux beautés de la littérature, comme Sotades en voulait à la sainteté de la morale, celui de Zoïle, se rencontre

---

1 Athen. *Deipn. XIV*, p. 620.

aussi dans les annales du musée sans appartenir à cette illustre école. Zoïle, dont le nom est devenu une injure plus sanglante que celui de Sotades, parce que notre amour propre se révolte plus du reproche de la sottise que de celui de la méchanceté, était né en Macédoine à l'époque où Antigone prodiguait ses faveurs aux savans de la Grèce. Cependant le censeur d'Homère crut devoir chercher dans d'autres régions des partisans et des remunérateurs de son audace ou de son goût insipide. Il eut l'occasion de réciter à Philadelphe ses déclamations contre le prince des poëtes : indigné de les avoir entendues, le Lagide le laissa sans réponse [1]. Cependant Zoïle se trouvait sans ressources, et désirait vivre du fruit de ses censures. Il exprima ses vœux au roi d'Égypte ; mais ce prince trouva étrange qu'un homme si supérieur à Homère qui avait fait vivre tant de rhapsodes, ne fût pas en état de se nourrir lui seul. Cet accueil dut surprendre la vanité de Zoïle, et déconcerter singulièrement ceux qui croient, avec le vulgaire, que les Lagides prodiguèrent leurs trésors sans discernement. Renvoyé de la cour d'Égypte, Zoïle revint en Grèce, et débita aux habitans d'Olympie ces indécentes critiques dont il faisait une espèce de profession. Si nous en croyons les anciens, il y fut la victime du fanatisme littéraire : on précipita du rocher de Sciron cet *homeromastix*, que rien ne pouvait désabuser. [2]

---

1 Vitruv., *Præf.*, *lib. VII.*

2 Selon Vitruve, sa mort doit être attribuée à Philadelphe.

Son ouvrage contre la poésie d'Homère était considérable : il avait aussi écrit contre Isocrate, et dans le traité qu'il publia sous le titre *de l'Orateur*, il traçait, sans doute, l'idéal de l'éloquence telle qu'il la concevait lui-même. Son *Histoire depuis la théogonie jusqu'à la mort de Philippe* ne paraît pas avoir joui d'une grande estime ; elle est à peine citée. Il avait consacré un traité particulier à la ville d'Amphipolis, sous le titre de *Topographie historique et monumentale*. Nous ne parlons de ces derniers ouvrages qu'autant qu'ils font connaître l'homme que l'école d'Alexandrie rejeta de son sein, comme elle avait éloigné Timon et Sotades.

En considérant la prédilection de Philadelphe pour les poëtes, et surtout pour ceux de la pléiade, on serait tenté de croire qu'il bannit de sa cour tous ceux des littérateurs que ne recommandait pas l'art des vers, et, à plus forte raison, ceux qui, comme Zoïle, méconnaissaient les beautés des grands maîtres. Il est, en effet, assez singulier que nous ne trouvions sous son règne ni critiques ni grammairiens, et que presque tout le savoir humain ait été traité en vers. Nous devons pourtant faire remarquer que plusieurs des meilleurs poëtes écrivirent aussi en prose ; qu'un assez grand nombre de littérateurs d'un ordre très-inférieur se sont fait un nom par des écrits prosaïques, et que sous ce même règne nous trouvons des philosophes et deux des plus grands médecins de l'antiquité.

Istrus. Mélampe. Philostephanus

§. 22. Les écrivains d'un ordre inférieur ne sont souvent, aux yeux de la postérité, que des hommes

obscurs. Istrus, disciple de Callimaque, avait publié un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers; il figurait au nombre des historiens; Hermippe lui avait accordé une attention particulière dans son traité *des esclaves célèbres par leur érudition :* cependant son nom s'est effacé, pour ainsi dire, des annales de la littérature, ainsi que celui de son condisciple Philostéphanus [1]. Tel fut aussi le sort de Mélampe : son poëme *sur la prédiction d'après les apparences de la lune* a traversé les siècles, comme s'ils avaient dédaigné d'en faire justice; mais son nom restera dans l'obscurité [2]. Dioscorides, que l'on croit avoir vécu aussi à la cour des Lagides, est à peine cité parmi les écrivains oubliés; il ne l'est que pour ses épigrammes. Cependant qui peut croire qu'un savant d'Alexandrie, à cette époque, n'ait fait autre chose que de ces petites pièces de délassement? Dioscorides.

§. 23. Antigone, qui avait quitté sa patrie, la ville de Caryste en Eubée, et Manéthon, le seul Égyptien de ces temps qui ait voulu renoncer au dédain que les prêtres de son pays affectaient pour les Grecs et rivaliser avec les habitans du musée, auraient eu le sort des hommes obscurs dont nous venons de parler, s'ils se fussent obstinés à n'écrire qu'en vers. Antigone doit être regardé comme l'un des plus grands compilateurs d'Alexandrie, et l'un de ces écrivains qui doivent le moins prétendre d'aller à la postérité, parce que d'au- Antigone. Manéthon.

---

1 Vossius, *de historicis græcis*, *p.* 84. Cf. Suidas, Ister.

2 Fabric. *Bibl. græca*, *vol. IV*, *p.* 160.

tres viennent les piller comme ils avaient pillé leurs prédécesseurs. Il composa d'abord les *Biographies de plusieurs philosophes ou savans*, que Diogène de Laërte et Athénée citent quelquefois [1]. Il fit ensuite un nouveau *Recueil de choses merveilleuses*, qu'il peut avoir tirées des écrits d'Archélaus l'Égyptien, et de *Mégasthène*, le voyageur des Indes; mais non pas de *l'Églogue de paradoxes*, que Callimaque venait de publier à Alexandrie. [2]

Antigone chérissait l'épigramme; il en composa un grand nombre: Philippe, de Thessalonique, en reçut une partie dans son Anthologie. C'est une preuve qu'elles étaient bonnes; car l'esprit des Alexandrins était extraordinairement fécond en compositions de ce genre. Deux vers conservés par Athénée [3] sont tout ce qui nous reste d'un poëme héroïque d'Antigone, qu'il avait nommé *Antipatros*. Il n'est pas certain qu'il soit l'auteur des *Métamorphoses* qu'on lui attribue, et qui ont trouvé sur les bords du Tibre un imitateur qui les a fait oublier.

Manéthon, de Sébenne ou d'Héliopolis, garde des ouvrages sacrés de l'Égypte [4], est un écrivain remarquable à raison des mines qu'il exploita le premier. Si nous en croyons les titres que lui donne George le Syncelle, il avait à sa disposition les antiques écrits de toute l'Égypte

---

1 Jonsius, *de scriptorib.*, *II*, 4, 1. Cf. Athen., XII, 12.

2 Nous possédons cet ouvrage; voy. une liste d'écrits semblables, Fabric. *Bibl. græc.*, *v. IV*, *p.* 303.

3 *Deipnos.*, *lib. III*, *p.* 82.

4 Georg. Syncell., *Chronogr.*, *p.* 40, *ed. Goar.*

(κατ' Αιγυπτον). Il composa, d'après les archives du temple d'Héliopolis et d'après une ancienne chronique, une *Histoire égyptienne* qui embrassait les différentes dynasties du pays jusqu'à l'époque d'Alexandre. Quand on considère la haute antiquité de l'usage d'écrire en Égypte ; quand on se rappelle la religieuse exactitude que les prêtres mettaient, non pas dans les contes qu'ils faisaient aux étrangers, mais dans leurs ouvrages inaccessibles à tout profâne ; quand on réfléchit sur l'influence, peut-être trop directe, qu'ils exerçaient sur toutes les affaires publiques, on ne peut que regretter la perte de l'histoire publiée par Manéthon. Il l'avait dédiée à Ptolémée Philadelphe, et cet hommage devait récompenser ce prince du sacrifice qu'il s'était imposé en ne réclamant point pour sa bibliothèque des trésors qu'il pouvait regarder comme sa conquête. Ce trait de respect pour une possession sacrée, qui honore également le premier des Lagides, mérite d'être cité à ceux qui se croient des droits sur toute chose pour avoir couvert quelque région de leurs soldats.

Josèphe et Eusèbe nous ont conservé de faibles mais d'importans fragmens de l'ouvrage de Manéthon.[1] Comme la scène de notre ancienne histoire sacrée est souvent en Égypte, il eût été fort curieux de comparer la relation des prêtres des Pharaons avec ceux des écrivains juifs. Nous pouvons croire avec certitude que, si Manéthon a trouvé dans ses annales des faits relatifs

---

1 Voy. Scaliger, *Græci Eusebii, etc.*, et *de Emendatione temporum.*

aux Israélites, il ne les a point retranchés de son histoire à une époque où les descendans de ce peuple habitaient de nouveau l'Égypte. Si l'hypothèse d'après laquelle les *pasteurs* qui vinrent s'établir en Égypte vers l'an 1680 avant notre ère, ne sont autres que les Israélites, avait quelque fondement, nous aurions une preuve suffisante que Manéthon a connu les hôtes de Gosen; mais la chronologie n'est pas favorable à cette hypothèse, et l'histoire des Hébreux n'est point celle des *Hyksos*. Les premiers furent appelés en Égypte; les seconds l'ont envahie : les uns n'y ont possédé qu'un modique territoire, où ils vivaient en obscurs sujets; les autres ont régné sur la plus grande partie du royaume des Pharaons. On tient toutefois à cette hypothèse, parce qu'on y cherche un témoignage en faveur de nos auteurs sacrés, et parce qu'on se persuade qu'il y a plus de mérite à développer des hypothèses ingénieuses qu'à recevoir des récits historiques dans toute leur simplicité.[1] Les écrivains juifs et chrétiens des premiers siècles de notre ère, ayant aussi leurs hypothèses à soutenir, surtout celle que toute doctrine payenne avait sa source dans les écrits de Moïse, étaient d'autant plus mécontens de Manéthon, que sa chronologie contrariait la leur. « Manéthon de Sébenne (dit George le Syn« celle), prêtre des faux dieux, vivant après Bérose,

---

1 Cf. Strobel, *An Manethonis pastores, invasores Ægypti, fuerint Israëlitæ? Altorf*, 1730, *in-4.°* Voy. Desvignoles, Chronolog. de l'hist. sainte, II, p. 659.

« parlait à Philadelphe, en mentant comme Bérose, « de seize dynasties, ou de sept dieux qui n'ont « jamais existé. Ces dieux ont régné pendant 9085 « ans. Le premier, Vulcain, en a occupé seul 9000. « Cette période ayant embarrassé quelques-uns de « nos historiens, ils ont regardé les années comme « des mois lunaires; et, ayant évalué les 9000 « révolutions de la lune en années solaires de 365 « jours, ils ont trouvé 724 ans, 6 mois et 4 jours. « Ils pensent avoir fait merveille : ils n'ont fait « qu'envelopper la vérité d'une erreur ridicule. »[1] On voit facilement quel est le motif de l'indignation du Syncelle contre le prêtre d'Égypte : c'est l'ancienneté que ce dernier attribue à la terre, en faisant remonter l'histoire des Égyptiens à une époque antérieure à celle que donne le Code sacré des Juifs. On voit aussi facilement le faible des données de Manéthon. Cette dernière considération, jointe à la différence qui paraît avoir existé entre sa chronologie et celle d'Ératosthène, pourrait le faire regarder comme un historien inexact[2]. Cependant Manéthon était si peu un auteur sans critique, qu'il s'est fait un devoir de rectifier les erreurs qu'il trouvait dans Hérodote. Eustathe et le grand étymologique citent ce travail de Manéthon de manière à le faire regarder comme un traité particulier, et réfutent par là ceux qui pen-

---

1 Georg. Syncell., *Chronogr.*, *ed. Goar.*, *p.* 18. Comparez les fables rapportées, *ibid.* *p.* 40.

2 Voy. ci-dessous, Ératosthène.

sent qu'il ne critiquait le père de l'histoire grecque que dans le corps de son grand ouvrage. Tel était l'heureux résultat des lumières réunies au musée, que beaucoup d'erreurs y trouvèrent des ennemis dès son origine. C'était à peu près à l'époque de Manéthon qu'Ératosthène corrigeait les fautes de géographie commises par les historiens d'Alexandre.

Manéthon s'annonce, sous tous les rapports, comme un savant d'Alexandrie. Après son grand ouvrage historique, il composa, dans le goût de son siècle, des poëmes et des monographies. On ignore de quelle nature a pu être son traité intitulé *Sothéos*, qu'il avait dédié à Philadelphe : les uns le regardent comme un ouvrage d'histoire; d'autres comme un écrit astronomique. Des travaux plus connus sont ceux qu'il publia *sur les anciennes pratiques religieuses de l'Égypte*, et son poëme *sur les vertus des astres*. Porphyre nous apprend, sur la foi du premier, que l'usage des victimes humaines ne fut aboli, à Héliopolis, qu'au sixième siècle avant notre ère [1]. Quant au poëme des *Apotelesmatiques*, on peut le disputer à Manéthon; mais il appartient à notre école. Nous avons déjà vu qu'Aratus et Mélampe ont traité en vers des sujets d'astrologie. L'astronomie et la philosophie avaient fait jusqu'alors si peu de progrès, que ni l'une ni l'autre n'avait pu bannir l'art superstitieux d'interroger les phénomènes célestes sur les événemens de ce monde.

---

1 Par le roi Amasis, v. *Porph. de abstinent.*, *IV*, 15.

§. 24. La philosophie n'eut qu'un petit nombre de partisans sous un prince qui ne semblait chérir que les poëtes. Straton et Colotès, qui professaient des doctrines très-peu philosophiques, ne firent guère de disciples à Alexandrie, s'il est vrai qu'ils aient vécu sous Philadelphe. Straton de Lampsaque, disciple de Théophraste, succéda à celui-ci dans la chaire du lycée, vers l'olympiade 123, époque de la mort de Ptolémée Soter. Il paraît avoir occupé cette place pendant dix-huit ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort[1]. Cependant Suidas rapporte qu'il a été le précepteur de Philadelphe : il faut donc admettre qu'il s'est trouvé en Égypte avant de succéder à Théophraste, ou qu'il a pu quitter la Grèce pour instruire Philadelphe, ou bien que la donnée de Diogène de Laërte n'est pas exacte. Quoi qu'il en soit, il me semble que le savant Sprengel a commis une erreur grave en ne considérant aucune de ces données, et en plaçant Straton sous le règne d'Évergète. Straton. Colotès.

Straton, surnommé le physicien et le péripatéticien, justifia l'un et l'autre de ces surnoms par ses écrits et ses études. Dans son ouvrage intitulé *des Dieux*, il traitait sans doute le polythéisme comme Théodore l'athée. Ses traités *de la royauté* et *de la magistrature* rappellent ceux de Démétrius de Phalère, et ne peuvent surprendre de la part d'un péripatéticien. Ses écrits sur la *philosophie*, sur le *bien*, sur le *bonheur*, sur la *nature humaine*, sur les *causes*, étaient sans

1 Diog. Laert., *lib. V*, *c.* 3.

doute propres à recommander les principes de son école. Dans son ouvrage des *animaux*, et dans son traité des *animaux fabuleux*, il continua en quelque sorte les travaux d'Aristote, créateur des sciences naturelles. Quand même Straton n'eût pas tenu à notre école par les liens que je viens de nommer, il faudrait encore s'arrêter sur la nature de ses ouvrages; car son royal disciple en a, sans nul doute, enrichi la bibliothèque d'Alexandrie. C'est sous ce même rapport que nous devons exposer la base de ses opinions philosophiques: elles ont beaucoup de célébrité dans l'histoire des systèmes, en raison des critiques et des apologies dont elles ont été l'objet. Cicéron rapporte que le successeur de Théophraste disait qu'il n'aurait pas besoin du secours des dieux pour la construction du monde; tout ce qui est, étant l'effet de la seule nature[1]. Dans un autre endroit, le philosophe romain s'exprime de la manière suivante sur les opinions de Straton: « Il ne faut pas « s'en rapporter au système de ce physicien, qui « place dans la nature toute la puissance de la divi-« nité; qui la regarde comme la seule cause de la « naissance, de l'accroissement et de la diminution, « quoiqu'elle soit privée de sentiment et de forme.[2] » D'après cela, il n'est pas surprenant que des philosophes modernes aient regardé Straton comme l'un des prédécesseurs de Spinosa, et qu'on l'ait accusé, à diverses époques, d'athéisme et d'impiété. Mais les

---

1 *Academ. Quæst. IV*, c. 38. Cf. *I*, c. 9. *de Finibus*, *V*, 5.
2 Cicero, *de Natura Deorum*, *lib. I*, *cap.* 13.

derniers historiens qui ont examiné, autant qu'on est à même de le faire de nos jours, le fond de cette accusation, croient qu'il est injuste d'attribuer à un péripatéticien des premiers temps les opinions du 17.e ou du 18.e siecle.[1]

Le second philosophe que je crois pouvoir placer sous le règne de Philadelphe, et qui me semble avoir vécu également à la cour de Soter, est l'obscur Colotès. Ce qui peut nous faire croire qu'il ne fut jamais un homme célèbre, c'est que les anciens le citent à peine, quoique Plutarque ait consacré un grand traité à la réfutation de ses principes. Colotès était disciple zélé d'Épicure; il était animé du plus vif enthousiasme pour la doctrine de son maître : il s'était un jour jeté à ses pieds, pour exprimer l'admiration que lui avait inspirée sa leçon sur la nature des choses. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait cherché à faire recevoir ses principes à la cour des Lagides, et que, dans ce but, il ait adressé un ouvrage particulier à Ptolémée (Philadelphe). Quoique les rois grecs, dans les temps postérieurs, aient professé des principes tout analogues à ceux d'Épicure, il ne paraît pas que les premiers princes de cette maison aient accueilli cette doctrine. Dans le Traité que Plutarque nous a laissé contre l'ouvrage de Colotès, qui n'existe plus[2], nous ne trouvons rien sur le succès que peut avoir eu ce dernier; mais nous pouvons remarquer, en général, que

1 V. Fabric., *Biblioth. græca*, *in catalogo Peripateticorum.*

2 V. Plut. *Opp. moral:* ὅτι οὐδὲ ζῆν ἔστι, *etc:*

les principes libres professés par les premiers philosophes de l'école d'Alexandrie doivent avoir préparé, en grande partie, cette dégénération qui exerça sur notre école une influence si funeste dans le dernier siècle avant l'ère chrétienne.

Érasistrate. §. 25. Pendant que les sciences spéculatives se détérioraient entre les mains des successeurs de Platon et d'Aristote, deux branches positives du savoir humain se développèrent rapidement au musée : Conon et Aristarque y jetèrent les fondemens de l'astronomie scientifique; Hérophile et Érasistrate y créèrent l'art d'analyser le corps humain. Les premiers n'ont acquis toute leur gloire que sous le règne d'Évergète; les deux médecins appartiennent à celui de Philadelphe, peut-être même à celui de Soter. On ignore lequel des deux est le véritable créateur de l'art qui les a illustrés tous deux. La *Biographie universelle*, ordinairement si exacte, a tort de dire de l'un et de l'autre qu'ils ont été les premiers à disséquer le corps humain; mais il est hors de doute qu'ils s'en sont occupés tous deux avec succès, et qu'ils ont vécu à la même époque. Érasistrate, auquel la chronique d'Eusèbe attribue la priorité, était le petit-fils d'Aristote. Né à Julis, dans l'île de Céos, et formé par Chrysippe de Cnide, Métrodore et Théophraste, il pratiqua son art à la cour de Séleucus Nicanor. Il y acquit d'autant plus de célébrité, qu'il réussit à disputer un jeune prince à la mort, et qu'il sut engager un roi à renoncer à la belle Stratonice. Dans un âge plus avancé, il quitta la cour des Séleucides, pour aller partager les doctes

travaux des membres du musée : il joignit de nouvelles recherches à ses longues expériences, disséqua le corps humain, qu'on avait essayé jusqu'alors de guérir sans le connaître, et vit, sur la fin de ses jours, une science salutaire triompher des préjugés qui en avaient retardé les progrès[1]. Cette victoire, remportée en Égypte, était d'autant plus remarquable que, dans ce pays, la vénération pour les morts était extrême. Les découvertes d'Érasistrate, plus heureuses que ses ouvrages, se transmirent à la postérité, et se perfectionnèrent jusqu'au temps de Galien : ses écrits sur l'*anatomie*, sur l'*hygiène*, sur la *fièvre*, sur les *causes des maladies*, sur les *médicamens*, ont péri, à l'exception de quelques fragmens conservés par Galien et Cœlius Aurélianus.

Avant de passer en Égypte, Érasistrate avait fondé l'école de Smyrne, qui subsista jusqu'à la fin du 4.e siècle; il laissa aussi en Égypte de nombreux disciples, qui continuèrent ses travaux en l'honorant comme le fondateur d'une nouvelle école[2]. Leur zèle fut d'autant plus animé qu'ils avaient pour émules les Hérophiliens, qui partageaient avec eux les suffrages des Alexandrins, et envoyaient, comme eux, des médecins à la Grèce et à l'Asie.

§. 26. Hérophile, de Chalcédoine, ne fut pas le contemporain de Phalaris, tyran d'Agrigente, Hérophile.

---

1 Galen., *de Dogm. Platon. et Hippocrat.*, *lib. V*, *p.* 311. Cf. Plin. *Hist. nat.*, *lib. XIX*, *c.* 6.

2 Voy. J. F. Hieronymi, *Erasistrati et Erasistratiorum historia. Jenæ*, 1790.

comme on l'a cru sur les lettres supposées de ce prince [1] : il a vécu en même temps que le célèbre médecin dont nous venons de parler [2], et nous pouvons conclure d'un passage de Galien, que sa réputation précéda en quelque sorte celle d'Érasistrate. [3]

Hérophile naquit, vers l'an 344 avant notre ère, de la célèbre famille des Asclépiades : il se forma sous Praxagoras de Cos. Selon Galien, l'un des plus justes appréciateurs du mérite de ses devanciers, il a conduit l'art de disséquer le corps humain au plus haut degré de perfection ; le célèbre Fallope l'appelle *l'évangéliste de l'anatomie*, et le docte Haller partage cet enthousiasme. Les prédécesseurs d'Hérophile paraissent s'être bornés à l'examen du corps de l'animal : Hérophile passe pour avoir, le premier, porté le scalpel sur l'homme mort ; et, si nous en croyons Celse, dont les renseignemens sont répétés par quelques Pères, il a poussé sa cruelle curiosité jusqu'à disséquer des vivans [4]. Mais nous verrons bientôt que son ignorance le disculpe sur ce grief, et le sert mieux que ses mérites auprès de la rigoureuse postérité. Nous lui devons une grande partie des dénominations anatomiques ; il avait émis des idées fort ingénieuses sur le jeu des pouls, qu'il comparait à un rythme musi-

---

1 Vossius, *de Philosoph.*, *c. II*, §. 11.

2 V. Haller, *Biblioth. anatomica*, *lib. I*, *p.* 56.

3 Galien blâme ce dernier pour une opinion qui n'avait été, dit-il, ni celle de Dioclès, ni celle de Plistonicus ou d'Hérophile. (Galen., *de venæ section. adv. Erasist.*)

4 Celsus, *de re medica*, *in præf.* *Tertullian. de anima*, *c.* 16.

cal. On croit qu'il s'appliqua médiocrement aux autres branches de la médecine ; cependant il commenta Hippocrate, et cultiva la botanique, dont il fit d'heureuses applications. Ses ouvrages ont disparu au 2.e siècle de l'ère chrétienne : la secte qu'il fonda subsistait encore au temps de Galien. Ses disciples se transmettaient d'âge en âge la plaisanterie qu'il se permit contre le malheureux Diodore Cronos, que nous avons vu mourir pour la dialectique. Diodore s'était blessé au pied, et Hérophile, qui connaissait sa passion pour les syllogismes, accueillit sa plainte par un dilemme qui devait sans doute lui prouver qu'il ne souffrait pas.[1]

§. 27. Les successeurs d'Érasistrate et d'Hérophile s'écartèrent de l'esprit de leurs maîtres, et ne continuèrent pas les travaux qui avaient illustré ces derniers. Avec les secours que la libéralité des Lagides offrait à leurs recherches, ils pouvaient cultiver avec le plus grand succès les diverses branches de la médecine. Mais les Hérophiliens ne furent bientôt plus célèbres que par leur dialectique, et les Érasistratéens par leur aveugle dogmatisme. Les premiers, en commentant Hippocrate sans respect, cherchaient à combattre, par des sophismes qui ne leur coûtaient rien, des théories fondées sur une longue expérience. Parmi les successeurs d'Érasistrate, on ne doit remarquer que Straton de Béryte, Apollonius et Xénophon ; les autres ne se distinguèrent que par des définitions toujours variées du pouls. Erasistratéens. Hérophiliens.

1 Sextus Empiric. *pyrrhonicæ hypothes.*, *lib. II*, *c.* 22.

Les Hérophiliens se divisèrent en deux sectes : les uns se bornèrent à être les fidèles dépositaires de la doctrine de leurs maîtres, tels que Démétrius d'Apamée, Mantias, le ridicule Callianax, qui saluait ses malades d'un vers d'Homère[1], et Zénon, qu'il faut distinguer des philosophes de ce nom; les autres rejetèrent tous les dogmes de leurs prédécesseurs, ne se fiant qu'à leur *intuition.* Ils prenaient le nom de médecins *sceptiques* ou *empiriques*, et reconnaissaient pour chefs Philinus de Cos, disciple d'Hérophile, et ce Sérapion d'Alexandrie, qui mettait du fanatisme à combattre Hippocrate. Il n'y réussit que trop; bientôt tous les Hérophiliens renoncèrent à la science, et devinrent médecins sceptiques.

Nous avons anticipé sur le règne suivant par ces derniers détails; mais ils sont trop incomplets pour recevoir dans la suite une place particulière.[2]

CHAPITRE IV.

Savans de l'École d'Alexandrie sous le règne de Ptolémée Évergète I.er

L'école d'Alexandrie, créée sous le règne de Soter, parvint à son plus haut degré de gloire sous celui de son successeur. Elle se maintient à cette hauteur sous le règne du troisième Lagide; mais déjà des germes de dégénération se développent, et nous approchons des siècles de décadence de la première période.

---

1 Galeni *Comment.* 4 *in epidem.*, *VI*, *p.* 495.
2 Cf. Ch. D. Beck, *de Schola medicorum Alexandrina.*

Évergète I.er, riche et puissant comme ses pères, comme eux généreux protecteur des lettres, habile politique et guerrier distingué, semble partager les vertus de ses ayeux et les vices de ses successeurs; il présente l'image de tous les goûts et de toutes les passions des Ptolémées. Son règne est l'un des plus importans pour l'école d'Alexandrie; les arts et les sciences sont intéressés à chacun des exploits qui conduisent ce prince hors de son royaume, et lorsqu'il habite ses palais, il semble consacrer toute son attention au culte des Muses.

Coma Berenices. Monumens d'Adulis.

§. 1. Ptolémée III signala le commencement de son règne par une expédition en Syrie : elle avait pour but de venger, sur Antiochus Théos, la mort de sa sœur, et elle eut pour résultat la dévastation de quelques provinces. Le Lagide rapporta de Syrie les statues ou du moins les idoles de quelques divinités égyptiennes qui avaient été enlevées par le cruel Cambyse. Les Égyptiens furent ravis de cette restitution, et décernèrent au conquérant le nom d'*Évergétès*, bienfaiteur. Cette guerre, qui se rattache à l'histoire des arts, et dont Winkelmann ne s'est peut-être pas assez occupé sous le rapport de l'influence que les monumens égyptiens peuvent avoir exercée sur les beaux arts en Syrie [1], se rattache encore à l'histoire de l'astronomie et à celle des belles-lettres par le vœu de Bérénice. Avant

1 Cette question sera peut-être éclaircie par les travaux que provoqua un programme de l'Académie royale de Gœttingue, de 1814, proposant un prix sur *l'Histoire des arts en Syrie*.

l'expédition d'Évergète, son épouse avait voué sa chevelure à Vénus, pour lui rendre cette divinité favorable. A son retour, la chevelure fut déposée sur l'autel; mais elle disparut après quelque temps. Évergète tenait à ce monument de tendresse et de dévotion : sa colère allait ordonner la recherche et le châtiment des coupables, lorsque Conon, bon astronome et encore plus habile courtisan, montra l'objet enlevé parmi les constellations du ciel. Callimaque, qui vécut aussi à la cour d'Évergète, rivalisa de zèle avec Conon, s'empara de sa fiction en poëte, et la transmit à la postérité avec le nom du nouvel astre. Quel que soit le fond de toute cette légende, qui se réfute en grande partie par les invraisemblances qui l'enveloppent, il est de fait qu'elle exerça le génie poétique de Callimaque[1], et qu'une constellation a été désignée sous le nom de chevelure de Bérénice. Il faut seulement remarquer que tous les astronomes d'Alexandrie ne reçurent pas dès l'origine la nouvelle dénomination.

Les érudits aussi se sont attachés à cette anecdote, après les courtisans, les poëtes et les astronomes ; ils ont agité la question, si Bérénice a pu se priver de sa chevelure tout entière, ou bien si cette tendre épouse a dû se borner à la consécration d'une seule boucle.[2] Sans entrer dans cette discussion, nous croyons devoir

---

1 Voyez l'imitation de son poëme, dans le Carmen LXVI de Catulle.

2 Biographie universelle, article *Conon*. Cf. Eratosth. Καταστερισμοί, 12.

observer que la dernière supposition est prise dans les mœurs de la chevalerie, et que l'hommage de toute la chevelure est plus dans celles de l'antiquité.

Une seconde expédition de Ptolémée III, beaucoup plus importante que celle de Syrie, intéresse une question de littérature beaucoup plus grave que celle de la chevelure de Bérénice. Déjà les premiers Lagides avaient formé des projets sur les côtes de la mer Rouge, qui manquaient à leur commerce : Évergète en fit la conquête, et établit ainsi des relations plus directes avec les côtes de l'Arabie heureuse et la mer des Indes [1]. Alexandrie, qui avait étalé tant de richesses à l'époque de l'association de Philadelphe à l'empire, dut s'enrichir encore par cette nouvelle source de prospérité, et mériter ces noms de *ville des villes* et de *reine de l'Orient*, qu'on lui a donnés quelquefois. Si la ville de Tyr se relève de l'abattement où l'avaient plongée les armes d'Alexandre, si elle dispute aux habitans d'Alexandrie une partie du commerce du monde, Corinthe et Carthage détruites vont leur laisser un vaste héritage [2]. Dans l'expédition faite par le troisième Lagide pour mettre sa capitale en relation avec l'Arabie, l'Inde et l'Éthiopie, ce prince fit poser sur les bords de la mer Rouge un monument

---

1 V. Bredow, *Untersuchungen*, *etc.* (Recherches sur la géographie des anciens) ; Eichhorn, *über den Handel*, *etc.* (sur le commerce des Indes, avant Mahomet) ; et les ouvrages de Schmidt et d'Ameilhon, sur le commerce des Ptolémées.

2 Tyr se releva de sa ruine. Strabon, XVI, p. 1097; Pline, *Hist. nat.*, *V*, 19.

qui devait perpétuer le souvenir de cette acquisition. Peut-être voulait-il subjuguer, par le récit de ses triomphes, des peuples sur lesquels sa domination était peu affermie. Tel paraît être le but du *monument d'Adulis*, sur lequel nous devons entrer dans quelques détails, d'autant plus qu'il nous est parvenu peu d'inscriptions sur les Ptolémées.

Cosmas, surnommé l'Indopleuste, ou le voyageur qui prend ce nom, rapporte, dans sa *Topographie*, dans quel état il a trouvé le monument d'Éthiopie au 6.e siècle. On voyait, au-dessus d'une des portes d'Adulis, un trône de marbre blanc, consacré à Mars, quoique le dossier portât les images d'Hercule et de Mercure. Des inscriptions placées sur toutes les parties du monument retraçaient les exploits d'Évergète. On y lisait, entre autres choses, qu'il avait fait cette expédition en Éthiopie pour y sacrifier aux dieux, et qu'arrivé devant Adulis, il s'assit sur ce trône, à l'âge de vingt-sept ans. Une pierre détachée du siége renfermait l'inscription suivante : « Ptolémée (double généalogie d'Évergète, l'une divine, l'autre humaine), « ayant reçu de son père le royaume d'Égypte, de « Libye, de Syrie, de Phénicie, de Chypre, de Ly- « cie, de Carie et des îles Cyclades, fit une expé- « dition en Asie avec sa cavalerie, son infanterie, « sa flotte, et les éléphans des pays des Troglodites « et de l'Éthiopie, que ses pères avaient fait venir « de ces régions en Égypte, pour les former à la « guerre. Dominant sur tout le pays en-deçà de l'Eu- « phrate, et sur la Cilicie, la Pamphylie, l'Ionie,

« l'Hellespont et la Thrace, les puissances établies « dans ces contrées, et les éléphans de l'Inde; ayant « subjugué tous les monarques de ces régions, il tra- « versa le fleuve Euphrate, la Mésopotamie, la Baby- « lonie, la Susiane, la Perse et la Médie, et le reste « de la Bactriane; conquérant et reprenant toutes les « choses sacrées qui avaient été enlevées de l'Égypte « par les Perses, et les renvoyant dans ce royaume, « avec d'autres trésors, il dépêcha des forces.... » Après avoir fait observer que les derniers mots étaient devenus illisibles, Cosmas continue à copier les inscriptions placées sur le trône même : elles sont sans intérêt pour nous; nous remarquerons seulement qu'elles sont rapportées à la *première personne.* Le prince semble avoir pris lui-même la parole pour dire, qu'après un grand nombre de conquêtes, particulièrement après celle de l'Arabie et de la mer Rouge, il est venu s'asseoir sur ce trône.

L'histoire s'est enorgueillie pendant plusieurs siècles de l'héritage de ce monument : Photius s'en est occupé dans sa bibliothèque ; Leo Allatius le publia comme une pièce précieuse, d'après un manuscrit du Vatican ; Thévenot, Montfaucon et Chishull en ont reproduit les inscriptions avec les dessins qui accompagnent les manuscrits de Cosmas; enfin Buttmann a donné une édition exacte des inscriptions, et une idée des figures qui représentent le trône et la table de pierre.[1]

---

1 Voy. Photius, *cod.* 36; Thévenot, Relation de divers voyages;

Cependant ce monument, qui a fixé l'attention de tant de savans, peut-il être regardé comme une source authentique sur les événemens du règne d'Évergète? Si nous présentons cette question, ce n'est pas qu'on ne puisse réduire en termes historiques des périphrases un peu orientales sur une expédition en Éthiopie; mais les examens d'une critique sévère semblent rejeter ce témoignage. Dès le 17.e siècle plusieurs savans ont élevé des doutes sur son authenticité. [1] Leurs objections portaient sur les difficultés que présente la généalogie d'Évergète : il y a été répondu victorieusement [2]. Mais, de nos jours, la dispute s'est renouvelée entre les hommes les plus érudits : Gosselin et Valknaer ont présenté de nouvelles difficultés, tirées de la chronologie et de la géographie, et Buttmann a cherché à les combattre [3]. Déjà il éloignait tour à tour les objections auxquelles avaient donné lieu la généalogie du prince, la ville qui avait possédé le monument, les faits que rappelle ce dernier, ainsi que le

---

Montfaucon, *Collectio maxima Patrum*, *II*, *p.* 141; Chishull, *Antiquitates asiaticæ*; Buttmann, *Musäum für Archäologie*, *II*, *p.* 105. Il est à remarquer que les dessins ajoutés aux manuscrits de Cosmas sont moins exacts que ses descriptions : on sait qu'il en est de même de ceux des manuscrits d'Aratus et de Ptolémée.

1 V. Beyer, *Thesaurus Brandeb.*, *III*, *p.* 32; Hardouin, *Chronolog.*, *V*, *p.* 579, *opp. select.*; Sartorius, *Thesaurus*, *epist. I*, *p.* 326; Frœhlich, *Annales reg. syr.*, *p.* 126.

2 La Croze, *Vindiciæ script. antiq. contra Harduinum*, *p.* 140; Bayer, *Comment. Petropolit.*, *vol. IV.*

3 V. Gosselin, Géogr. des Anciens, p. 222; Valknaer, édition de Callimaque, p. 90; Buttmann, l. c.

style des inscriptions, lorsque le docteur Salt publia son journal dans le *Voyage de Lord Valentia* [1], et menaça d'arrêter le savant allemand au milieu de ses triomphes. Nous avons dit qu'une partie des inscriptions se trouvait sur une pierre détachée du trône. Or, le docteur anglais revendique l'inscription gravée sur le trône pour un prince d'Axum, ville d'Abyssinie, ne laissant au Lagide que celle de la pierre que Cosmas trouva placée mal à propos à côté du monument. Les raisons sur lesquelles s'appuie le savant anglais, ont décidé Buttmann à revenir sur ce sujet dans son Musée d'archéologie; il cède en grande partie, et son collègue Niebuhr, se joignant à son tour à cette lutte, reconnaît aussi la non-continuité des inscriptions. En recherchant l'âge de celle du roi d'Axum, il dispute même à Évergète la gloire d'avoir porté ses armes sur la côte méridionale de la mer Rouge. Si l'histoire pouvait admettre ses opinions, elles changeraient beaucoup les idées que l'on s'était faites jusqu'ici sur l'étendue du commerce des Lagides et sur les connaissances géographiques des savans d'Alexandrie à cette époque. Mais, en nous occupant de ces derniers objets dans la seconde partie de ce travail, nous aurons occasion d'examiner la justesse des assertions de M. Niebuhr.

S'il était vrai qu'Évergète n'eût pas fait l'expédition qu'on lui attribua sur la foi du monument d'Adulis, il serait à regretter, pour sa gloire, qu'il

1 Cf. Lettre de Sylvestre de Sacy sur une inscription grecque découverte à Axum, dans les Annales des Voyages, par Malte-Brun; vol. 4, p. 330.

n'eût pu exécuter celle que Cléomène III, roi de Sparte, qui s'était réfugié à sa cour, lui conseillait d'entreprendre en Grèce. Le Lagide en avait fait les préparatifs, lorsque la mort vint le surprendre. Il aurait enrichi le musée des nouvelles richesses d'Athènes, de Corinthe et de Sicyone.

Ce prince faisait d'ailleurs acheter des livres avec un zèle qui alla jusqu'à la passion et jusqu'à l'injustice, si l'on n'a pas confondu le véritable Évergète avec un de ses successeurs qui prenait le même nom, et auquel ses sujets donnaient celui de Kakergète. Plus riche et aussi illustre que ses pères, le troisième Lagide occupait le trône à l'époque la plus brillante des rois grecs. Sans se ressentir encore des funestes effets qu'ont toujours enfantés les richesses, l'Égypte en possédait sous son règne tous les avantages : elle jouissait de toute la gloire des conquêtes, sans éprouver les maux funestes que produisent des guerres qu'on entreprend sans consulter les forces d'une nation. Trois princes grecs, tous trois grands hommes, s'étaient succédé sur le trône d'Égypte; ils avaient changé l'ordre des choses dans cet antique royaume. Naguère les Égyptiens, peuple isolé, composé de castes qui s'isolaient, offraient dans leurs mœurs et dans leurs monumens l'image d'une sainte uniformité, d'une stagnation religieuse : maintenant, la mobilité des Grecs a remplacé leurs douces habitudes, le luxe et l'élégance leurs solides et informes constructions; une ville grecque, riche de temples, de théâtres, de propylées, de statues et de tableaux, une autre Athènes s'est élevée sur le sol de l'Afrique!

Dans les annales reculées de cette terre célèbre, on avait connu des conquérans et des rois plus grands qu'eux par leur sagesse; mais, depuis la malheureuse expédition de Cambyse, depuis la dégénération des dynasties de Memphis, les Égyptiens ne figuraient plus dans l'histoire que comme un peuple d'esclaves essayant toujours de secouer ses chaines : les trois premiers Ptolémées, tous vaillans, instruits, libéraux et prudens, replacèrent l'Égypte au nombre des plus fameuses régions. Alexandrie devint presque la Grèce; retrempé par le génie des guerriers du Nord, et par celui des Grecs qui s'étaient exilés pour pleurer leur patrie, le génie des Égyptiens devait briller d'un plus bel éclat que dans les siècles antiques. S'il était permis de faire l'histoire d'après les combinaisons de l'intelligence humaine, de pressentir le sort des nations d'après les événemens observés ailleurs, ne concevrait-on pas pour l'Égypte, après Évergète, les espérances que je viens d'énoncer?

Mais, lorsque les peuples sont une fois énervés, peut-être lorsque leurs destins sont remplis, quelques efforts que fassent les hommes supérieurs, quelques institutions qu'ils créent, leurs efforts sont impuissans, leur sagesse est inutile; le genre humain se joue de sa propre prudence, ainsi que de sa dignité. Après Évergète, loin de s'élever, l'Égypte se précipite vers sa ruine. On doit donc examiner avec un pressentiment de regrets l'état florissant des lettres sous le troisième Lagide.

Philadelphe léguait à son fils une institution propre

à provoquer les derniers restes du génie poétique des Grecs ; il lui laissait quelques écrivains qui avaient illustré sa cour : Callimaque, Lycophron, Apollonius vivaient encore ; mais ils furent les derniers poëtes remarquables du musée. Les sciences cosmographiques et la philologie dominèrent sous le règne d'Évergète, et quelques-uns des savans qui se distinguèrent le plus dans ces études, Conon, Aristarque, Aristophane, avaient déjà commencé leurs travaux sous Philadelphe.

Aristophane de Byzance.

§. 2. Le vague que les anciens se permettent dans leurs données, les contradictions dans lesquelles on les trouve entre eux, rendent souvent nos calculs pénibles et notre chronologie incertaine. Rien ne saurait être plus embarrassant, rien n'est plus embrouillé que la série des bibliothécaires de cette époque : elle l'est devenue, parce que les modernes ont reçu sans critique les indications de tel ancien, en rejetant sans pitié celles de tous les autres. On admet ordinairement, d'après Suidas, qu'Apollonius, à son retour de Rhodes, fut chargé de la surveillance de la bibliothèque, et que ce poëte succéda dans cette dignité au savant Ératosthène. Cependant on affirme, d'un autre côté, qu'Ératosthène fut à la tête de la bibliothèque depuis les premières années du règne d'Évergète jusqu'à la douzième de celui d'Épiphane[1]. Si cette dernière donnée est exacte, Apollonius de Rhodes a dirigé la bibliothèque avant Ératosthène ; mais Apollonius, que nous avons placé sous

1 Fabricius, *Bibliotheca græca*, *tom. IV*, *p.* 119.

Philadelphe, parce que dans les dernières années de ce prince il fut membre de la pléiade, n'a joui de toute sa réputation que sous Évergète. On affirme d'ailleurs que ce fut Eratosthène, et non lui, qui succéda dans la bibliothèque au grammairien Zénodote. Il y a plus, nous avons vu quelques modernes avancer qu'Aratus fut bibliothécaire sous Philadelphe, et nous allons prouver qu'un autre savant encore était chargé de la surveillance des livres sous Philadelphe et Évergète. Aristophane de Byzance, que Jonsius et plusieurs autres ont entièrement oublié dans la liste des bibliothécaires, est précisément celui que nous croyons devoir placer entre Zénodote et Ératosthène. Voilà donc Aratus, Apollonius et Aristophane, tous trois bibliothécaires, sans qu'on sache à quelle époque, puisqu'on veut qu'Ératosthène, qui succéda à Zénodote, soit resté en place jusque sous le règne d'Épiphane. Mais cette dernière donnée est sans doute inexacte, et nous pouvons établir en principe que le grand nombre de livres exigeait les soins de plusieurs bibliothécaires. S'il était donc vrai qu'Aratus et Apollonius eussent exercé des fonctions de ce genre, on devrait croire que c'était conjointement avec Zénodote, Aristophane ou Ératosthène.

C'est Vitruve qui nous apprend comment Aristophane parvint aux honneurs de la surveillance des livres du musée [1]. Si les détails qu'il nous transmet sont exacts, ils doivent nous porter à des réflexions

1 Vitruve, Préface du livre VII.

assez curieuses sur les savans et les poëtes d'Alexandrie de cette époque. Il est vrai qu'il ne désigne particulièrement ni celui des Ptolémées, ni celui des Aristophanes dont il entend parler; mais, comme tout ce qu'il raconte se rapporte à l'un des premiers concours poétiques institués par Philadelphe, nous ne pouvons hésiter ni sur l'époque ni sur les personnes. Son Aristophane est bien le disciple de Zénodote et de Callimaque, et son Ptolémée est Philadelphe dans les dernières années de son règne, ou Évergète dans les premières du sien. Aristophane, dit Vitruve, avait déjà lu tous les livres de la bibliothèque d'Alexandrie[1]; cependant la vaste science qu'il avait acquise ne se manifesta qu'à l'occasion des jeux poétiques institués par Philadelphe. Ce prince, ou son fils Évergète, s'était réservé la désignation des juges: il en avait nommé six; il cherchait encore le septième. On lui indiqua Aristophane, qui se faisait généralement remarquer par son assiduité à la bibliothèque. Ce savant prend sa place au milieu de ses collègues; déjà on destine le prix à quelques poëtes qui ont captivé les suffrages de leurs juges, lorsque le savant Aristophane vient déclarer qu'ils ne sont que des plagiaires. Il s'engage à justifier sa sentence; on prend à la bibliothèque les ouvrages qu'il désigne comme les sources des poëmes qu'on veut couronner: la fraude se découvre; un seul poëte, déclaré par Aristophane auteur des vers qu'il

---

1 Si ce fait était exact, il diminuerait beaucoup le nombre des volumes de cette bibliothèque, ou bien il ferait croire que les rouleaux ou les volumes d'Alexandrie n'étaient guère considérables.

lit, est proclamé vainqueur. Dès ce moment, Ptolémée, étonné de tant de science, donne à celui qui la possède, la surveillance des trésors qu'il connaît mieux que tout autre. Malgré les soins qu'il donna à la bibliothèque, malgré les immenses lectures auxquelles il se livrait, Aristophane, qui chérissait les travaux de critique, trouva le loisir de faire une nouvelle recension des œuvres d'Homère. Son maître Zénodote n'avait pu corriger toutes les fautes qui s'étaient glissées dans ces beaux poëmes; Aristophane, plus érudit que lui, retoucha son travail avec beaucoup de circonspection. Sa recension ne différait pas de celle de Zénodote, autant que celle d'Aristarque dévia depuis de la sienne. Disciple zélé pour la gloire de ses maîtres, Aristophane se faisait un devoir d'ajouter quelques perfectionnemens à leurs ouvrages. Après une révision du travail de Zénodote sur Homère, il en entreprit une des *Tableaux d'histoire littéraire* de Callimaque. [1]

Outre ces travaux, Aristophane mérita beaucoup de la pureté du langage par ses traités des *Dictions attiques*, des *Mots lacédémoniens*, des *Noms de parenté* et *d'affinité*. Son Abrégé du livre d'Aristote *sur les animaux* prouve qu'à cette époque déjà on faisait ces perfides extraits qui nous ont fait perdre tant d'ouvrages, en fixant l'attention plus que les originaux. [2]

---

1 Voyez ci-dessus : *Callimaque*.

2 C'est Eustathe qui cite les Traités de grammaire et de critique que laissa Aristophane; il n'en parle qu'avec le plus grand respect. Voy. Kuster *ad. Aristoph. in Suida*.

Eratosthène.

§. 3. Le successeur d'Aristophane à la bibliothèque fut Ératosthène de la Cyrénaïque. Né dans les premières années de Philadelphe [1], il avait été instruit par ses compatriotes Callimaque et le grammairien Lysanius, et nous pourrions compter ce dernier au nombre des savans d'Alexandrie, s'il nous avait laissé quelque souvenir. Ératosthène fut plus tard le disciple de Zénon le stoïcien et d'Ariston de Chios [2]. La grammaire, la philosophie et la géométrie étaient les principaux objets de ses études; mais la poésie aussi occupa ses loisirs. Il excellait, dit Pline, dans toutes les parties du savoir humain, et particulièrement dans la géométrie [3]. Les surnoms les plus honorables furent donnés à ce savant dans une ville où l'on avait des épithètes pour tout ce qui se faisait remarquer. On l'appela le *second Platon;* le *penthathlète*, ou le vainqueur dans toutes les espèces de lutte; le *béta*, ou le second des plus savans hommes que la Grèce ait jamais possédés [4]. Ératosthène prenait lui-même, à l'exemple de Pythagore qui ne se nommait qu'ami de la sagesse, le titre d'ami de la science; car il ne faut pas restreindre le sens du mot *philologue* aux études que nous désignons aujourd'hui sous ce nom. [5]

---

1 Voy. Suidas *in voce* Ératosthène.

2 Strabon, *Geogr.*, *XXV*, *Chios*.

3 Plin. *Hist. natur.*, *lib. II*, *p.* 108.

4 Bonamy ne cite rien pour appuyer le jugement qu'il prononce sur la médiocrité de son génie. (Mém. de l'Acad. des inscript., t. IX : *Bibliothèque d'Alexandrie.*)

5 Suetonius, *de illust. grammaticis*, *c.* 10.

Un pareil savant était digne de présider à la bibliothèque après celui qui en avait lu tous les volumes. Après y avoir été appelé par Évergète, il conserva cette place, si nous en croyons Suidas, jusqu'à l'époque de sa mort, l'an 196 avant notre ère. Mais le même écrivain rapporte aussi qu'Apollonius lui succéda dans sa charge, quoiqu'il ne soit pas probable que ce dernier lui ait survécu [1]. Suidas confond évidemment les époques et la succession des bibliothécaires. Il me semble tout aussi peu exact, lorsqu'il affirme qu'Aristophane fut l'un des disciples d'Ératosthène [2]. La *Bibliothèque grecque*, ouvrage docte et précieux, mais trop peu méthodique pour son étendue, est d'une contradiction fatigante dans les choses qu'elle affirme à ce sujet. D'abord elle veut que Ménandre, Mnaséas et Aristis aient été les disciples d'Ératosthène, tandis que Suidas, qu'elle cite, les désigne comme disciples d'Aristarque [3]. A l'article d'Aristophane, elle dit ce grammairien successeur de Zénodote; à l'article d'Ératosthène, elle le désigne comme disciple de ce célèbre bibliothécaire; au même article, elle affirme qu'Ératosthène resta chargé de la bibliothèque jusqu'au règne d'Épiphane, tandis qu'en traitant d'Apollonius, elle assure que ce poëte lui succéda à son retour de

1 Voy. Suidas, articles *Eratosthène* et *Apollonius*.

2 On pourrait toutefois défendre la donnée de Suidas : Aristophane paraît avoir vécu jusque sous le cinquième Lagide, et rien n'empêche de croire qu'il a suivi les leçons d'Ératosthène même à un certain âge.

3 Fabric. *Biblioth. græca*, *t. II*, *p.* 119.

Rhodes. Il serait fastidieux d'entrer dans la réfutation de tant d'erreurs, et nous préférons nous borner à mettre la vérité à leur place.

Ératosthène, qui atteignit un âge avancé et qui n'estimait ses jours qu'autant qu'il pouvait les consacrer à l'étude [1], avait composé un grand nombre d'ouvrages : il avait écrit sur la *géographie générale*; composé une *Vie d'Alexandre*, exempte des nombreuses erreurs géographiques de ses prédécesseurs; rédigé une *carte de la terre connue*; publié des traités sur l'*architectonique*, les *sections coniques*, l'*harmonie*, l'*arithmétique*. Il fut en général l'un des plus célèbres polygraphes de notre école : l'histoire, la géographie et les mathématiques ne suffisaient pas à ses loisirs; il se livra encore à des travaux de critique, et publia un traité sur l'*ancienne comédie*, où il dissertait sur les auteurs et les principes des premiers drames, en expliquant les expressions qui commençaient à vieillir. Il entreprit aussi une nouvelle *Recension d'Homère*, et composa lui-même deux poëmes héroïques sous les titres de *Mercure* et d'*Érigone*. L'épigramme était un genre de poésie si familier aux Alexandrins qu'on peut se dispenser de dire qu'Ératosthène l'a cultivé. Il s'occupa aussi de philosophie, et composa un traité pour recommander la doctrine de Platon (le *Platonicus*); mais il n'excella pas dans la spéculation. Les écrits qui nous restent de ce savant, sont un *Recueil de sentences*, un *Traité d'astronomie* et des *Fragmens*

---

1 Censorinus, *de Die natali*, c. 15.

géographiques [1]; mais ce qu'il avait laissé de plus précieux, c'était une *Chronologie*.

George le Syncelle rapporte qu'Ératosthène publia une *généalogie des rois d'Égypte* d'après des mémoires égyptiens et d'après les traditions des prêtres de Diospolis : il est à croire que ce travail faisait partie de sa Chronologie. La curiosité des historiens s'y est fixée d'autant plus qu'il s'est sauvé de l'histoire égyptienne de Manethon un fragment qui traite le même sujet. Cependant ces deux auteurs diffèrent beaucoup dans leurs données, et les modernes se partagent entre eux, tandis que les anciens semblent avoir préféré Ératosthène [2]. Une hypothèse très-probable, parce qu'elle est toute simple, pourrait mettre tous les avis d'accord : ce serait d'admettre qu'Ératosthène compléta et rectifia l'ouvrage de son prédécesseur. [3]

§. 4. Les fragmens astronomiques qui nous sont restés d'Ératosthène, sont au-dessous de son siècle et ne méritent guère d'attention. L'astronomie commençait à s'élever au rang d'une science à cette époque : il n'était donc plus temps d'en reproduire les opinions vulgaires. Timocharis, sur lequel nous ne possédons plus guère de détails, avait fait des observations célèbres sous le règne de Philadelphe ; Aristille de Samos, contemporain de Manethon, avait secondé ses travaux, et

Aristille. Timocharis. Conon.

---

1 Voy. Brunck, *in Analect.*; *le* Βιβλιον καταστερισμων, et les *Geographica*, recueillis par Seidel.

2 Voy. *Græci* Eusebii, *p.* 25.

3 Voy. Meusel, *Bibliotheca historica*, *II*, 344 ; Heyne, *in Comment. societ. Gotting.*, *V*, 103.

leurs recherches n'attendaient qu'un zélé continuateur, qu'un réformateur habile. Conon de Samos semblait destiné à fournir cette carrière. Il fit ses premières observations en Sicile, peut-être sous la direction d'Archimède, dont il fut l'ami; il se rendit ensuite dans la Grande-Grèce, où les Pythagoriciens avaient enseigné les bases d'une saine astronomie, et vint plus tard à la cour des Lagides, où il acquit une grande considération par l'adresse qu'il montra dans l'affaire de la chevelure de Bérénice [1]. Cependant il ne fut pas ce qu'il pouvait être à cette époque: ses observations publiées sous le titre d'*Astrologie* n'ont pas fait avancer la science, et on a de la peine à concevoir sa célébrité.

Sénèque rapporte qu'il a recueilli les éclipses observées en Chaldée [2]; Ptolémée cite avec éloge les travaux qu'il fit en Italie; Virgile et Catulle célèbrent son génie [3]. Ses traités de géométrie sont rappelés, par Archimède et Apollonius de Perge, avec des louanges non équivoques.

Une seule voix s'est élevée contre ce favori des Lagides. Une ancienne épigramme dit:

E Bereniceo detonsam vertice crinem
Retulit esuriens Græcus in astra Conon.

Mais elle n'est qu'une plate injure; personne ne peut contester que l'idée de Conon ne fût heureuse: adressée à un prince qui rattachait sa généalogie à Jupiter, et qui parmi ses titres avait celui de *dieu*, elle n'avait

---

1 V. ci-dessus, page 122.

2 *Natural. quæstion.*, *VII*, 3.

3 Virgil. *Eclog. III*, 40; Catull. *Carm.*, 66.

rien de ces exagérations modernes que tout le monde doit s'accorder à blâmer.

§. 5. Le successeur de Conon, Aristarque, son compatriote, nuisit plus à sa gloire que la haine de l'obscur auteur d'une épigramme. Aristarque est celui des astronomes de cette époque qui a montré à l'école d'Alexandrie la vraie méthode pour marcher aux découvertes. Ce n'est que sous ce rapport que nous devons regretter la perte de la plupart de ses ouvrages; car nous sommes en possession de sa science, ses successeurs s'en étant emparés et l'ayant conservée mieux que ses écrits. Il ne nous a laissé qu'un traité *de la grandeur et de la distance du soleil et de la lune.* Archimède, Sexte l'empirique et Plutarque, ont conservé les idées principales de son système. [1] Si nous en croyons Plutarque, elles étaient si extraordinaires, que Cléanthe, contemporain d'Aristarque, aurait voulu porter la Grèce à l'accuser d'irréligion. [2] Il ne s'agissait cependant que du *mouvement de la terre*, qu'affirmait Aristarque. Il faut que cette opinion ait été nouvelle à cette époque pour causer une telle surprise; et les idées astronomiques de Pythagore, qui admettait le mouvement de la terre, avaient donc été remplacées chez les Grecs par un système plus conforme aux apparences. Si Sexte l'empirique assure qu'Aristarque

Aristarque.

1 Archim. *in Psammite*, *p.* 449; Sextus *in Math.*, *p.* 410; Plutarch. *in Quæst. platonic.*, *p.* 1006.

2 Plutarch., *de facie in orbe lunæ*, *p.* 922, avec la conjecture de Gassendi, *in Physic. op.*, *t. I*, *p.* 617; Ménage, *ad Diog. Laert.*, *II*, *p.* 388.

enseigna le premier le mouvement de la terre, il faut croire qu'il ignorait le système de Pythagore.

On a souvent placé Aristarque à des époques différentes; mais il n'a pu vivre après Archimède, étant cité par ce mathématicien, ni avant Aristille et Timocharis qui n'eurent aucune connaissance de ses opinions.

Apollonius de Perge.

§. 6. Si le goût des mathématiques n'a pas été général parmi les savans d'Alexandrie sous le règne du troisième Lagide, ceux qui s'occupèrent de ces études ont du moins éclipsé les travaux des autres savans. Il n'est pas difficile de trouver les causes de cette nouvelle direction du génie des Alexandrins. On venait de réunir les ouvrages des anciens astronomes de la Grèce, de transporter en Égypte les observations de la Chaldée, et d'enrichir Alexandrie des traditions et des calculs de l'Égypte; le domaine de la géographie s'était prodigieusement agrandi depuis les conquêtes d'Alexandre; la géographie et l'astronomie se prêtaient des lumières mutuelles; les Ptolémées faisaient entreprendre des navigations lointaines et provoquaient des travaux astronomiques : toutes ces circonstances nous expliquent également la propension des savans du musée pour l'astronomie, et leurs succès dans cette nouvelle carrière.

Celui d'entre eux qui suivit le mieux la marche tracée par Aristarque, fut Apollonius de Perge en Pamphylie, que la seule réputation de l'astronome de Samos attira en Égypte [1]. Cette circonstance nous

1 Pappus, *Lemmat.*, *VII*, *p.* 251.

donne l'époque à laquelle il a vécu, et réfute l'erreur de ceux qui le placent sous le règne de Philométor.[1] On l'a aussi disputé faussement à notre école, à cause de son séjour à Pergame ; car on voit dans sa lettre à Eudème, qu'il n'avait été à Pergame que peu de temps, et qu'il habitait Alexandrie. Il y composa pour un certain Naucrate, qui se vouait à la géométrie, son grand ouvrage sur les *sections coniques*, dont il entretient Eudème dans la lettre que nous venons de citer. Ce travail, dédié en partie à Eudème, en partie au roi Attale de Pergame, semble prouver que la géométrie occupa Apollonius plus que les mathématiques appliquées à la cosmographie. Un grand nombre de commentateurs s'attachèrent à son ouvrage dans les temps postérieurs de l'école d'Alexandrie ; la célèbre Hypatie l'avait interprété : les explications de Pappus nous en restent encore.

Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'Apollonius, est dans Vitruve, qui le place *parmi les grands hommes dont la nature est si avare.*[2]

On doit accuser Apollonius d'avoir éclipsé un grand nombre de ses contemporains, si toutefois l'école d'Alexandrie a été nombreuse à cette époque. On pourrait en douter en considérant le petit nombre de savans dont la mémoire s'est conservée, et on pourrait être surpris de ne pas la voir aussi riche sous Évergète qu'elle l'avait été sous Philadelphe ; mais il

---

1 Le γένος d'Archimède le met aussi au temps d'Aristarque.

2 *De architect.*, *lib. I*, *cap.* 1.

faut observer qu'une foule de philosophes, de grammairiens, de littérateurs, de médecins et de mathématiciens, se sont dévoués avec trop de modestie à l'explication des ouvrages de leurs prédécesseurs, et que par ce dévouement ils se sont condamnés à l'obscurité. J'ai nommé, au sujet d'Hérophile et d'Érasistrate, une suite de médecins de cette époque qui se sont bornés à professer des systèmes établis : je pourrais aussi augmenter le tableau des savans d'Évergète par un grand nombre d'obscurs grammairiens et de faibles compilateurs [1] ; mais la médiocrité ne doit pas usurper la place du mérite, et lorsque les siècles ont obscurci l'une pour faire briller l'autre, il ne faut pas essayer de lutter contre leur justice.

Si dans les premières années de l'école d'Alexandrie l'Égypte est presque l'unique asyle des muses grecques, il n'en est plus ainsi sous le règne d'Évergète : les guerres ont cessé dans plusieurs régions, et quelques princes, rivaux des Ptolémées, fixent, comme eux, les philosophes dans leurs cours. Cependant celle d'Alexandrie continue non-seulement à compter le plus grand nombre de savans, mais à en attirer les plus célèbres. Archimède, en mathématiques appliquées aux arts le plus grand homme de ce siècle, avait recherché la science des Alexandrins ; c'est en Égypte qu'il a inventé l'une de ses plus fameuses machines,

1 Sur Callicrate, courtisan d'Évergète, voyez Athen. VI, p. 251 ; sur Euphante d'Olynthe, historien d'Évergète, voy. Vossius, *Histor. græc.*, *p.* 66.

sa *cochlea* (vis creuse) dans laquelle l'eau montait par l'effet de son propre poids. Toutes ces circonstances nous prouvent que l'école d'Alexandrie, loin d'avoir été déserte ou obscure, était nombreuse et florissante à cette époque.

SECONDE SECTION.

L'École d'Alexandrie sous les règnes de Ptolémée Philopator, Ptolémée Épiphane, Ptolémée Philométor et Ptolémée Évergète II. (De l'an 221 à 147 avant J. Ch.)

CHAPITRE PREMIER.

Influence des Lagides sur les lettres, depuis Évergète I.er jusqu'à Évergète II.

La famille des Lagides ne s'était annoncée à l'Égypte que par ses bienfaits. Les trois premiers princes qu'elle donna à l'antique royaume de Sésostris, s'étaient éclipsés l'un l'autre par leur sagesse, leur valeur, leurs lumières; mais déjà le quatrième Ptolémée et ses successeurs ne doivent plus paraître dans l'histoire que pour apprendre aux princes dans quels malheurs leurs vices plongent les nations. Les lettres peuvent vanter encore la libéralité des derniers Lagides; mais elles doivent aussi faire remarquer la funeste influence que leur corruption exerça sur les lumières. L'histoire ne s'arrête pas aux faits; elle remonte aux motifs qui les ont amenés, et à travers le faste littéraire

qu'affectent encore des princes qui ont perdu le goût de la science dont s'illustraient leurs ancêtres, elle aperçoit l'indifférence, l'incapacité, la dégradation. Elle est toutefois surprise de voir la protection des lettres héréditaire dans la famille des Ptolémées; ces rois si voluptueux, si criminels, ne renoncèrent jamais à ces cortéges de savans qui avaient entouré leurs berceaux. Mais les philosophes et les littérateurs se ressentirent bientôt de leur dangereux voisinage: le poison du vice qui les environne, flétrit leur génie; ils soupirent sur leurs propres travaux.

Les expéditions d'Évergète n'avaient pas épuisé les trésors de l'Égypte, elles n'avaient pas dépeuplé ce royaume; car il possédait des richesses immenses, et une population accrue par celle de l'Asie et de la Grèce. Cependant les affaires de ce royaume demandaient un administrateur qui sût réparer les pertes que la guerre cause nécessairement, et bannir la stagnation qu'elle introduit dans tout ce qui ne tient pas à ses glorieuses fureurs. Au lieu de veiller comme ses prédécesseurs sur la prospérité de ses peuples, Ptolémée IV les abandonna aux caprices du cruel Sosibe et aux perfidies du vil Agathocle, ses ministres [1]. Sosibe mourut enfin, après avoir vécu trop long-temps au jugement des Alexandrins [2]; mais alors la sœur d'Agathocle, maîtresse de Philopator, gouverna ce prince et ruina son royaume [3]. Les excès de table auxquels se livrait le

1 Polyb. *historiarum*, *lib. V*, 63. *Cf. V*, 34.
2 Ils le surnommaient le *polychronios*.
3 Athenæi *Deipnosoph.*, *lib. XII*, *p.* 576.

souverain de l'Égypte, produisirent leur effet ordinaire : il fut lâche et cruel. Le mauvais traitement qu'il fit éprouver à Cléomène, roi de Sparte exilé, accueilli par Évergète, ne fut que le prélude des désordres dans lesquels il se précipita depuis. Bientôt roi parricide, il se défit tour à tour, par le meurtre, de sa femme, de son frère et de sa sœur. Le nom de *Philopator* ne lui fut donné que par ses courtisans ; il devait cacher le plus grand des crimes : on le soupçonnait d'avoir empoisonné son père. Les Alexandrins lui donnèrent le nom de *Tryphon*, comme pour désigner la source de tous ces désordres [1]. Ce peuple se vengeait par des surnoms de ceux de ses rois dont il supportait la domination avec impatience. [2]

Cependant Philopator eut des succès dans une guerre contre le roi de Syrie, et il affectait un grand zèle pour la prospérité des lettres. Il fit ériger un temple à Homère, dont les poëmes étaient à cette époque une mine inépuisable pour les commentateurs [3]. Il engageait aussi les littérateurs à se fixer à sa cour.

Philopator mourut par suite de ses débauches, au milieu d'une révolte qu'il avait provoquée et dont il ne vit pas la fin.

---

1 Τρυφῶν, *de τρυφάω*, *luxurior.*; v. Perizonius *ad Æliani Var. histor.* 14, 31.

2 Tels sont les noms de *Kakergetès*, *Physcon*, *Cybiosactès*. On a cru aussi que le nom de *Philadelphe* fut donné par ironie à un prince qui aima si peu ses frères ; mais il le reçut à cause de sa tendresse pour sa sœur.

3 Élien, *Var. historiæ*, *lib.* *XIII*, *c.* 22.

Son successeur Ptolémée V, qui prit le nom de Théos Épiphanès Eucharistos, n'avait que cinq ans lorsqu'il monta sur le trône. Ses ministres, Agathocle, Tlépolème ; Ptolémée, fils de Sosibius ; Aristomène et Polycrate, régnèrent successivement à sa place. Tlépolème et Sosibius mécontentèrent l'Égypte au point qu'ils furent obligés de se mettre, avec leur roi, sous la protection des Romains pour se conserver. Le sénat chargea Marcus Lepidus de surveiller le roi, ses ministres et son royaume, en attendant le moment opportun pour l'exécution d'un dessein déjà formé.

Cependant le temps d'ajouter l'Égypte à la république n'était pas venu. Marcus Lepidus abandonna sa charge au philosophe Aristomène. Ce prudent politique rétablit la paix en Égypte, en soumettant les rebelles qui s'étaient réunis à Lycopolis. Il fit couronner le jeune prince avant l'âge prescrit par les lois, et le gouverna jusqu'à sa quatorzième année. A cette époque l'intrigant Polycrate porta le roi à se défaire par la cigüe de son habile tuteur. Une faute légère fut le prétexte de ce crime : Aristomène avait réveillé son maître dormant à l'audience d'un ambassadeur[1]. Délivré d'un censeur trop sévère, Épiphane se livra à la sécurité lorsqu'il devait commencer à craindre. Ses sujets se révoltèrent de nouveau ; son beau-frère Séleucus, roi de Syrie, lui déclara la guerre : ses courtisans se persuadèrent qu'il voulait la faire à leurs dépens, en confisquant

1 Plutarch., *Quo modo adulator discern.*

leurs biens : ils l'empoisonnèrent dans sa vingt-huitième année.

La cérémonie de son inauguration à Memphis avait été célébrée par une inscription en caractères grecs, égyptiens et hiéroglyphiques, consacrée à ce prince par les prêtres de Rosette, et retrouvée par les Français qui conquirent naguère l'ancien royaume des Lagides. [1]

La mère du jeune Ptolémée VI, la sage Cléopâtre, administra pendant quelque temps avec prudence : l'Égypte reprenait sa prospérité lorsqu'elle mourut. Son fils aîné prit, par reconnaissance envers elle, le nom de Philométor, et tâcha de régner comme sa mère. Il fut malheureux dans une de ces guerres que les rois d'Égypte firent souvent à ceux de Syrie pour quelques villes phéniciennes : il tomba entre les mains de ses ennemis. Les Alexandrins placèrent sur le trône son jeune frère Évergète II.

Cependant Antiochus rendit le diadème à Philométor, et, sans les violences d'Évergète, un règne heureux allait recommencer. Chassé de ses états par son frère, Philométor y fut rétabli par le sénat de Rome. Évergète fut obligé de se contenter de la Libye et de la Cyrénaïque, jusqu'à l'époque où Philométor perdit la vie dans la bataille d'Œnoparas en Syrie.

Évergète II fut appelé au trône en attendant que le fils de Philométor eût atteint l'âge requis. Cette condition fut pour lui le motif du meurtre de son neveu. Après s'être assuré le sceptre par ce crime, il prit vengeance

1 Ameilhon, sur l'Inscription de Rosette.

de ceux qu'il devait gouverner et qui lui avaient été infidèles dans ses démêlés avec Philométor : s'appuyant sur ses troupes étrangères, il fit couler le sang de ses sujets dans les rues de sa capitale. Époux de sa sœur, qui avait été la femme de son frère, il répudia cette princesse pour épouser sa fille. Les habitans d'Alexandrie, alarmés par ces horreurs, abandonnent la ville hospitalière des premiers Lagides : *Ptolémée*, dit Justin [1], *resta seul avec ses gardes dans cette ville immense.* Il publie un édit pour y appeler les étrangers ; mais, devenu odieux à tous les hommes, il est expulsé une seconde fois de sa capitale. Sa sœur y règne ; il y revient, l'assiége, et, craignant un rival dans son fils, il le rappelle de Cyrène et le fait égorger. Maître de l'Égypte, il attaqua la Syrie, et ne lui accorda la paix qu'après avoir placé une de ses filles sur le trône d'Antioche. [2]

Les premières années du règne d'Évergète II furent funestes aux lettres [3] : il bannit cette population d'Alexandrie que tant de lustres avaient instruite, pour la remplacer par d'ignorans étrangers ; il persécuta particulièrement ceux des savans qui avaient été protégés par son frère. La cité grecque de l'Égypte redevint par ses fureurs un nouvel asile pour les transfuges des pays barbares, tandis que les membres de l'école d'Alexandrie se répandirent dans le continent de la

---

1 *Historiar. Trogi Pomp. Epitome lib.* 38, *c.* 8.

2 Les Alexandrins changèrent son surnom en *Kakoergetes* ; ils le nomment aussi *Physkon*, le ventru.

3 Athen. *Deipnos.*, *lib. IV*, *p.* 184.

Grèce, dans les îles et en Asie, pour y enseigner les sciences acquises en Égypte.

L'édit qui appelle des étrangers dans la ville dépeuplée par Évergète marque donc une époque dans les annales du musée, et le règne de ce prince appartient par là à deux périodes différentes de notre école.

CHAPITRE II.

Savans de l'École d'Alexandrie depuis la mort d'Évergète I.er jusqu'à l'édit d'Évergète II qui appelle une nouvelle population dans sa capitale.

Le tableau que nous venons d'esquisser de l'histoire d'Alexandrie sous les successeurs des trois grands hommes qui avaient protégé les lettres dans leur capitale avec tant de goût et de passion, doit nous faire craindre de ne plus trouver à l'époque qui nous occupe que les ruines d'une gloire trop passagère. En effet, l'école d'Alexandrie est moins brillante; un nombre trop peu considérable de savans s'offre à nos recherches : mais leurs travaux nous prouvent encore que les bonnes études florissaient au musée. Si les monumens d'Alexandrie eussent survécu aux siècles, si les bibliothèques n'eussent pas été la proie des flammes, si les mémoires que les Alexandrins avaient composés pour l'histoire des lettres se fussent conservés, nous serions peut-être surpris de voir l'école d'Alexandrie forte et florissante au milieu des orages.

La poésie dramatique, la philosophie, l'histoire, les sciences cosmographiques et la philologie furent

cultivées avec succès au milieu des désordres qui agitaient les palais du Bruchium.

Aristonyme. §. 1. Dans des temps moins orageux nous avons vu la bibliothèque d'Alexandrie confiée aux soins d'Ératosthène, d'Apollonius, d'Aristophane. Ces trois écrivains survécurent tous à Évergète, et continuèrent sous le règne de Philopator la sollicitude qu'ils avaient consacrée aux trésors littéraires des Lagides. Selon Suidas, Aristonyme fut chargé de cette surveillance sous le règne de Philopator, et cette donnée me paraît fort exacte; mais, lorsque le même auteur ajoute qu'il fut revêtu de cette dignité après la mort d'Apollonius, le vague commence à se mêler à une erreur commise par le même écrivain, qui place Aristonyme sous le règne de Philadelphe et celui de Philopator *son successeur*. Comment Suidas a-t-il pu ignorer le vrai successeur de Philadelphe?

Aristonyme, né sous le règne de ce prince et élevé par la génération poétique que ses institutions et ses faveurs avaient rendue si célèbre, conserva le goût de la poésie à une époque où Thalie et Melpomène virent leurs temples déserts. Il composa un grand nombre de pièces dramatiques qui se sont toutes perdues. La comédie dont Athénée nous a conservé le titre, *le soleil qui gèle*, aurait piqué au moins notre curiosité. Les Alexandrins avaient au reste beaucoup de verve comique, s'il nous est permis d'en juger par les sobriquets qu'ils savaient se donner, et par les satires et les épigrammes qu'ils se lançaient.

Placé à la tête des trésors littéraires des Lagides,

Aristonyme devait se regarder comme le favori de ces princes : il songeait cependant à se retirer à Pergame, soit que les Attales, toujours jaloux de la gloire littéraire des Lagides, lui eussent offert leurs trésors; soit que la décadence des mœurs d'Alexandrie le dégoûtât de cette ville; soit, enfin, qu'il fût tourmenté de ce mal qui nous fait rêver le bonheur là où nous ne sommes pas. Philopator ou Épiphane, attachant un grand prix à son talent, le priva d'abord de sa liberté, unique exemple connu d'une aimable tyrannie de la part des Lagides. Il ne lui rendit l'indépendance que lorsqu'il vit que sa volonté était inébranlable. Aristonyme en profita, et se rendit à la cour d'Eumène, séjour envié par beaucoup de gens de lettres; il y mourut d'un mal douloureux. On doit le regarder comme le dernier poëte comique de l'école d'Alexandrie. Soit que les savans de cette école fussent privés de la verve poétique, soit que les sciences philologiques et cosmographiques eussent pour eux trop de charmes, ils renoncèrent presque entièrement au goût des vers pour se livrer à des études plus sérieuses.

§. 2. Hipparque de Nicée fit faire à l'astronomie des progrès étonnans, appela à ces études un grand nombre d'Alexandrins, et éclipsa leurs noms par une célébrité qui s'accrut toujours par les soins de ses commentateurs. Astronome studieux, n'aimant que la vérité, il avait observé les cieux en Bithynie et à Rhodes avant de passer en Égypte [1]. La réputation des Hipparque.

1 Ptolémée (III, 59) l'appelle φιλοπονος και φιλαληθης. Un pas-

Conon et des Aristarque l'avait attiré au musée; leurs observations y étaient déposées : il en profita pour rectifier les siennes; mais son amour de la vérité fait croire qu'il réforma plus souvent les leurs. Pline pense qu'on ne peut assez louer Aristarque, puisque personne n'a prouvé mieux que cet astronome notre affinité avec les astres [1]. En prononçant ce pompeux éloge, Pline partage cette ancienne et mystérieuse croyance qui regardait les astres comme des êtres (ζωα) aussi supérieurs à l'homme qu'inférieurs aux divinités. Les nombreux travaux d'Hipparque étaient sans doute chacun un titre pour un panégyrique. C'étaient des *commentaires sur les étoiles fixes*, des *traités sur la grandeur et la distance du soleil et de la lune*, *sur l'ascension des douze signes*, *sur le changement des points solstitiaux*, etc. Les anciens possédèrent long-temps ces précieuses dissertations, et l'astronome Ptolémée les fit servir à sa gloire. Il est à regretter, pour celle d'Hipparque, que de tous ses ouvrages celui auquel le temps eût dû le moins de respect ait seul survécu aux ravages des siècles : ce sont ses *Commentaires sur les phénomènes d'Aratus et d'Eudoxe*, travail de sa jeunesse, dédié à un certain Aschrion, qui appartient sans doute au nombreux cortége de disciples que forma et qu'éclipsa Hipparque.

---

sage d'Élien avait trompé quelques savans sur l'âge d'Hipparque; Valesius corrigea le premier les mots d'Élien, επι Νερωνος, en επι Ιερωνος.

1 Plin. *Hist. natur.*, *II*, 26.

Ce célèbre auteur doit être placé au nombre des écrivains les plus exacts de l'antiquité : ayant comparé la géographie d'Ératosthène avec les progrès que cette science avait faits dans l'intervalle, il se fit un devoir de rectifier les erreurs du premier géographe d'Alexandrie. Les savans du musée semblent en général s'être prescrit le devoir de perfectionner les ouvrages de leurs prédécesseurs. Ils eurent souvent la modestie d'augmenter la gloire des anciens aux dépens de la leur; quelquefois aussi il leur est arrivé de mettre des erreurs nouvelles à la place des vérités anciennes : la doctrine d'Hipparque eut le malheur de tomber entre les mains trop hardies de Strabon, et nous verrons comment elle fut défigurée par ce géographe.

§. 3. Au temps d'Hipparque il eût été difficile d'écrire avec quelque succès sur la géographie mathématique; mais, comme cet astronome ne s'occupait guère de la géographie descriptive, nous ne devons pas être surpris que d'autres écrivains se soient fait un nom dans ce genre. Agatharchide, de Cnide, attiré en Égypte par les trésors topographiques qu'on avait entassés au musée, y publia un *Périple de la mer rouge*. Un célèbre écrivain moderne a combiné les fragmens qui nous en restent avec le périple d'Artémidore, publié un siècle plus tard, et ce travail est d'autant plus important qu'il nous montre l'état des connaissances géographiques des Alexandrins à cette époque [1]. Il a fourni à M. Niebuhr des données im- Agatharchide.

1 Gosselin, Recherches sur la géographie des anciens, etc.

portantes pour ses opinions sur le monument d'Adulis, dont nous avons parlé plus haut.

Agatharchide avait été, dans sa jeunesse, lecteur de l'historien Héraclide Lembus, et il en avait conservé le goût pour l'histoire, ou plutôt pour ce genre polyhistorique dans lequel s'exercèrent la plupart des écrivains de cette époque. Il enrichit le monde grec et la bibliothèque d'Alexandrie de deux ouvrages de cette nature, l'un intitulé *Asia*, en dix livres; l'autre, *Europiaca*, beaucoup plus volumineux, puisqu'Athénée en cite la trente-huitième partie.

Agatharchide aimait aussi la philosophie, et s'attachait de préférence aux péripatéticiens.[1]

Je ne crois pas, avec *la Biographie universelle*, que le nom d'Agathyrside, qu'on rencontre dans Stobée, ne soit qu'une altération de celui d'Agatharchide; car l'un de ces auteurs était de Cnide, et l'autre de Samos : d'ailleurs les anciens n'attribuèrent jamais les *Persica* d'Agathyrside à notre auteur.

Ptolémée de Mégalopolis.

§. 4. Quoique les *Asia* et les *Europiaca* fussent en grande partie consacrés à l'histoire, c'étaient néanmoins bien plus des recueils historiques que des ouvrages d'histoire. L'école d'Alexandrie mérite en général le reproche de s'être livrée à des traités, à une époque où il fallait faire des livres, et non s'arrêter à amasser des matériaux. S'il est vrai que les traités particuliers, les monographies, avancent infiniment les sciences, il est vrai aussi qu'il faut souvent

---

1 Strabon, *lib. XIV*; Fabric., *Bibl. græc.*, *III*, 32.

réunir ces rayons épars en un corps de doctrine pour les sauver de la destruction ou de l'oubli, et c'est là ce que les auteurs de notre école ont trop négligé. Quoiqu'ils fussent en possession des plus riches matériaux sur l'histoire des trois siècles qui suivirent la mort d'Alexandrie, cette partie de l'histoire du monde grec est l'une des moins connues.

Dans les temps que nous parcourons, le seul Ptolémée de Mégalópolis est connu pour avoir écrit l'histoire en Égypte; encore ne s'occupa-t-il que du règne de Philopator. Il serait glorieux pour l'école d'Alexandrie d'avoir formé Polybe, et plus glorieux encore d'avoir pu le fixer au musée. Après avoir rempli auprès des Lagides la mission dont sa patrie l'avait chargé, ce précieux historien quitta l'Égypte sans en emporter assez de regrets pour y retourner.

§. 5. Il ne faut souvent qu'un grand homme pour former une génération illustre: le génie a non-seulement le privilége de saisir d'éminentes vérités, il a surtout celui d'inspirer de l'enthousiasme pour celles qu'il professe; les doctrines les plus sèches obtiennent des partisans, lorsque c'est un grand homme qui les communique. Aristarque, le plus fameux des critiques, eut de nombreux disciples.

Aristarque. Zénodote. Aristarchéens.

Né dans la mystérieuse Samothrace, Aristarque s'était fait en Égypte le disciple du grammairien Aristophane, le plus savant des Alexandrins. Cette circonstance, jointe à l'honneur d'avoir instruit les fils de Philopator, lui valut une réputation, même précoce: sa nouvelle édition d'Homère accrut sa célébrité. Les

savans de Pergame rivalisaient à cette époque avec ceux du musée ; Aristarque y avait un dangereux émule dans Cratès de Malles, avec lequel il avait disputé dans un voyage à Pergame. La recension de Cratès jouissait d'une haute réputation, et prêtait des armes à tous ceux qui étaient jaloux de celle d'Aristarque. Ce savant parvint toutefois à confondre ses détracteurs et à éclipser ses rivaux. Zénodote, jeune, quoique membre du musée, n'est presque plus connu que par ses querelles avec Aristarque. Au reste, la circonstance, qu'on l'a souvent confondu avec le célèbre bibliothécaire et grammairien du même nom, et qu'on a cru que ses ouvrages appartenaient à ce dernier, peut avoir contribué à l'obscurcir.[1]

Aristarque fut un rival redoutable sous beaucoup de rapports. Il écrivait avec une fécondité prodigieuse; il laissa huit cents volumes à la postérité[2]. Un seul de tous ces traités nous a été conservé; il n'a pas encore obtenu les honneurs de la presse.[3]

Son auteur léguait ses écrits à ses nombreux disciples ; telle était la respectable coutume de l'école d'Alexandrie. Aristarque comptait, non pas quarante auditeurs, ce nombre serait peu considérable, mais quarante disciples, qui professèrent ses principes de critique, ses théories grammaticales. Il n'est point douteux

---

1 D'Ansse de Villoison, *ad Hom. XXXI*. Cf. *Biblioth. græca*, *vol. I*, Zénodote.

2 Suidas, v. Aristarque. Cf. *Scolia ad Theocrit.*, *Id. X*, 8.

3 Il existe à la bibliothèque du Roi ; v. Labbe, *Biblioth. nova mscpt.*, *p.* 104.

qu'ils ne soient restés fidèles à leur maître aussi long-temps qu'il habita Alexandrie ; mais, lorsque les fureurs d'Évergète II éclatèrent, ils allèrent, sans doute, offrir leur science aux habitans de la Grèce et de l'Asie. Aristarque lui-même, quoique ancien instituteur d'Évergète, quitta l'Égypte pour la Chypre, où il mourut dans un âge avancé.

Une partie de ses jeunes auditeurs, plus courageux que lui, revinrent en Égypte sur l'édit de rappel publié par Évergète, et y formèrent une nombreuse école connue sous le nom d'*Aristarchéens*. Trop modestes pour traiter des sujets discutés par leurs maîtres, ils se bornèrent à en professer, expliquer et perfectionner les théories, renonçant à leur propre illustration. On a cependant conservé les noms d'Aper, Aristès, Aristodème, Démétrius Ixion, Démétrius Scepsius, Dicéarque de Sparte, Ménandre, Mnaséas, Pamphile, Satyrius, Hellanicus, Ménécrate de Nysa, Ptolémée Pindarion et Ptolémée Épithète. Le célèbre Moschus de Syracuse fut aussi l'un des auditeurs d'Aristarque, et les deux fils de ce critique, Aristagore et Aristarque, sont également cités au nombre de ses successeurs.

Quelques-uns des partisans d'Aristarque que nous venons de nommer, vécurent long-temps après lui, et nous fournissent une nouvelle preuve de la célébrité dont il jouit même après sa mort.

§. 6. Les philosophes, toujours plus rares que les grammairiens, parce qu'il est plus difficile de sonder les lois de la pensée que de disserter sur le langage, furent peu nombreux à l'époque qui nous occupe.

Sphérus. Mnésistrate.

Nous voyons cependant des stoïciens à la cour corrompue des Lagides ; et c'est une chose assez remarquable de voir professer des théories sévères dans les palais du Bruchium, lorsque leurs habitans ne sont plus faits pour les entendre, tandis que dans les temps primitifs on leur prêcha souvent d'indignes doctrines.

Sphérus du Bosphore, instruit par Cléanthe, célèbre stoïcien et auteur de l'hymne à Jupiter, ne se rendit à la cour des Lagides qu'après s'être affermi dans le raisonnement philosophique [1]. Peut-être y arriva-t-il avec quelque prétention. Philopator voulut le mettre à l'épreuve. Il lui demanda à table si le sage se laissait *tromper par l'apparence* [2]; Sphérus le nia : le roi lui servit des fruits artificiels d'une trompeuse perfection ; le philosophe en prit pour les manger, et le prince s'applaudit beaucoup de sa finesse [3]. Il croyait le dogmatisme réfuté. Mais le Stoïcien était sophiste ; il se défendit avec des armes aussi frivoles que celles dont le roi s'était servi pour l'attaquer : Je n'ai pas été jusqu'à la croyance, dit-il ; mon imagination m'avait seulement rendu la chose probable. L'attaque, la défense, toute dispute et toute discussion sont mauvaises, lorsqu'on n'ose pas se placer au centre de la question. On ne réfute pas le dogmatisme en se jouant de la vue basse d'un philosophe, et on le défend mal si l'on ne

---

1 Diog. Laert., *lib. VII*, 177 suiv.

2 Je traduis ainsi le mot δοξαζειν.

3 Selon Diogène, c'étaient des pommes de cire ; selon Athénée, des oiseaux, ce qui n'est guère probable.

convient pas d'avance que les organes de l'homme l'assujettissent à des milliers d'erreurs.

Sphérus aussi quitta l'asile des lettres, que troubla Évergète; il se retira à Sparte et instruisit la jeunesse de cette ville avec une sollicitude remarquée par Plutarque [1]. Formé par un philosophe étranger à notre école, et ayant passé la plus grande partie de sa vie en Grèce, Sphérus n'a pu placer à la bibliothèque d'Alexandrie qu'une partie de ses ouvrages. Il ne nous en reste que les titres [2]; mais ils méritent d'être rappelés, parce qu'ils semblent trahir un philosophe très-instruit, et qu'ils peuvent donner quelque idée de l'enseignement qu'il a fait au musée. Vrai stoïcien, il traitait dans deux livres les questions sur *le monde*, et dissertait dans d'autres sur *les élémens* et *la semence des choses*, sur *la fortune*, sur *les atomes* (principes des choses) et *les simulacres* (espèce de médium entre les choses et les idées) de la doctrine épicuréenne; sur *le devoir*, sur *le trouble des passions*, sur *la richesse* et *la gloire*, sur *la mort*.

Quel dommage que Sphérus, auteur de tant d'écrits anciennement célèbres, n'ait pas été doué d'une éloquence capable d'émouvoir les Lagides et leurs courtisans? que n'a-t-il pu bannir les passions de leurs palais, et y placer le calme de la vertu, la méditation de la sagesse? Quelle gloire il aurait sauvée! L'héritage de Soter, de Philadelphe et d'Évergète restait intact à Phi-

---

1 *Vitæ Parallel.* Cleomenes.
2 Diog. Laert., VII, 178.

lopator, et rien n'était plus propre à garantir l'intégrité du royaume des Lagides que l'intégrité de leur gloire.

Il ne paraît pas que Sphérus ou d'autres philosophes aient su présenter aux Ptolémées les leçons de politique que réclamait leur situation. Il semble en général que les auteurs d'Alexandrie s'occupèrent peu de la discussion des affaires publiques de l'Égypte : Sphérus, en particulier, ne s'occupa de ces matières qu'à son retour en Grèce, où il écrivit sur Lycurgue et sur la république de Sparte.

En même temps que Sphérus, il se trouvait à la cour de Philopator un littérateur nommé Mnésistrate, qui disputait quelquefois avec Sphérus : on peut le regarder comme un philosophe ; mais son nom est redevenu si obscur qu'il rappelle à peine celui d'un obscur disciple de Platon.

Sotion. Satyrus.

§. 7. Mnésistrate n'était guère propre à rendre à la philosophie l'estime que plusieurs écrivains avaient cherché à lui ôter en jetant le ridicule sur la philosophie. Nous avons vu que Lycophron lança des satires contre les philosophes, et que Timon accusa les membres du musée de se débattre sur des questions oiseuses. Ce dernier poëte avait maltraité les philosophes dans ses Silles, et un ouvrage particulier avait été publié contre eux sous le titre de *Successions des philosophes*.[1] Ces attaques devaient être combattues. Sotion d'Alexan-

---

1 Διαδοχὴ τῶν φιλοσόφων. Diog. Laert. *in Anaxag.*; voy. Eunapius, *Vitæ philosoph.*, *initio*.

drie, qui vivait sous le règne de Philométor, rédigea les biographies de quelques philosophes, pour les disculper des reproches dont ils étaient l'objet. Il écrivit en particulier sur les Silles de Timon [1]. Si ses ouvrages avaient traité avec fidélité de la philosophie de cette époque, s'ils avaient discuté franchement les défauts qu'on lui reprochait, ils eussent été précieux pour nous. Mais, si nous en jugeons par les Biographies de Diogène de Laërte, qui a profité de celles de Sotion, on est tenté de croire que les accusations et les défenses dont les philosophes étaient l'objet, concernaient souvent des questions d'un intérêt médiocre. Les syllogismes proposés à la sagacité d'un philosophe ; les bons mots qu'il avait dits, ou les mauvais propos qu'il avait tenus ; les épigrammes qu'on avoit faites sur lui ; les esclaves qu'il avait formés, la maîtresse à laquelle il avait rendu hommage : voilà les objets de quelques disputes qui doivent avoir figuré dans les Biographies de Sotion, si elles furent les modèles de celles de Diogène.

Peu de temps après Sotion, Satyrus exécuta un travail semblable, qui acquit de la célébrité et se conserva aussi jusqu'aux temps de Diogène et d'Athénée, qui le citent [2]. Je présume que les *Caractères*, publiés par le même auteur, furent un supplément à son premier ouvrage. Satyrus, péripatéticien, rivalisa dans cette seconde production avec un des chefs de son école,

---

1 Voy. Athen. *Deipnos.*, *lib. XII.*

2 Diog. *in Anaxag. et Empedocl.*, Athen. *Deipnos.*, *VI*, 13.

après s'être montré l'émule du stoïcien Sotion dans ses Biographies.

En général, Satyrus paraît avoir conservé le goût de l'érudition péripatéticienne; il écrivit aussi sur les *différens peuples d'Alexandrie* (Grecs, Macédoniens, Égyptiens, Juifs et autres Asiatiques) un ouvrage historique que nous lirions avec intérêt s'il était parvenu jusqu'à nous.[1]

Il en serait sans doute de même d'une foule d'autres productions dont l'histoire n'a pas conservé la mémoire. On peut être convaincu que l'école d'Alexandrie était encore nombreuse et féconde en ouvrages. On peut en juger par les pertes qu'elle éprouva sous Évergète II. Nous avons déjà eu l'occasion de dire qu'Aristarque la quitta avec un grand nombre de disciples; nous savons de plus que les partisans d'Érasistrate, non moins nombreux, peuplèrent la ville de Smyrne, où ils établirent une école sous la direction d'Ikésias. Les Hérophiliéns aussi allèrent s'établir à Laodicée, dans le temple de Karus, où ils fondèrent un enseignement long-temps célèbre. Il y a plus, si nous en croyons Athénée, la Grèce fut inondée par les savans que perdit notre école[2]. Cependant cet écrivain, qui rédigeait d'après les plus vastes matériaux, a mieux aimé tracer un tableau général que

---

1 Eudocie en rapporte, dans son *Violarium*, des détails pris dans l'ouvrage de Théophile à Eutolycus, *lib. II*, §. 7. Cf. Hieronymus, *Praef. catalog. script.*

2 Athen. *Deipnos.*, *lib. XII*, *p.* 184.

de nous donner des détails. Il suppose même la chose connue à ses lecteurs. « Ne sais-tu donc pas, dit-il, « que Ménéclès de Barca et Andron d'Alexandrie[1] rap- « portent dans les *Annales des Alexandrins* comment « les Grecs et les Barbares furent instruits par les sa- « vans d'Alexandrie, après que toutes les études eurent « été abandonnées (en Grèce et en Asie) par suite des « guerres sanglantes que se livrèrent les successeurs « d'Alexandre. Oui, les sciences furent restaurées (en « Grèce) sous le septième Ptolémée, que les Alexandrins « ont si bien désigné par le surnom de Kakergète. « Ayant fait assassiner un grand nombre de citoyens « de sa capitale et exilé presque tous ceux qui avaient « été élevés avec son frère (Philométor), Évergète II « a fait que les villes et les îles se sont remplies de « grammairiens, de philosophes, de géomètres, de « musiciens, de précepteurs (sophistes), de médecins, « de peintres et de beaucoup d'autres artistes. Obligés « par leur pauvreté de se soutenir au moyen de leur « savoir, ces exilés formèrent beaucoup d'hommes « distingués dans les pays où ils se retirèrent. »

Cet événement, qui prouve les richesses littéraires d'Alexandrie, et dont Athénée se réjouit pour la Grèce, est la plus forte accusation contre Évergète II. De quels coups ce prince a frappé les institutions chéries de Soter et de Philadelphe! Essaiera-t-il jamais d'apaiser les mânes indignés de ces grands hommes?

---

[1] Deux auteurs de notre école, dont l'époque est incertaine. Voyez Vossius, *Hist. græc. incertæ ætatis* : Andron et Ménéclès.

TROISIÈME SECTION.

L'École d'Alexandrie sous le règne de Ptolémée Évergète II, Ptolémée Lathyre, Ptolémée Alexandre, Ptolémée Aulète et la reine Cléopâtre. (De l'an 145 à 29 avant J. Ch.)

CHAPITRE PREMIER.

Sur le règne des derniers Lagides. Origine de la seconde Bibliothèque.

Évergète II est, dans l'histoire du musée, un Janus à deux faces, marquant des époques toutes différentes. Ses fureurs avaient dispersé les savans; son goût, son amour pour les lettres, les rassembla de nouveau dans sa capitale. Il fit plus : lui-même devint l'émule des historiens, des philosophes et des grammairiens dont il s'entoura. Élève du célèbre Aristarque, Évergète possédait une érudition variée; il publia des *commentaires critiques* sur Homère, et s'il ne donna pas une nouvelle recension des œuvres de ce poëte, il y proposa du moins des leçons nouvelles[1]. Son ouvrage le plus célèbre était un recueil historique ou des *Commentaires* qui concernaient l'histoire littéraire et monumentale d'Alexandrie. L'histoire naturelle y occupait une place distin-

---

1 Je crois devoir modifier ainsi l'opinion qui lui attribuait une recension, et le plaçait parmi les διορθωτους Ομηρου. Cf. Eustath. *ad Odyss.* 'ε., *p.* 203. *Bibl. græc. I*, *p.* 521.

guée, parce qu'Évergète II avait hérité du goût de ses ancêtres pour ces belles études.[1]

Son zèle ne se borna pas à augmenter sa bibliothèque de ses propres écrits; il fit acheter en Grèce les savantes productions qui lui manquaient, ou fit copier celles dont il ne pouvait acquérir les originaux. C'était au reste chose dangereuse de lui en prêter; il ne rendait souvent que des copies : ayant engagé la somme de quinze talens pour obtenir des Athéniens les autographes des œuvres de leurs tragiques, il les garda au risque de perdre ses trésors.[2]

Ce zèle, un peu frauduleux, devint dans l'ame d'Évergète une passion exclusive. Depuis le règne d'Eumène II, prince qui établit une bibliothèque à Pergame vers l'an 170 avant notre ère, il existait entre les Lagides et les Attales une émulation généreuse, entièrement favorable aux lettres[3]. Elle dégénéra d'une manière ignoble sous le septième des Lagides. Pour l'emporter sur ses rivaux, ce prince défendit l'exportation du papyrus dont les écrivains se servaient alors généralement[4]. Ce trait de rivalité, coupable aux yeux de l'historien, eut des suites auxquelles ne s'attendaient ni les rois de Pergame ni ceux d'Alexandrie. Les savans des premiers inventèrent le parchemin, et leur

1 Athénée cite souvent ces Commentaires sous le titre de ὑπομνήματα; v. *lib. II.*

2 Galen. *Comment.* 2, *in lib. III Epidem.*, *p.* 410 *seq.* Cf. Athen., I, 3.

3 Galeni *Comment.* 2, *lib. de natura humana*, *p.* 17.

4 Pline, *Hist. nat.*, *XIII*, 11.

bibliothèque s'accrut bientôt jusqu'au nombre de 200,000 volumes.[1]

Les passions, nos compagnes inévitables, que nous devrions plus connaître et moins calomnier, enfantent presque toujours des biens dont nous n'avions pas conçu l'idée, et des maux que nous ne savions prévoir. Des imposteurs s'aperçurent de la passion des Lagides et des Attales : aussitôt une calamité inconnue auparavant, dit Galien, envahit la littérature; on fabriqua une quantité de mauvais ouvrages revêtus des plus grands noms, et on les vendit chers aux princes imprudens qui se disputaient ces frauduleux écrits.[2] Je suis tenté de croire qu'Évergète II, plus instruit que ses rivaux, soupçonna en quelque sorte la mauvaise foi des marchands et des navigateurs qui lui vendaient des livres : il fit apposer à ces ouvrages les mots ἐκ πλοιων, comme pour avertir le lecteur qu'ils pouvaient provenir d'une source suspecte.

Les nombreuses acquisitions littéraires de ce prince me font croire que la seconde bibliothèque d'Alexandrie, celle du Sérapéum[3], dont on ignore l'origine exacte, a commencé sous ce règne. Cette nouvelle collection se composait de livres que la bibliothèque du Bruchium, appelée désormais la *mère* pour la distinguer de sa nouvelle *fille*, ne pouvait plus contenir.

On ignore si les livres du quartier de Rhacotis ont

---

1 Plutarque, *Vit. parall.*, *Marcus Antonius.*
2 Galenus, l. c.
3 Voyez ci-dessus, p. 57.

été déposés dans le Sérapéum même, dans les galeries du temple, ou dans un bâtiment qu'Évergète y aurait ajouté. Le Sérapéum était aussi vaste que magnifique; sa bibliothèque, qui s'accrut rapidement, comptait 300,000 volumes à l'époque de l'incendie du Bruchium.

Quoique Évergète II ait donné des preuves incontestables de son amour pour les lettres, et protégé les études avec un zèle passionné, on a voulu nier, de nos jours, que ce prince eût jamais rien fait pour elles. Le nouvel éditeur de l'*Histoire de l'art chez les anciens* [1] ne voit dans Évergète que le prince sanguinaire se qui vengea follement de ses sujets, persécuta les savans de Philométor, et bannit les principaux Égyptiens de ses états. Cet antiquaire va jusqu'à s'applaudir d'une prétendue découverte qui doit changer une opinion accréditée, et qui ne prouve que l'insuffisance de ses propres recherches. Il pense que l'on a regardé jusqu'ici le roi Évergète comme protecteur et restaurateur des lettres d'après l'autorité de Vaillant [2], qui a mal lu le passage d'Athénée, que nous avons cité plus haut, sur l'exil des savans du musée. Il aurait sans doute été ridicule de louer Évergète d'avoir exilé ses savans, et d'avoir favorisé ainsi la restauration des lettres dans les pays où ils se retirèrent. Mais l'absurdité même de cette opinion devait inspirer à l'adver-

---

1 C. F. (Carlo Féa) v. Winkelmann, Histoire de l'art. etc., II, 258, 353.

2 *Annales Lagidarum.*

saire de Vaillant quelque défiance de ses propres lumières. Mieux instruit, il aurait vu qu'on n'a pas regardé Évergète II comme le restaurateur des lettres pour avoir banni, mais pour avoir rappelé les savans du musée; il aurait vu que ce n'est pas sur l'autorité d'Athénée que repose l'éloge du septième Lagide, mais bien sur celle de Galien, dont nous avons cité quelques passages, et sur celle de Saint Épiphane, qui donne à ce prince le surnom que prenait Ératosthène [1]. Le même adversaire de Vaillant et d'Évergète reproche à ce dernier quelques parties de ses *Commentaires;* il trouve mauvais que le roi ait indiqué dans la description des curiosités d'Alexandrie le nombre des faisans qu'on y élevait pour la table des princes; il s'attache surtout à une déclaration d'Évergète qui n'a rien que d'honorable pour lui : ce prince disait qu'il aimait mieux se refuser les faisans pour les abandonner à la curiosité des naturalistes, et son moderne adversaire trouve cette déclaration d'une niaiserie et d'une jactance ridicule.

Plus l'*Histoire de l'art* a de droits à être reçue comme un ouvrage exact, plus il importe d'en ôter des taches qui n'appartiennent pas à son auteur.

Après Évergète, les lettres ne trouvent plus d'aussi zélé protecteur dans la famille des Lagides; les querelles pour le trône recommencent, et les crimes usurpent le sceptre.

Ptolémée VIII, qui fut surnommé Lathyre, et qui

---

1 Φιλόλογος, v. Epiph., *de mensur. et ponderibus*, c. 12.

se nommait lui-même *Theos Soter*, était l'aîné des fils d'Évergète II. Cependant, par l'injuste prédilection que sa mère Cléopâtre avait pour son fils Alexandre, il fut d'abord privé du trône et forcé de se retirer en Chypre; étant ensuite parvenu à la couronne, il en fut dépouillé de nouveau par sa mère et son frère Alexandre. Ce prince, trop doux aux yeux de sa mère, se brouilla avec elle, et la fit assassiner. Alexandrie se révolta contre le parricide, et rappela Lathyre, qui régna paisiblement pendant sept années, son frère étant mort dans un combat naval.

La rentrée de Lathyre avait été funeste à quelques villes. Malgré la douceur de son caractère, ce prince punit ses sujets des désordres dans lesquels la cour les avait entraînés. Thèbes fut au nombre des victimes. C'est par les rigueurs d'un Lagide que les monumens de la *ville aux cent portes*, dont on avait oublié l'origine et dont on n'osait calculer la fin, furent si cruellement ravagés.

L'histoire des lettres ne rapporte pas que Lathyre ait réparé, comme Phycon, les torts qu'il fit aux monumens de Thèbes; son frère Alexandre ne paraît pas non plus avoir marché sur les traces de son père.

Ptolémée Lathyre ayant été assassiné, sa fille Bérénice devait monter sur son trône; mais Sylla envoya en Égypte Alexandre II, neveu de Lathyre, qui s'était d'abord réfugié dans l'île de Cos, et qui, étant tombé entre les mains de Mithridate avec ses richesses, s'était réfugié à Rome après la défaite du roi de Pont. Alexandre II épousa la veuve de son

frère pour acquérir plus de droits au trône; mais il la fit mourir au bout de 19 jours, et fut obligé de s'exiler : il ne parvint plus à rentrer en Égypte.

Après la mort d'Alexandre, les Romains répandirent le bruit qu'il avait légué son royaume à la république.[1]

Les Romains étaient alors trop occupés des guerres de Mithridate et trop divisés entre eux pour songer à la conquête de l'Égypte. Ils vendirent ce royaume au fils naturel de Lathyre, à Ptolémée XI, qui se surnommait le *nouveau Bacchus*, et que les Alexandrins désignèrent par le surnom d'*Aulète*, *joueur de flûte*.

Ce prince, qui avait payé son royaume à César, ne dédaigna pas de rechercher les suffrages de son peuple par son talent musical[2]. Cependant les Alexandrins, lassés de ses exactions et de ses prodigalités, le chassèrent du royaume. Il se réfugia à Rome, emportant ses trésors; mais les Romains ayant appris qu'il avait fait assassiner les députés des Alexandrins et corrompu les juges qui devaient venger ce crime, il fut obligé de s'enfuir à Éphèse. Il emprunta des sommes énormes, les remit à Pompée, et fut rétabli dans son royaume par Gabinius, lieutenant du général qu'il avait payé. Pendant son absence, l'une de ses filles, Bérénice, l'emportant sur ses rivales, avait pris le sceptre, l'avait partagé avec un prince de Syrie,

---

1 Cicero, *Orat. II contra Rullum*, §. 16.

2 On peut attribuer à ce prince, avec Baudelot de Dairval (Vie d'Aulète), ce que Tzetzès dit d'un des Lagides, *in Chil. III*, 3, *num.* 113. Strabon (*lib. XVII*, *p.* 1146) dit seulement qu'il aimait la flûte.

surnommé *Cybiosactès* [1], avait fait étrangler cet époux et l'avait remplacé par le Cappadocien Archélaüs : Aulète, en rentrant à Alexandrie, fit tuer ce dernier, et surpassant tous les forfaits alors connus, il se baigna dans le sang de sa propre fille. Pour payer ses créanciers, il fallait opprimer ses sujets ; les Égyptiens attendirent sa mort avec impatience et l'apprirent avec joie.

Baudelot de Dairval, auteur d'une biographie d'Aulète, prétend que ce prince aimait les lettres ; tout ce que l'on en sait se borne à son goût pour la flûte. L'aînée des filles d'Aulète, Cléopâtre, âgée de dix-sept ans, régna d'abord avec son frère Ptolémée Dionysius, qui n'avait que treize ans, et qui probablement épousa sa sœur, selon la coutume des Lagides. Cléopâtre abusant de la supériorité de son âge et de son esprit pour régner seule, les instituteurs de son frère, Théodote et Pothinus, et le général de ses armées, ouvrirent les yeux au jeune roi sur la conduite de Cléopâtre et forcèrent celle-ci à se réfugier en Syrie. On allait la poursuivre dans sa retraite, lorsque Pompée et César arrivèrent successivement en Égypte et changèrent les plans de Dionysius. Ce prince fit assassiner le grand homme qui avait donné un royaume à son père, de crainte qu'il ne secondât les prétentions de sa sœur. Lorsque le vainqueur de Pharsale arriva en Égypte avec sa petite flotte, et qu'il vit la perfidie dont le jeune roi avait usé envers son grand rival, il s'aperçut d'abord qu'il aurait besoin de toutes ses forces et de toutes les res-

1 Cet étranger fit convertir en monnaie le cercueil d'or d'Alexandre le Grand, et le remplaça par un cercueil de verre.

sources de son génie pour sortir du pas dangereux où il s'était engagé. Au lieu de se montrer l'ancien ami et le protecteur d'Aulète, il parut comme l'arbitre des destinées de ses enfans. Il invita Ptolémée et sa sœur à déposer les armes, et à se soumettre à la sentence que son équité prononcerait, au nom du sénat, sur le sort d'un royaume légué aux Romains. Ptolémée se livra entre ses mains; mais Pothinus, favori du prince, indigné de le voir captif d'un étranger, invita Achillas, qui était à la tête d'une armée campée près de Péluse, à venir délivrer son roi. On combattit dans les rues et dans les ports d'Alexandrie. César s'était retranché dans le quartier des palais; il mit en usage toutes ses connaissances militaires pour se soutenir avec son peu de monde dans une position aussi dangereuse. N'espérant plus de pouvoir défendre ses galères contre la nombreuse flotte des Égyptiens, il fit mettre le feu à celle-ci, et l'incendie, ayant pris au quartier des palais, réduisit en cendres la bibliothèque et le musée des Lagides. Ainsi une mesure de tactique militaire menaça la gloire et détruisit les monumens de trois siècles. Une légion de plus, arrivée en Égypte avec César, eût sauvé la bibliothèque!

Cependant César se laissa tromper par le jeune roi, son captif; il lui donna la liberté, afin qu'il engageât les troupes égyptiennes à se soumettre, et le vit aussitôt se placer à leur tête. Quelques secours arrivés d'Asie mirent le général romain en état de transporter la guerre hors d'Alexandrie; il combattit les Égyptiens près du Nil, les vainquit et resta maître du

champ de bataille et du royaume, le jeune roi s'étant noyé en voulant passer le Nil. Les charmes de Cléopâtre arrachèrent à César cette brillante conquête, et l'ambitieuse princesse daigna la partager avec son frère pendant quelques instans. Elle le fit bientôt assassiner, et, seule héritière du trône de Soter, elle régna avec sécurité et protégea les lettres avec toute l'ardeur de ses ancêtres. Douée d'autant de génie que d'ambition et de beauté, Cléopâtre étudia elle-même la sagesse des peuples dans les ouvrages des divers pays: outre sa langue naturelle, elle possédait le grec, le latin, l'éthiopien et plusieurs langues de l'Orient [1]. Elle s'entoura de littérateurs, et s'efforça de réparer les pertes cruelles que l'incendie du Bruchium avait causées aux lettres. Marc-Antoine, son nouvel amant, remplaça la bibliothèque que César avait réduite en cendres, par celle des rois de Pergame, qui depuis long-temps avaient cessé de régner. Singulière destinée des hommes et des choses : les Attales, si long-temps rivaux des Lagides, si contrariés dans leur zèle par un prince de cette maison [2], n'avaient amassé des livres que pour satisfaire les désirs de Cléopâtre!

Cléopâtre, qui avait su captiver Marc-Antoine au moment même où il voulait lui faire rendre compte des secours accordés par elle aux meurtriers de César, ne sut pas se soumettre le vainqueur de

---

1 Delaborde (dans sa Chronologie : Rois d'Égypte, *Cléopâtre*) cite une longue liste des langues qu'elle parlait.

2 Ptolémée Évergète II. Voy. ci-dessus, p. 166.

Marc-Antoine. Après la bataille d'Actium, César Octavius vint en Égypte pour y recueillir les fruits de sa victoire. A son approche d'Alexandrie, Cléopâtre, désespérant de le fléchir, se donna la mort, et termina le règne des Lagides, l'an 29 avant J. Ch.[1] L'Égypte fut déclarée province particulière du chef de la république romaine, et une nouvelle ère marqua cette importante acquisition.[2]

En considérant les destinées des Lagides, un philosophe de ces temps s'écrie : *Qu'est donc devenue cette illustre famille des Ptolémées, dont la gloire resplendissait, pendant des siècles, jusqu'aux extrémités de la terre et de l'Océan*[3]*?* Les destinées des lettres grecques semblent attachées à celles des Lagides. Les Séleucides, les Attales, les rois de Macédoine et de Syracuse ne sont plus; la Grèce a perdu son indépendance: Rome a étendu sa domination sur le monde grec tout entier, et elle ne semble affecter que du mépris pour les occupations littéraires des Grecs.

CHAPITRE II.

Savans de l'École d'Alexandrie sous les derniers Lagides.

S'il est glorieux pour les membres du musée d'avoir persévéré dans leurs travaux au milieu des troubles qui agitèrent l'Égypte sous les derniers Lagides, il

---

1 La mort de Cléopâtre fit composer à Horace l'ode : *Nunc est bibendum.*

2 *Epocha ægyptiaca.*

3 Philon, *de Josepho*, *p.* 545, *edit.* Turnebii.

sera juste de notre part de ne pas porter sur leurs occupations une censure trop rigoureuse. La guerre est toujours funeste aux lettres; mais la guerre civile est leur ruine. Dans les palais qu'ils habitent, les savans n'aperçoivent que la corruption, l'intrigue, le crime; cette illustre capitale, où le goût des belles lettres s'était communiqué à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les conditions, est un théâtre de révolte. Le royaume d'Égypte, dont les flottes couvraient autrefois les mers et amenaient à Alexandrie les richesses de toutes les contrées, ce puissant royaume qui avait hérité de la gloire d'Alexandre, n'est plus qu'une province de la république de Rome; si elle n'est pas encore conquise, elle est déjà humiliée par la certitude de l'être incessamment. Plus de gloire, plus de paix, plus d'encouragemens pour les savans d'Alexandrie; plus de nouveaux alimens pour leur curiosité, leurs recherches, leurs spéculations. Ils sont séparés de ces princes qui souriaient jadis à leurs travaux, dont le goût, les lumières et les écrits embellissaient leurs ouvrages; ils sont étrangers à tout ce qui les entoure. Les Alexandrins ni les Égyptiens ne partagent plus leurs travaux; ces peuples sont opprimés, indignés, révoltés. Que peuvent, dans cet isolement, quelques hommes de lettres dont le cœur est brisé par le spectacle qui les environne? Qui cultive les muses sans trouver autour de lui quelque nourriture pour ses conceptions idéales, s'efforce en vain de se tenir dans le domaine du génie; il ne parvient pas à s'arracher à l'accablante réalité.

Dans cette situation, les sciences philologiques, que les Alexandrins ont aimées à toutes les époques, occupèrent presque exclusivement les savans du musée. Cependant la philosophie, l'histoire, la poésie et les arts mécaniques trouveront aussi dans les annales des derniers Lagides des noms que le temps n'a pu obscurcir entièrement.

Dionysius. §. 1. Si les sciences grammaticales continuent à occuper un grand nombre de savans, il faut en chercher la cause dans la célébrité qu'Aristarque et son école surent se procurer. L'un des plus fameux critiques, après Aristarque, fut Dionysius le Thrace. On ignore l'époque précise à laquelle il enseigna au musée: s'il est vrai qu'il écrivit à Cratès de Malles pour défendre son maître contre ce grammairien, il faut le regarder comme le disciple immédiat d'Aristarque, et comme un écrivain précoce; et s'il est vrai encore qu'il enseignait à Rome au temps du grand Pompée, et qu'il fut le précepteur de Tyrannion l'aîné, il faut admettre que sa carrière fut longue. La distance des époques auxquelles on cite Dionysius le Thrace, a fait croire à l'existence de deux grammairiens de ce nom; mais, dans cette supposition même, on ne réussirait pas à distinguer les ouvrages de l'un et de l'autre[1]. En rapportant à un seul personnage les données qui regardent Dionysius, nous trouvons qu'on le surnomma le *Thrace*, l'*Alexandrin* et le

[1] Voy. Suidas *sub v. Dionys.*; Fabric. *Biblioth. græc.*, *IV*; D'Ansse de Villoison, *ad Homer.*, *p.* 29.

Rhodien. Selon Suidas, le premier de ces surnoms lui vint de son père, Téros, originaire de Thrace, mais établi en Égypte; et, selon Strabon [1], le dernier rappelait le droit de cité que lui avait accordé l'île de Rhode : cette belle terre ayant fait quelquefois partie du royaume d'Égypte, les savans d'Alexandrie la visitèrent naturellement. Le surnom d'Alexandrin revenait de droit à Dionysius, de sorte que cette variété de désignations ne prouve nullement une différence de personnages. Une autre donnée, assez singulière, pourrait tromper plus facilement des auteurs peu circonspects : comme on nous cite un Dionysius de Byzance, fils de Péros, on pourrait ne pas s'apercevoir que le Byzantin est bien le Thrace, et que Péros n'est qu'une variante d'écriture de Téros. Si nous écoutions quelques scoliastes, le surnom de Thrace n'indiquerait pas même la contrée qui vit naître Dionysius, et ne lui aurait été donné qu'à cause de son organe. [2]

Dionysius, ou l'un des Dionysius, nous a laissé une *Théorie de grammaire* (τεχνη γραμματικη), qui n'a pas encore été imprimée, quoiqu'elle se rencontre parmi les manuscrits de nos bibliothèques, enrichie des scolies de Porphyre, de Diomède, de Mélampe, de Théodose d'Alexandrie, etc. Ces commentaires ne sont pas seulement la preuve de la haute importance qu'on attachait à la pureté des théories grammaticales, ils sont encore des monumens du zèle laborieux des Alexandrins.

---

1 *Geographica*, *lib. XIV.*

2 Θραξ ἐλεγετο, ἠ δια το τραχυ της φωνης ἠ ὁτι ἀληθεια θραξ ἠν.

Si cet abrégé de grammaire reçoit l'honneur de la presse, qu'il mérite, on y joindra sans doute d'autres petits traités qui nous restent de Dionysius[1]. Les scoliastes citent son nom avec distinction, et le placent après celui d'Aristarque, son maître, pour lequel il eut tant d'attachement.[2]

Nous avons renoncé à distinguer Dionysius fils de Téros, d'un Dionysius fils de Péros : mais il ne faut pas le confondre avec Dionysius le Périégète, d'Alexandrie en Susiane; ni avec Dionysius d'Alexandrie en Égypte, disciple de Chérémon; ni avec un autre écrivain, du même nom et de la même ville, vivant sous Néron.

Tyrannion l'ancien et Tyrannion le jeune.

§. 2. Comme Dionysius était l'un des plus célèbres Aristarchéens, il a dû avoir un grand nombre de disciples. Le plus connu d'entre eux est Tyrannion l'aîné, qui suivit ses leçons pendant son séjour à Rhodes, et qui revint, sans doute, avec lui en Égypte. Il faut cependant, en le revendiquant au musée, ne pas perdre de vue une donnée curieuse. Tyrannion possédait une bibliothèque particulière de 30,000 volumes, et fut emmené de l'Asie mineure à Rome par le consul Lucullus.[3]

---

1 La bibliothèque du Roi possède des extraits de la grammaire, sous le n.° 2290 mscrt.

2 On rapporte que Dionysius, en faisant le portrait d'Aristarque, lui a gravé la tragédie dans le cœur (*δια το αποςηθιζειν αυτον πασαν την τραγωδιαν*).

3 Strabon, *Geogr.*, *lib. XIII*, *p.* 609. Cf. Plutarch. *in Lucullo*; Suidas, *Tyrannion*.

Tyrannion le jeune, son disciple, fut, dans la ville d'Amisus, l'instituteur du célèbre Strabon. Il a pu visiter l'Égypte; mais nous le rencontrons aussi à Rome, comme affranchi de Térence, femme de Cicéron, et comme précepteur de ses enfans[1]. Ce qui peut porter à croire qu'il a partagé pendant quelque temps les études des Alexandrins, c'est qu'il publia une recension d'Homère, travail qu'on ne pouvait guère exécuter avec succès sans avoir consulté les richesses d'Alexandrie.

Alexandre et Ammonius.

§. 3. S'il ne s'est conservé que peu de noms de tant d'écrivains qui ont suivi et commenté les Aristarques et les Dionysius, nous ne saurions en être surpris, connaissant le dévouement des Alexandrins pour la gloire de leurs maîtres. Ils expliquaient les écrits de leurs prédécesseurs et s'oubliaient eux-mêmes. Cependant il s'en trouva quelques-uns qu'une méthode nouvelle et d'importantes observations rendirent plus illustres qu'ils ne semblaient le désirer. Dans les dernières années des Lagides tous les Aristarchéens se groupaient autour d'Ammonius d'Alexandrie[2]. Ammonius avait succédé, en qualité de chef de l'école d'Aristarque, au grammairien Alexandre. Mais il en est de cet auteur comme de Dionysius : on ne saurait plus le distinguer des savans du même nom que les scoliastes citent sans les caractériser particulièrement.

Apollodore.

§. 4. Avec les sciences philologiques étaient étroite-

---

1 *Epist.* Cicer. *ad Attic.*, *II*; *ad Quintum*, *II*, 4.
2 Suidas, *Ammonius.*



ment unies les connaissances du monde ancien. Sans ces dernières on ne pouvait commenter ni Homère, ni Hésiode, ni les poëtes plus anciens qu'eux. Aussi le musée a-t-il toujours cultivé la science des anciennes traditions, ou la mythologie, si agréable au philosophe, si contraire à l'historien. Un disciple d'Aristarque, Apollodore d'Athènes, rédigea en un corps d'ouvrage les traditions que Lycophron avait mises en vers obscurs, et sa *bibliothèque mythologique et généalogique* est devenue un trésor pour nous comme pour les anciens.

Cependant, si Apollodore a dû sa science au plus célèbre critique d'Alexandrie, il n'est pas certain qu'il appartienne au musée. Vossius a tort d'*affirmer* qu'il vécut sous Évergète II, s'il entend dire par là qu'il fut en Égypte [1]. Ce qui rend la chose douteuse, c'est qu'il a pu prendre les leçons d'Aristarque à Rhodes dans les dernières années de ce philologue. Ce fut aussi là qu'il suivit celles du célèbre Panétius, stoïcien, à qui les Offices de Cicéron doivent une partie de leur prix. Apollodore a pu demeurer en Égypte, après l'édit de rappel d'Évergète II; mais ses ouvrages paraissent avoir été composés en Asie. Sa *bibliothèque*, ainsi que sa *chronographie*, est dédiée à Attale Philadelphe, l'un des plus zélés émules des Lagides.

Eudoxe de Cyzique.

§. 5. Si les ouvrages d'Apollodore peuvent fournir la preuve que le musée cultivait encore les sciences historiques, ceux d'Eudoxe attestent le goût des La-

---

1 *De historicis græcis*, *p.* 98.

gides pour l'étude de la cosmographie. Évergète II, qui voulait ranimer les travaux des savans rappelés par lui, envoya Eudoxe aux Indes vers la 163.e olympiade, et Cléopâtre [1], qui n'était pas moins zélée pour les lettres, chargea le même voyageur d'une nouvelle mission dans le pays qu'il avait déjà parcouru. On pourrait croire que des intérêts commerciaux furent les motifs de ces voyages, si Eudoxe n'eût exécuté une troisième course en Afrique [2] et en Espagne, laquelle n'a pu avoir d'autre objet que la science. Le livre de Strabon peut attester quels progrès ont valu à la cosmographie les différens voyages aux pays méridionaux, exécutés par les ordres des Lagides. Nous y voyons effectivement une foule de notices historiques qui manquaient à ses prédécesseurs; mais en même temps nous sommes frappés de la décadence de la géographie astronomique que nous y apercevons. Pour faire marcher les découvertes mathématiques avec la géographie historique, il eût fallu au musée un successeur à Hipparque. Mais ses beaux travaux restèrent imparfaits; on les garda précieusement, sans en profiter.

§. 6. Il ne faut pas, au reste, s'étonner, si l'école d'Alexandrie manqua d'observateurs; on avait fait à peu près toutes les découvertes astronomiques que pouvait atteindre l'œil humain abandonné à sa faiblesse, Ctésibius et Héron l'ancien.

---

1 La veuve d'Évergète. Voyez Strabon, II, 155; cf. 159.

2 Partie de l'Afrique septentrionale, spécialement désignée sous ce nom. Strabon révoque ce voyage en doute.

ou aidé de quelques instrumens imparfaits : il s'agissait donc d'obtenir de la mécanique de nouveaux auxiliaires pour la science.

Ctésibius et son disciple Héron rendirent ces services aux mathématiques ; en même temps ils profitèrent des principes mathématiques et physiques pour multiplier les produits de leur art. Ctésibius inventa l'orgue hydraulique, sur une observation assez simple, mais dont il sut tirer parti avec adresse. Il avait été frappé d'un son produit par la dilatation de l'air enfermé : ce seul fait lui suffit pour l'objet qu'il avait en vue. Un tel homme doit avoir perfectionné plus d'un objet de mécanique ; il a profité sans doute des traités d'Archimède, qui avait fait quelque séjour au musée.

Le disciple de Ctésibius, Héron d'Alexandrie, se livra davantage à la théorie, et publia sur son art quelques traités dont nous possédons des restes. Tels sont ceux du *Baroulcos*, ou *l'Art de manier les fardeaux ; l'Art de fabriquer et de lancer des flèches ;* ses *Recherches sur les machines à vent*, *sur les automates*, *sur la dioptrique*, *sur les machines de guerre*, etc. Enfin, Héron l'ancien, qu'on doit distinguer d'un géomètre postérieur, publia une *Introduction à la mécanique*, qui fut la théorie la plus complète que l'antiquité ait possédée sur cet art, et dont Pappus nous a conservé des fragmens.

Les modernes se sont occupés à plusieurs reprises de ce célèbre mathématicien. L'université d'Helmstædt



lui a consacré tout un programme, au commencement du 18.ᵉ siècle.[1]

Héron était aussi philosophe ; mais on dirait que son génie mécanique le guida dans le choix qu'il fit de l'épicuréisme.

§. 7. En parcourant les annales des derniers Lagides, on pourrait s'étonner de trouver auprès de ces princes d'autres philosophes que des Épicuréens. Cependant Aristobule et Antiochus essayèrent encore de faire recevoir de meilleures doctrines. Aristobule, apparemment d'Alexandrie, cherchait à allier la philosophie d'Aristote avec la doctrine de Moïse : il allait plus loin, et s'efforçait de montrer, au moyen d'anciens ouvrages grecs supposés, que toute la science philosophique des Hellènes leur était venue des Hébreux. C'est ce que l'on sait de plus certain, et c'est presque tout ce que l'on sait sur Aristobule. On ignore l'époque précise à laquelle il vécut, sa patrie et son séjour habituel, et on suppose avec raison que c'est depuis les premiers siècles de notre ère, seulement, qu'on lui attribue certains écrits qu'il n'a pas composés. On conçoit quel intérêt pouvaient avoir alors les écrivains du christianisme à prouver l'antériorité de la doctrine judaïque et son identité avec la philosophie primitive des Grecs. En effet, telle fut la croyance de plusieurs auteurs chrétiens, qui n'hésitèrent pas à

Aristobule, Antiochus, Héraclite de Tyr, Clitomaque, Philon le Grec, Dion.

---

1 Voy. And. Schmid, *de Heronis Alexandrini scriptis et vita. Helmst.* 1714.

déclarer que Platon n'était autre que *Moïse parlant grec.*[1]

Antiochus, le célèbre chef de la cinquième académie, essaya aussi d'enseigner à la cour des derniers Lagides une autre doctrine que celle d'Épicure. On ignore s'il a lutté long-temps contre les obstacles qu'il devait rencontrer ; Cicéron nous apprend seulement qu'il fut, en Égypte, l'ami d'Héraclite de Tyr.[2] Il quitta l'Afrique pour suivre le consul Lucullus dans ses expéditions en Asie mineure, s'attacha aux Romains, enseigna la philosophie à Cicéron, et inspira le plus vif enthousiasme à Marcus Brutus.

Héraclite de Tyr a été le disciple de Clitomaque et de Philon le Grec, maître d'Antiochus : je n'hésite pas à croire que ce fut en Égypte, et nous devons ajouter au tableau du musée les noms de tous ces philosophes. Dion l'académicien était aussi l'un des amis d'Antiochus en Égypte[3]. Alexandrie eut tant de charmes pour lui, qu'il ne la quitta pas à la suite du chef académique. Il s'y acquit l'estime de ses compatriotes au point qu'ils le choisirent pour plaider leur cause à Rome contre le roi Ptolémée Aulète.[4] Mais ce prince, qui payait César et Pompée, trouva un assassin pour frapper Dion.[5]

---

1 Expression de Numénius d'Apamée. Cf. Valknaer, *Diatribe de Aristobulo Judæo, philosoph. peripat.*, 1806, in-4.°

2 *Acad. quæst. II*, 4.

3 Cicero, *loco laudato.*

4 Voyez ci-dessus, p. 170.

5 Strabon, *Geogr.*, *lib. XVII*, *p.* 1147.

§. 8. Il ne serait pas difficile d'augmenter encore la liste des savans qui peuplaient Alexandrie à cette époque ; mais il serait impossible d'illustrer ces personnages, qui se sont condamnés eux-mêmes à l'obscurité. Ainsi nous trouvons en Égypte un philosophe de Chio, nommé Théodote; mais tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il présida à l'instruction de Ptolémée Dionysius. Théodote et Philostrate l'aîné.

Le sophiste Philostrate acquit quelque célébrité dans la société de Cléopâtre. Il était d'une famille égyptienne, quoique son nom puisse le faire regarder comme un descendant des nombreux Grecs qui s'établirent en Égypte. Son assiduité auprès de Cléopâtre avait pour objet l'étude du platonisme, dont la princesse avait pris le goût, et que son précepteur n'avait pas cultivé lui-même avec beaucoup de succès[1]. Cette étude paraît toutefois avoir produit dans Philostrate un véritable attachement pour la princesse : quand elle se fut donné la mort, il quitta l'Égypte pour aller déplorer en Sicile le sort de la race des Lagides.

Une partie de ces détails est due à Philostrate jeune[2], postérieur de deux siècles au précepteur de Cléopâtre, quoiqu'on l'ait regardé quelquefois comme son contemporain.[3]

§. 9. Cléopâtre donnait aussi sa confiance à un mé- Dioscorides.

---

1 Voy. Plutarch., *in Vita Antonii.*

2 Cf. Philost. *Vita sophistarum*, *I*, *p.* 486.

3 Le mot οἶδα (Philost. l. c.) ayant été traduit par *vidi*, on a cru les deux Philostrate de la même époque.

decin nommé Dioscorides, Alexandrin, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre médecin d'Anazarbe, si connu dans l'histoire de la botanique. Le médecin d'Alexandrie, distingué par le surnom de Phakas, fut également un écrivain remarquable. Il avait composé vingt-quatre livres *sur divers sujets de médecine*, un Traité *sur les remèdes*, et sept livres d'*Observations* sur le travail de ceux qui avaient essayé avant lui d'expliquer les passages difficiles d'Hippocrate.[1]

Suidas, qui confond Dioscorides d'Alexandrie avec le médecin d'Anazarbe, l'a peut-être confondu encore avec un autre Dioscorides d'Alexandrie, contemporain de l'empereur Trajan. Quelques détails qu'il attribue au premier, semblent appartenir plutôt au second.

Dioscorides, ami de Cléopâtre, jouit d'une haute considération à la cour des Lagides. Ptolémée Aulètes l'avait choisi pour le défenseur de ses intérêts auprès du sénat de Rome. Un certain Sérapion avait rempli avec lui cette mission : ils furent encore employés l'un et l'autre par l'époux de Cléopâtre, Ptolémée Dionysius. Captif de César, ce prince les envoya à son général Achillas, pour l'engager à poser les armes : le chef égyptien devina l'objet de leur mission, et les fit assassiner, sans les entendre, pour ne pas se mettre dans la nécessité de désobéir à son roi, ne pouvant lui obéir.[2]

Dioscorides, ayant vécu sous trois princes qui l'em-

1 V. Suidas, *Dioscorides*. Cf. Fabric. *Bibl. græc.*, *IV*, 676.
2 *Bellum Alexandrin.*, *lib. III*, *c.* 109.

ployèrent aux affaires publiques, et composé un grand nombre d'ouvrages pour la gloire du musée, doit être regardé comme l'un des ornemens de cette école.

Il est à croire que les médecins étaient encore nombreux en Égypte sous les derniers Lagides; mais je ne trouve pas qu'ils aient continué à former plusieurs écoles.

Si les beaux établissemens de Ptolémée Soter, de Philadelphe et d'Évergète semblent déserts à cette époque, il en faut peut-être moins accuser leurs successeurs que le général romain qui incendia leurs palais.

Si la bibliothèque d'Alexandrie eût été conservée à la postérité, on y aurait trouvé non-seulement un grand nombre de bons ouvrages dont les auteurs mêmes nous sont inconnus, mais encore une infinité de notices littéraires sur des savans qui avaient rendu des services aux sciences sans laisser aucun ouvrage; notre tableau du musée s'enrichirait de leurs noms. Mais, quelque déserte que nous paraisse cette école, après le naufrage de ses écrits, il n'en est pas moins vrai qu'elle est, de toutes les institutions semblables, celle qui a compté le plus grand nombre de savans, celle qui a recueilli le plus de trésors littéraires, celle qui a laissé le plus d'ouvrages, et celle qui a le mieux expliqué les écrits de l'antiquité.

En terminant la première période de l'histoire extérieure de cette célèbre école, nous ajouterons quelques observations sur les rapports que ses savans eurent avec l'Égypte, sur ceux qu'ils ont entretenus avec les rois de ce pays, et sur ceux qui paraissent avoir

eu lieu entre les différentes générations qui se sont succédé au musée.

Nous ferons remarquer d'abord que tous les savans de l'école d'Alexandrie étaient Grecs d'origine ou descendans de Grecs établis en Égypte. Les habitans de ce pays s'intéressèrent peu aux travaux littéraires de la colonie hellénique qui habitait leur nouvelle capitale. Au temps de Philadelphe nous trouvons une seule exception à cette indifférence, c'est l'Égyptien Manethon, qui écrivit en grec et qui dédia ses ouvrages à Philadelphe. Mais on ne saurait admettre pour cela que le garde des archives sacrées de l'Égypte ait été membre du musée grec.

Les Juifs montrèrent plus d'empressement à partager les travaux des Alexandrins. Plusieurs individus de cette nation se firent remarquer en Égypte par leur doctrine et leurs ouvrages. Nous avons parlé d'Aristobule; nous citerons plus tard Philon et Josèphe. L'auteur anonyme du livre de la *Sagesse*, qui a trouvé place dans nos codes sacrés, était également Juif et Alexandrin. Cet écrivain, qui, sous le règne des derniers Ptolémées, a su faire un beau traité en mêlant les doctrines grecques à celle des Juifs, fixera particulièrement notre attention, quand nous entreprendrons l'examen des progrès de la philosophie au musée. En m'attachant ici aux faits extérieurs, je me bornerai à faire remarquer qu'Aristobule, l'auteur de la Sagesse, Philon et Josèphe, sont les principaux chefs d'une école de littérateurs juifs, qui rivalisa en quelque sorte avec le musée, et qui dura depuis l'établissement des

Juifs à Alexandrie jusqu'à l'introduction du christianisme en Égypte.

Je crois cependant pouvoir dire que les Juifs ne furent pas membres du musée d'Alexandrie, et c'est une conduite assez remarquable que celle des Ptolémées, qui appellent dans leur capitale les habitans de tous les pays, sans agréger à leurs écoles d'autres savans que des Grecs. J'ai dit plus haut que la nomination du chef et des membres du musée dépendait des rois grecs; j'ajouterai ici que de cette coutume est venue l'idée que les savans d'Alexandrie étaient des hommes de la cour. Nul doute que les Lagides n'aient eu eux-mêmes cette idée, et de là s'explique aussi leur constance dans les sacrifices qu'ils font pour les lettres, qu'ils regardent comme les ornemens de leur règne, comme la plus éclatante preuve de leur munificence. Cependant on a conçu, sur la dépendance des savans d'Alexandrie, des opinions fort exagérées. On a fait beaucoup de phrases sur l'esclavage de la science sous les Lagides, sur l'esprit d'adulation des savans, sur le despotisme littéraire des princes : le fait est que les savans ont joui d'une grande liberté; que quelques-uns d'entre eux ont été flatteurs, parce qu'ils étaient à la cour; mais qu'un seul Lagide a été despote envers eux, et que c'est celui auquel les lettres ont dû en même temps les plus grands encouragemens. Loin de s'avilir à la cour, les savans d'Alexandrie furent souvent les conseillers et les censeurs des princes. Je suis moins étonné de compter quelques fautes commises, que d'en voir beaucoup d'autres évitées.

Une dépendance qu'on pourrait reprocher peut-être aux savans d'Alexandrie, est celle qu'ils professent envers leurs prédécesseurs. Ils jurent sur la parole du maître; ils font secte; ils aiment les doctrines dont ils ont hérité, au point d'embrasser les querelles qu'elles font naître. Les philosophes ne sont pas les seuls qui méritent ce blâme, puisque les grammairiens, les critiques et les médecins y conservent tous l'esprit de secte; mais les philosophes surpassent tous les autres dans la fidélité qu'ils ont vouée aux doctrines anciennes. Ils se regardent en Égypte comme les représentans de la Grèce; ils ne veulent y professer que ses systèmes: dans les temps modernes l'académie française que Fréderic le Grand établit au nord de l'Allemagne, répéta en partie les fautes de l'école grecque d'Égypte.

Il faut ajouter néanmoins, que les savans du musée, tout en regardant les doctrines de leurs maîtres comme un héritage sacré, ne craignirent pas de l'enrichir pour l'avantage de leurs successeurs. Les sciences grammaticales, historiques, naturelles et mathématiques, se perfectionnèrent continuellement entre leurs mains, et la cause la plus puissante de leurs progrès fut précisément le zèle du disciple, qui ne voulait pas laisser imparfaite la doctrine de son maître. Une grande variété de méthodes a des avantages dans l'étude de certaines sciences; mais le pays le plus érudit des modernes nous prouve que la richesse peut devenir de la gêne: naguère encore nous déplorions l'ambitieuse erreur de ses philosophes, qui ne se croyaient en droit d'enseigner qu'autant qu'ils inventaient de

nouvelles théories et de nouvelles terminologies. Tout penseur a des vues, sinon neuves, du moins à lui; tout penseur peut augmenter l'héritage de ses prédécesseurs : la science est inépuisable, il y en a pour tous les siècles. Mais il est donné à peu d'hommes d'opérer des réformes totales, et les sages d'Alexandrie étaient convaincus qu'il valait mieux conserver les vérités des anciennes doctrines, et d'en écarter l'erreur, que de créer des systèmes nouveaux. Ces principes furent la sagesse d'un siècle de décadence : dans les temps de régénération, l'esprit humain suit une marche différente, originale, audacieuse. Quand Strabon voulut réformer le système géographique d'Hipparque, il ne fit que substituer une doctrine inexacte à de bons calculs, et il fallut le génie de Claude Ptolémée pour réparer ses erreurs.

SECONDE PÉRIODE.

Histoire extérieure de l'École d'Alexandrie sous les Empereurs, depuis la conquête de l'Égypte par les Romains jusqu'au règne d'Alexandre Sévère.

PREMIÈRE SECTION.

Depuis l'incendie de la grande bibliothèque et du musée jusqu'à la fondation du musée de Claude. (Depuis l'an 29 avant J. C. jusqu'à 54 après J. C.)

CHAPITRE PREMIER.

La ville d'Alexandrie et ses habitans sous les Romains.

En commençant l'histoire de la première période du musée, nous avons regretté la perte de plusieurs ouvrages composés par les anciens sur cet institut; nous avons fait observer que ceux qui nous en restent, ne donnent que des notices incomplètes, et ne parlent de l'École d'Égypte que par occasion. En commençant la seconde période, nous devons regretter encore plus la pénurie des renseignemens sur Alexandrie. S'ils sont rares pour une période où l'Égypte était le premier empire du monde grec,

ils ne peuvent que l'être davantage pour les temps où elle n'était plus qu'une province de l'empire colossal des Romains. A peine peut-on recueillir dans les historiens des premiers siècles de notre ère la suite des grands événemens dont l'Égypte fut le théâtre ; à peine y trouve-t-on quelques détails sur l'administration de cette province [1] : s'agit-il des établissemens ou des travaux littéraires d'une ville égyptienne peuplée de Grecs, les annalistes des Césars n'en parlent qu'autant qu'ils peuvent rattacher ces faits à la gloire de leurs héros.

Cependant la meilleure histoire de toute association littéraire est dans ses ouvrages, et l'école d'Alexandrie en composa un grand nombre sous les empereurs. Si, dans sa seconde période, elle n'est plus aussi riche en savans qu'elle l'avait été sous les rois grecs, elle offre encore des phénomènes de la plus haute importance. La doctrine que professèrent ses philosophes au terme de sa durée, exerça sur les systèmes philosophiques et même sur la religion chrétienne une influence si remarquable, que l'histoire de la philosophie n'offre pas d'époque plus intéressante que la révolution du troisième siècle.

La marche du musée, différente dans ses deux grandes périodes, est, dans les deux, digne de notre attention. Dans la première, et dès son origine, cet institut jette le plus vif éclat ; ses savans habitent les palais

---

1 Voyez les ouvrages de MM. Prévost-d'Irai et Regnier sur l'administration de l'Égypte sous les Romains.

des rois, disposent de leurs richesses, recueillent les livres du monde entier, attirent de toutes parts les plus illustres littérateurs, et voient, enfin, périr rapidement toute cette gloire avec la race des Lagides. La seconde période de l'école d'Alexandrie commence sous des auspices beaucoup moins favorables; les principaux de ses membres vont chercher à Rome les faveurs des Césars; d'autres écoles s'élèvent à ses côtés : mais, au moment où elles la menacent d'une obscurité entière, l'ancien musée des Lagides se relève, et commande encore une fois à l'esprit des Grecs et des Romains.

Avant d'exposer l'histoire de cette période, nous devons jeter un coup d'œil sur l'état d'Alexandrie et de ses établissemens littéraires après les malheurs qu'attira sur eux la guerre de César.

Jamais incendie n'a ruiné plus de monumens que celui qui anéantit, avec la flotte égyptienne, les palais des Lagides. Lucain nous trace de cette scène affligeante un tableau où nous distinguons les vers suivans :

> . . . . *Nec puppibus ignis*
> *Incubuit solis; sed quæ vicina fuere*
> *Tecta mari, longis rapuere vaporibus ignem,*
> *Et cladem favere noti* [1] . . . . .

La flamme fut vue jusqu'à Rome ! L'auteur de la *guerre d'Alexandrie*, qui vante dans ses premiers chapitres l'architecture de la ville et qui la dit à l'abri des incendies, rapporte lui-même dans la suite les ravages affreux qu'ils y causèrent.

L'historien des arts doit regretter la perte des nom-

---

1 *Pharsal.*, *lib. X*, *v.* 495 *et seq.*

breux monumens d'architecture, de sculpture et de peinture, que les Lagides avaient réunis à si grands frais, et qui périrent dans quelques instans. Tout ami des lettres gémit sur la perte que firent les diverses branches du savoir humain. On comptait alors dans les bibliothèques d'Alexandrie, que Tite-Live appelait l'ouvrage du luxe et de la sollicitude des Lagides, 7 à 800,000 volumes. La perte fut donc immense, quoique les volumes ou les rouleaux des anciens ne fussent pas comparables à nos livres pour la quantité du contenu, et qu'une des deux bibliothèques ne fût pas consumée par les flammes.

Les anciens avaient, à la vérité, des volumes reliés à notre manière, ou des feuillets de papyrus ou de parchemin joints par quelque couture, et ils préféraient ces volumes aux rouleaux; cependant plusieurs données nous prouvent que leurs livres renfermaient moins de choses que les nôtres. Didyme, grammairien d'Alexandrie, surnommé le *chalcenteros*, à cause de son tempérament qui était comme trempé dans l'acier, a pu composer jusqu'à 6000 traités, qu'Origène nomme autant de volumes. Nous avons vu aussi que Callimaque, qui n'aimait pas les gros livres, en laissa un nombre prodigieux, et qu'on les évaluait quelquefois à 80,000 volumes. Une telle fécondité serait inexplicable, si l'on jugeait des volumes anciens d'après les nôtres. D'ailleurs nous savons que les Métamorphoses d'Ovide, qui donnent un volume peu considérable, en formaient anciennement jusqu'à dix-huit. D'après cela nous pouvons assurer, sans crainte de

nous tromper, que les 400,000 volumes qui périrent dans la guerre de César, n'en formeraient pas aujourd'hui au-delà de 150,000.

Un autre fait qui peut diminuer nos regrets, c'est que César n'était pas maître du quartier de Rhacotis à l'époque de l'incendie[1], et que la bibliothèque du Sérapéum, composée d'environ 300,000 volumes, fut épargnée par le feu. Lorsque Sénèque et Orose rapportent qu'il périt 800,000 volumes dans la guerre d'Alexandrie, et qu'Ammien Marcellin et Isidore[2] en portent le nombre à 700,000, ces auteurs s'en tiennent à des indications vagues, ne distinguent pas les deux bibliothèques du Bruchium et du Sérapéum, ne considèrent pas la distance des deux quartiers, et supposent que toute la collection des livres périt dans les flammes. Si quelqu'un avait de la peine à croire à tant d'inexactitude, on lui rappellerait l'erreur d'Aulu-Gelle, qui ne compte que 80,000 volumes dans les bibliothèques d'Alexandrie à l'époque de l'incendie[3], et celle d'Ammien Marcellin qui en place 700,000 dans le Sérapéum seul. Ammien croit aussi que cette bibliothèque fut brûlée, quoique placée dans le quartier de Rhacotis, et si l'on pressait les conséquences de ses données, il y aurait eu plus de 1,500,000 volumes brûlés à Alexandrie : car la collection du Sérapéum, qui, d'après lui, était de

1 *Bellum Alexandrin.*, *cap.* 12.
2 Ammian. Marcell., *lib. XXII.*
3 Aulus Gell., *Noctes Atticæ*, *VI*, 17.

700,000 volumes, n'était que la fille de la grande bibliothèque, à laquelle il faudrait donner un nombre de livres beaucoup plus considérable[1]. Orose est encore plus embarrassant qu'Ammien[2]; il assure qu'il périt 800,000 volumes dans les bâtimens les plus voisins du port. Ce serait la bibliothèque du Bruchium, et on pourrait conclure de son silence que celle du Sérapéum resta intacte; mais bientôt il ajoute que, se trouvant à Alexandrie, il a vu lui-même les armoires d'où il avait été arraché des livres par les chrétiens sur l'ordre de l'évêque Théophile, et qu'il ne faut pas croire que ce fussent les armoires de l'ancienne bibliothèque des Lagides. Il ne faut pas même s'imaginer, dit Orose, qu'il soit resté à l'époque de César, dans quelque autre quartier, une bibliothèque échappée aux flammes, les armoires qu'il a vues étant celles d'une collection de livres faite à Alexandrie depuis cette époque. Orose croyait donc aussi que la catastrophe avait été complète; et cependant il ne parle pas du Sérapéum, et place 800,000 volumes dans le seul quartier des palais. Ses erreurs sont manifestes; mais ses éditeurs ont tort de lui reprocher son silence sur la bibliothèque de Pergame donnée à Cléopâtre par Marc-Antoine : cette donation étant postérieure à la guerre de César, Orose ne pouvait en parler à cette époque. J'ai à le combattre sous un autre rapport. On voit qu'il met du zèle à établir l'opinion de la

---

1 Epiphanius, *de mensuris et pond.*, *II*, *p.* 66.

2 Orosius, *Hist. advers. paganas*, *lib. VI*.

destruction totale des livres d'Alexandrie. Il s'efforce de persuader le lecteur de son exactitude, et se flatte de triompher de toute croyance contraire à la sienne. Mais son zèle prouve qu'il luttait contre un fait généralement admis, et qu'on doit rétablir dans l'histoire : le quartier de Rhacotis ne fut pas incendié ; le Sérapéum ne tomba qu'au quatrième siècle sous la hache de Théophile, et la bibliothèque, désignée sous le nom de fille, resta aux savans de l'ancien musée.

Dès-lors tout s'éclaircit. Les 7 à 800,000 volumes sont en général une donnée exacte ; c'était le total des livres d'Alexandrie : la bibliothèque-*mère* en renfermait 400,000, qui furent détruits ; la *fille*, qui en contenait environ 300,000, fut épargnée par l'incendie.

En y ajoutant la bibliothèque de Pergame, qui était d'environ 200,000 volumes, Marc-Antoine consola en quelque sorte la dernière princesse du sang des Lagides, ainsi que les savans qui lui restaient.

Les Attales avaient, sans nul doute, possédé, comme les Lagides, les ouvrages classiques de la Grèce ; leurs savans les avaient enrichis de leurs commentaires à l'instar des savans d'Alexandrie. Si ces faits peuvent adoucir les regrets de l'historien, ils ne peuvent lui faire oublier la quantité de productions originales que que le musée seul avait possédées.

Au temps de Strabon, c'est-à-dire dans les premières années de notre ère, les savans d'Alexandrie, installés dans un nouveau musée, poursuivaient leurs travaux comme au temps des Lagides. Les empereurs en désignaient les présidens et les membres, comme avaient

fait les rois grecs [1]. L'Égypte redevint pendant quelque temps l'asile de la paix, et quelques-uns des empereurs accordèrent à ses savans des faveurs distinguées.

Cependant les philosophes ne sont plus logés dans les palais de princes fastueux ; leurs études, désormais solitaires, ne sont plus tempérées par l'aménité de la cour : ils se concentrent davantage en eux-mêmes ; voués exclusivement aux spéculations, ils s'égarent, franchissent les bornes de la pensée et s'abandonnent aux rêves de l'imagination.

Leur indépendance devait les préserver de la flatterie ; mais quelques-uns d'entre eux regrettent les charmes de la cour, et vont les chercher à Rome.

Les sciences expérimentales se ressentirent le plus des changemens arrivés au musée : l'histoire naturelle manqua des trésors et de l'exemple des Lagides ; la géographie descriptive et l'astronomie ne se passèrent pas de leurs encouragemens qu'avec désavantage. Le médecin Galien, qui vint au musée sur le bruit de son ancienne célébrité, n'y trouva plus ce théâtre anatomique qu'Hérophile, Érasistrate et les Lagides avaient créé, à la surprise du monde grec. Si quelques empereurs chérissent les lettres, si d'autres affectent de les protéger, la politique romaine se borne à regarder l'Égypte comme le grenier de l'empire, la ville d'Alexandrie comme le foyer d'un grand commerce, et le musée comme un asile de sophistes grecs. [2]

---

1 Strabon, *Geogr.*, *XVII* (Description d'Alexandrie).

2 Voy., sur le commerce d'Alexandrie sous les Romains, Strabon, *Geogr.*, *p.* 1149.

Les empereurs attachaient un grand prix à la possession et à la tranquillité de l'Égypte. Auguste la traita comme sa province particulière, y plaça un gouverneur de l'ordre des chevaliers, auquel il assigna des revenus considérables [1]. La permission de parcourir cette province s'accordait avec beaucoup de réserve: les personnages consulaires ne pouvaient y entrer qu'après s'être dépouillés des ornemens de leur dignité; on n'y laissait voyager aucune personne dont le rang ou le caractère pouvait entraîner à la révolte des hommes trop familiarisés avec le bouleversement des trônes [2]. Par suite de ces mesures l'Égypte fut longtemps tranquille au milieu des commotions qui ébranlaient l'empire romain. Mais, si l'ancien royaume de Sésostris, accoutumé au gouvernement monarchique depuis des siècles qu'on ne comptait plus, resta soumis aux Césars, il n'en fut pas ainsi de la colonie grecque qui habitait Alexandrie : non-seulement il y eut dans cette ville des rixes sanglantes entre les Grecs et les Juifs [3], mais de fréquentes révoltes contre les autorités impériales. Les temps des derniers Lagides se reproduisirent encore; les Alexandrins essayaient de nouveau de secouer le joug de leurs souverains, et ceux-ci, semblables aux Physcon, aux Aulètes et aux Dionysius, firent couler le sang de leurs sujets dans les quartiers d'Alexandrie. Jamais ville n'a été

1 *A Roman Præfect was seated of the splendid throne of the Ptolemees* (Gibbon). Cf. Strabon, p. 1147.

2 Strabon, l. c.; Tacite, *Annal.*, *II*, 49; Dio Cassius, LI, 17.

3 Philon, *in legatione ad Claudium Cæs.*

le théâtre d'autant de violences que la capitale grecque de l'Égypte. Les fureurs de quelques Lagides, les guerres de César, la rigueur de Commode, la sévérité de Théophile et les ravages des Sarrasins, vinrent tour à tour frapper les monumens d'Alexandre, de Ptolémée Soter et de Ptolémée Philadelphe. Ils n'ont jamais pu les anéantir, et si quelque chose peut surprendre dans les destinées d'Alexandrie, c'est que sa gloire fut sauvée malgré toutes les catastrophes.

Une dépravation excessive, née des richesses accumulées dans cette ville, fut la source des malheurs de ses habitans. Les mœurs des Alexandrins étaient passées en proverbe; elles donnaient l'idée d'une corruption extraordinaire [1]. Malgré cette dégénération les Alexandrins étaient encore braves et ingénieux. L'auteur de la *Guerre d'Alexandrie* vante leur esprit pénétrant, et leur talent d'imiter au point de se faire regarder comme inventeurs. Ils savaient, ajoute le même écrivain, tirer avantage de toute position. Tels sont les éloges d'un ennemi. Le génie industrieux des Alexandrins fut long-temps célèbre. Chez eux la promptitude de la pensée s'alliait à la profondeur. Mais, si leur esprit reçoit généralement des louanges, on accuse fortement leur cœur et leur caractère. Cependant, lorsqu'un général habile tel que César leur reproche leur lâcheté dans un discours à ses soldats [2],

1 *In consuetudinem Alexandrinæ vitæ atque licentiæ venerant, etc.; Bellum civile, III*, 10. Juvénal, VI. Comparez la Vie des habitans de Canope (Strabon, p. 1152).

2 Dio Cassius, I, p. 647.

lorsque l'austère Chrysostome blâme leurs pratiques superstitieuses et leur perversité payenne [1], lorsque d'autres écrivains les accusent d'une férocité barbare, il faut, sans doute, rectifier ces jugemens d'après le point de vue de chacun d'eux [2]. Hérodien n'a saisi qu'un côté de l'esprit des habitans d'Alexandrie; il peint leur malignité. « Habiles à se moquer des autres, « dit-il, ils n'épargnent de leurs sobriquets ni le meil- « leur ni le plus puissant des hommes. Ils se flattent « d'en appliquer de très-spirituels et de très-gracieux; « mais ces sarcasmes offensent beaucoup ceux aux- « quels ils reprochent des vérités dures [3]. » La manie des surnoms était assez générale à Alexandrie pour qu'elle doive fixer l'attention de l'observateur. Ils en donnaient de fort honorables aux princes qu'ils chérissaient; mais ils ne pardonnèrent jamais des épithètes usurpées, et les remplaçaient par des dénominations moins flatteuses.

En traçant le portrait des habitans d'Alexandrie, la plupart des auteurs oublient les Juifs qui s'étaient établis dans cette ville depuis son origine, et les Chrétiens qui s'y rendirent au premier siècle de notre ère. Nous devons ajouter quelques traits sur l'activité littéraire de ces deux grandes familles.

Les Juifs et les Chrétiens, jaloux de conserver leurs doctrines sacrées, veillaient avec zèle, au milieu des

---

1 Joann. Chrysost. *Orat.* 32, *contra Alexandr.*

2 Philon, Ammien Marcellin et Vopiscus font aussi le portrait des Alexandrins.

3 Hérodien, Histoire des empereurs romains, IV, 9.

nations de l'Égypte qu'ils désiraient convertir, à ce que leurs propres principes ne fussent pas altérés. Leurs usages de communauté et toutes leurs habitudes différaient de celles des Grecs. Moïse avait bien vu qu'un peuple ne conserve les idées qui lui sont propres qu'autant qu'il vit isolé. Cependant Aristobule avait pris une part active aux travaux de l'école d'Alexandrie, et cherché à concilier les opinions judaïques avec le péripatéticisme. Son exemple et des goûts analogues portèrent Philon à orner le mosaïsme des belles doctrines d'Aristote, de Platon et de Zénon. Il faut toutefois ne pas s'y laisser séduire : Philon n'est ni platonicien, ni péripatéticien ; il est fidèlement attaché à la foi de ses pères ; il cherche à l'enrichir, mais sans en découvrir les besoins. Ce qu'il fait pour la doctrine de ses ancêtres, Josèphe le fait pour leur histoire, en empruntant aux écrivains grecs et romains, non pas les faits, mais le style et les couleurs, pour les événemens singuliers qu'il retrace.

Les études auxquelles se livrèrent les Juifs en Égypte, produisirent cette manière de penser et d'écrire qu'on désigne sous le nom d'*hellénisme*. Les ouvrages grecs composés dans ce goût renferment en même temps une quantité d'expressions et de phrases formées sur les langues orientales, et d'idées empruntées aux doctrines asiatiques.

Les Chrétiens, en prêchant leur nouvelle doctrine en Égypte, s'adressèrent d'abord aux Juifs et se familiarisèrent par ce moyen avec la science d'Alexandrie. Ils ne pouvaient enseigner dans cette ville comme ils

enseignaient en Palestine : Saint Paul avait parlé autrement à Athènes qu'à Jérusalem ; l'apôtre qui voulait convertir les Alexandrins, devait user de la même sagesse. Si, durant le premier siècle, il n'y eut pas de contact entre les savans du musée et les docteurs du christianisme, il n'en fut plus ainsi dans les siècles suivans. Les Chrétiens les plus éclairés se convainquirent de la nécessité d'écouter les philosophes et d'étudier leurs ouvrages. On leur reprocha ces distractions profanes ; mais Saint Clément allégua pour sa défense l'exemple de Saint Pantène, qui s'était appuyé peut-être sur celui de Philon, de Josèphe, d'Aristobule et de l'auteur de *la Sagesse*.

Ces écrivains, étant regardés par les docteurs du Christ comme partisans de l'ancienne religion révélée, les attiraient à la lecture de leurs ouvrages, et les familiarisaient ainsi avec les travaux du musée. D'un autre côté, les philosophes lisaient les ouvrages de Philon, et les historiens ceux de Josèphe : ils s'initièrent donc aux mystères préparatoires de la religion chrétienne.

La lutte de tant d'opinions jette le plus haut intérêt sur la seconde période de l'école d'Alexandrie, et fait rechercher avec une vive curiosité tous les détails qui nous sont parvenus sur une cause aussi importante. Mais on dit ordinairement tant de choses sur l'origine du nouveau platonisme et l'altération de la théologie chrétienne en Égypte, qu'on ne saurait être trop sur ses gardes pour n'admettre que la vérité. Nous chercherons à exposer avec une entière impartialité les faits qui concernent chacune des trois sections qu'il faut distinguer dans cette période.

CHAPITRE II.

L'Ecole d'Alexandrie sous les premiers empereurs romains, depuis la donation de Marc-Antoine jusqu'à la fondation du musée de Claude. (De l'an 30 avant J. Ch. jusqu'à 54 après J. Ch.)

Si les empereurs jugent l'école d'Alexandrie digne de toute leur attention, et enrichissent cette ville de nouveaux monumens, c'est une chose d'autant plus remarquable que ce n'était pas la coutume des Romains d'embellir des villes étrangères, et qu'ils aimaient mieux les dépouiller pour orner Rome à leurs dépens. César, s'il n'eût été l'amant de Cléopâtre, n'eût pas manqué de suivre l'exemple de Pompée, qui avait fait transporter à Rome les trésors, les monumens, les statues, la dactyliothèque du roi de Pont [1]. Alexandrie offrait de riches dépouilles même après les ravages de l'incendie, et César pouvait, en la quittant, la traiter comme une ville soumise par ses armes.

La donation de Marc-Antoine, dont nous avons déjà parlé, ne doit pas moins nous surprendre. Le royaume de Pergame avait été légué au sénat pour la république : peut-être que Pompée et César n'eussent pas osé disposer comme Marc-Antoine d'une propriété de l'état. Aussi l'invraisemblance de cet acte l'a-t-elle fait révoquer en doute. On a cité un passage de Stra-

---

1 Pline, *Hist. natur.*, *XXXVII*, 1; *XXXIII*, 12.

bon pour affirmer le contraire[1]. Si cet habile géographe, qui vivait sous Auguste et qui habitait Alexandrie, disait formellement que de son temps la bibliothèque des Attales se voyait encore à Pergame, on ne saurait combattre son témoignage : mais il dit seulement qu'Eumène, ancien roi de Pergame, avait fondé le *Nicéphore*, jardin et promenade pour les philosophes ; qu'il avait établi des *bibliothèques*, et assigné à la ville toute l'*étendue* (*κατοικια*) *qu'elle embrassait encore au temps de l'écrivain*. Certes, ce n'est pas dire que la bibliothèque existât encore à l'époque de Strabon.

Ceux qui croyaient jusqu'ici, sur l'autorité de Plutarque, que la bibliothèque de Pergame avait été transportée en Égypte sur l'ordre d'Antoine, et qu'elle se trouvait de nouveau à Pergame au temps de Strabon, avaient imaginé que Tibère l'avait fait remettre dans son ancien local en haine de la mémoire de Marc-Antoine. Mais cette explication superflue est ridicule.

Le vainqueur d'Antoine et de Cléopâtre imita leur zèle pour la prospérité du musée. Différentes raisons l'engageaient à la protéger : il était l'ami d'Aréas, philosophe d'Alexandrie, et il chérissait lui-même les lettres, dont il s'était occupé dans la ville d'Apollonie[2], où plusieurs des plus célèbres Romains firent leurs études. Auguste parlait le grec, et se piquait même d'une

---

1 Strabon, *Geogr.*, *lib. XIII*, *p.* 926.
2 Dio Cassius, XLV, 4.

grande élégance de diction dans cette langue [1]. Sous son règne Rome fut inondée de Grecs [2]. Ce peuple, sans dignité, parce qu'il était sans patrie, était réduit à rechercher hors de son pays les admirateurs d'un talent qu'il ne pouvait encore abjurer. Les Grecs qui se trouvaient à Rome, contribuèrent à faire regarder leur protecteur, Auguste, comme un des princes les plus instruits. Comme il ne nous reste que de faibles fragmens de ses ouvrages, nous ne pouvons plus juger de cette réputation ; mais il faut se défier des prôneurs payés. Le philosophe Nicolas de Damas s'était fait un devoir de célébrer l'érudition d'Auguste : les modernes se sont occupés plusieurs fois du même sujet ; Fabricius a publié ce qui nous reste des écrits de l'empereur. [3]

L'école d'Alexandrie devait se féliciter d'appartenir à un tel prince. Auguste, arrivé en Égypte, montra pour les établissemens littéraires des Alexandrins d'autant plus de bienveillance qu'il désirait s'attacher les anciens sujets des Ptolémées. Lorsqu'il se fit montrer la chapelle consacrée à la mémoire d'Alexandre, il jeta des couronnes sur le cercueil du héros, et sembla adopter la ville fondée par ce grand homme.

Le gouverneur auquel Auguste confia l'Égypte,

---

1 Suétone, *in Octavio;* Appian. III, 9 ; Orose, VI, 8.

2 Juvénal, III, 60 ; VI, 136; Suétone, l. c.

3 Voy. *Imperat. Cæs. Augusti temporum notatio*, *genus et scriptor. fragm. Hamb.* 1727, *in*-4.° Cf. J. de Roer, *de studiis litterariis Cæs. Augusti; Groning.* 1770, *in*-4.° Mémoires de l'Acad. des inscript., V, 325. On trouve le traité de Nicolas de Damas dans l'ouvrage de Fabricius.

Gallus, était poëte, et fut sans doute le Mécène des savans du musée.

Le premier successeur d'Auguste, Tibère, n'est guère connu dans les annales de notre école, quoique ce prince chérît les études, et qu'il possédât les littératures grecque et latine. Il se plaisait même à questionner les savans pour jouir de leurs embarras; mais les mots nouveaux dont il prétendit enrichir la langue, n'eurent pas de succès.[1]

Caïus Caligula fut d'abord un soldat féroce, et ensuite un empereur sanguinaire; les lettres ne devaient rien attendre de ce cruel frénétique.

Son successeur, Claude, joue dans l'histoire des lettres un rôle inconvenable, si les écrivains qui nous parlent de son peu d'intelligence, n'exagèrent pas leurs récits. Jouet de son neveu Caligula, pendant que ce dernier occupait le trône; jouet de ses femmes et de ses courtisans, quand il y fut monté lui-même, Claude, que l'on surnommait *l'imbécille*, chérit les lettres, protégea les savans, écrivit l'histoire, essaya d'enrichir l'alphabet romain de trois nouveaux caractères, et devint l'émule des Lagides, en fondant pour l'école d'Alexandrie un nouveau musée.[2]

Claude, à qui on ne peut reprocher qu'une grande faiblesse et le mal qu'on lui fit faire, avait composé un ouvrage sur les *antiquités d'Étrurie*, et un autre sur *celles des Carthaginois*; il ordonna que ces écrits

---

1 Dio Cassius, *Hist. rom.*, *LVII*, 17.
2 Suétone, *in Claudio*, c. 41 et 42.

fussent lus annuellement à jours fixes et devant un auditoire considérable, l'un dans l'ancien musée d'Égypte, c'est-à-dire, dans le local assigné aux savans d'Alexandrie (par Cléopâtre) après l'incendie du Bruchium, l'autre dans le musée fondé par Claude.[1]

Ce nouvel établissement fait naître une foule de questions que l'on regrette de n'avoir pu adresser aux écrivains de cette époque. Le calme rendu à l'Égypte par le gouvernement impérial augmenta-t-il le nombre des savans? Une nouvelle habitation était-elle devenue nécessaire pour eux? L'ancien musée fut-il peut-être abandonné pour celui de Claude? S'ils existèrent tous deux ensemble, quelles ont été leurs relations? Eurent-ils un chef et des travaux communs?

Ce qui nous ferait croire que le nombre des savans a plutôt diminué qu'augmenté en Égypte, c'est qu'une quantité de savans grecs et alexandrins se rendirent à Rome après la chute du trône des Lagides.

CHAPITRE III.

Savans de l'École d'Alexandrie, depuis les temps de Cléopâtre jusqu'à la fondation du Musée de Claude.

Les Grecs étaient depuis long-temps les instituteurs des Romains. Dans le dernier siècle avant notre ère, les hommes les plus illustres de Rome avaient fait leurs études dans la Grèce, et en avaient

1 Suétone, l. c. Ces ouvrages étaient considérables; l'histoire d'Étrurie formait 20 livres, celle de Carthage 8.

rapporté le goût de la littérature. Caton seul avait essayé d'exciter le fanatisme des descendans de Romulus contre les arts d'Athènes : personne ne voulut encore se déclarer partisan d'un zèle aussi barbare.

La haute estime que les Romains avaient conçue pour la supériorité littéraire des Grecs, diminua par suite de l'assujettissement de ces derniers ; mais ce peuple subjugué n'en continua pas moins à instruire ses vainqueurs, et à recueillir en Italie des trésors que n'offrait plus à la science son ancienne patrie.

Quelques-uns de ces nouveaux habitans d'Italie ne tardèrent pas à adopter la langue de leurs maîtres ; ils la préférèrent même à celle de Xénophon dans les écrits qu'ils composèrent sur l'histoire de Rome.

Rome, qui avait dû sa législation à la Grèce, lui dut bientôt toute sa civilisation ; les artistes suivirent les monumens grecs en Italie, et communiquèrent leurs goûts à ses habitans. Quelques siècles plus tôt, lorsque ni les Grecs ni les Romains n'étaient encore corrompus, l'alliance du génie de ces deux peuples eût enfanté des merveilles ; ils auraient célébré ensemble tous les triomphes du génie, tous ceux de la victoire. Quel peuple de la terre eût résisté à leurs arts et à leurs armes ! Mais, dans la décadence de ces nations, leur alliance ne produisit que des résultats imparfaits : les Grecs ne trouvèrent point de patrie ; les Romains n'acquirent ni le goût ni le génie des Grecs.

L'asservissement de la Grèce et la concentration des sciences en Italie devinrent funestes à l'école d'Égypte. Les savans de ce pays suivirent l'exemple

des autres, et allèrent s'établir en Italie, où les Césars récompensaient leur désertion.

Sans les faveurs de Rome, l'école d'Alexandrie eût été, dans sa seconde période, plus nombreuse peut-être que dans la première. Les notices qui nous restent sur ses membres, prouvent suffisamment qu'ils continuaient, dans l'ancien esprit du musée, à cultiver l'universalité des sciences, et que la géographie, l'histoire, l'astronomie, les sciences naturelles, la critique, les sciences grammaticales, la philosophie et les mathématiques, firent de nouveaux progrès au musée.

§. 1. Comme ceux de la première période, les savans de celle-ci se distinguent non-seulement par une application étonnante, mais encore par la variété de leurs études. Sosigène d'Alexandrie, qui nous est connu comme astronome, était plus célèbre chez les anciens en qualité de philosophe. Il professait la doctrine d'Aristote, et passe encore pour avoir commenté les livres *du ciel*, que son auteur aurait dû intituler *du monde*, d'après l'observation d'Alexandre d'Aphrodisie, autre commentateur du même ouvrage. Sosigène.

La célébrité de Sosigène, comme mathématicien, est due à la réforme qu'il fit du calendrier romain pour Jules-César, grand-pontife. Ce travail, dont il ne faut pas s'exagérer le mérite et dont nous parlerons ailleurs, reçut de grands éloges d'un écrivain qui n'en était pas avare [1]. « César, dit Pline, rejeta les calculs « des Égyptiens, des Chaldéens et des Grecs, d'après

1 Pline, *Hist. natur.*, *lib. XVIII*, 57.

« l'autorité de Sosigène, et fonda une secte nouvelle « en réglant l'année sur le cours du soleil. » Le même auteur nous apprend que Sosigène a trois fois réformé son propre travail pour lui donner un plus haut degré d'exactitude. On sait qu'un astronome italien fut obligé, au 16.e siècle, d'y faire de nouvelles corrections, et que le pape Grégoire XIII partage avec le pontife César le mérite de notre calendrier.

On ignore par quel maître Sosigène avait été formé, et on ne connaît pas les disciples qu'a laissés cet astronome. Il paraît avoir quitté Alexandrie à la suite de César, après l'incendie du musée et de la grande bibliothèque.

Timagène. §. 2. Les désordres des derniers Lagides obligèrent aussi l'historien Timagène à quitter l'école d'Alexandrie. Cet écrivain était fils du banquier de Ptolémée Aulètes, et lorsque ce prince rentra dans sa capitale avec les troupes de Gabinius, Timagène fut emmené captif par le général romain. Il est probable que, mécontent d'un roi qui tourmentait ses banquiers pour satisfaire ses protecteurs, il avait pris les armes contre Gabinius. Vendu, à Rome, au fils de Sylla, il obtint bientôt sa liberté. Avec des connaissances étendues et un esprit supérieur il devint l'ami du célèbre Asinius Pollion, auteur et protecteur des lettres, avec lequel l'empereur Auguste daigna lui-même le reconcilier quand ils se furent brouillés.

Timagène, qui vécut dans la société des hommes les plus illustres de Rome, et dont les auteurs latins parlent fréquemment, était recherché pour son génie et craint pour son mauvais caractère. Sa gaieté et son

esprit firent long-temps les délices de l'empereur Auguste. Confident des secrets du prince, et quelquefois son indiscret censeur, il abusa de cette dangereuse intimité au point de se faire bannir de Rome et d'Italie. Asinius Pollion cherchait envain à le soustraire au souvenir du prince, en le cachant à Tusculum, sa campagne; Timagène, découvert, fut exilé du Latium, et ne pouvant revenir en Égypte qui était une province particulière de l'empereur, il alla mourir en Mésopotamie.[1]

Timagène enseignait à Rome l'art de l'éloquence, et y composait des ouvrages d'histoire et de géographie. Suidas, qui pouvait avoir une connaissance exacte de ses écrits, les distribue entre trois auteurs différens du même nom. Il croit le premier de ces écrivains d'Alexandrie, et le qualifie de rhéteur; le second, l'historien, dont il n'indique pas la patrie, est, d'après lui, auteur d'un *Périple de toute la mer*; le troisième, qu'il dit de Milet, et qu'il appelle historien et rhéteur, avait écrit, d'après lui, sur la *ville et les habitans d'Héraclée* dans le royaume de Pont.

Ces distinctions, qui paraissent tenir à une scrupuleuse exactitude, ne font que trahir l'insuffisance des recherches de Suidas. Vossius a déjà remarqué que le troisième Timagène de Suidas ne diffère pas du second. Cependant le critique moderne voudrait encore distinguer Timagène d'Alexandrie, rhéteur, de Timagène de Milet, historien[2]; il voudrait même admettre

1 Suidas, art. *Timagène.*

2 Vossius, *Historic. græc.*, *p.* 102 *et* 191, *b.*

un troisième Timagène, auteur du livre *des rois*, cité par Stéphanus [1]. Mais, en combinant les nombreux passages des auteurs latins qui parlent de l'historien ou du rhéteur Timagène [2], on ne trouve qu'un seul et même personnage, vivant depuis les temps de Gabinius jusqu'à la fin du règne d'Auguste, et s'occupant, conformément au goût d'un savant d'Alexandrie, des branches historiques et grammaticales du savoir humain. [3]

Les principaux ouvrages que publia Timagène furent le *Grand Périple*, et l'*Histoire des Gaules*. Il avait trouvé les matériaux de ce dernier travail dans la capitale de l'empire romain. Outre les Mémoires de César, les souvenirs des compagnons d'armes de ce héros pouvaient servir à l'instruction de l'historien des Gaulois.

Le livre *des rois*, dont plusieurs chapitres étaient consacrés à Alexandre [4], est attribué par Vossius à un Timagène de Syrie; mais il est certain que l'*Histoire d'Auguste* était de Timagène d'Alexandrie. Il est à regretter que cet auteur ait été assez aveugle pour détruire ce monument de son génie. Offensé par quelques reproches d'Auguste, Timagène voulut tirer vengeance de ce prince et brûla l'ouvrage qu'il

---

1 *In voce* Μιλυαι.

2 Suétone, *in Augusto*; Sénèque, *de ira*, *III*, 23; Quinctil., *Institut. X*; Sénèque, *Controv.*, 34. Josèphe, Horace, Dion et Plutarque le citent également.

3 Cf. Mém. de l'Acad. des inscript., vol. XIII, p. 57 et suiv.

4 Quint. Curt., *lib. IX*. Cf. de Saint-Croix, Examen des historiens d'Alexandre : *Timagène*.

avait consacré à ses actions, ne songeant pas que cette folie ne nuirait qu'à sa propre gloire. L'histoire d'Auguste était le fruit de plusieurs années d'un travail assidu. Timagène pouvait prendre d'Auguste une plus noble vengeance : il pouvait tracer le tableau des efforts qu'avaient faits les Lagides pour faire fleurir les arts, les lettres et le commerce dans un royaume dont l'empereur avait fait la conquête ; il pouvait célébrer les travaux exécutés par l'école dans laquelle il s'était formé, et montrer au César quelle sollicitude il devait à cet institut.

§. 3. Mais Timagène avait peut-être oublié sa patrie, et laissé à des étrangers le soin d'en perpétuer la gloire. En effet, tandis que les savans d'Alexandrie se portent à Rome, ceux des autres pays viennent puiser la science au musée et y publier des ouvrages qui les rendirent célèbres. Strabon.

Strabon, d'Amasée en Cappadoce, instruit d'abord à Nyssa par Aristodème, se rendit ensuite à Amisus, dans le royaume de Pont, pour y entendre Tyrannion, grammairien et philosophe de l'école d'Aristote.[1] Dévoré d'une curiosité sans bornes, il quitta Tyrannion pour écouter, à Séleucie, Xénarque, également péripatéticien[2]. Toutes ces leçons ne purent le satisfaire ; il vint en Égypte. La bibliothèque et le musée d'Alexandrie le fixèrent pendant quelque temps. Il s'y attacha à Boéthus, péripatéticien de Sidon, dans le

---

1 Voyez ci-dessus, *Tyrannion*.

2 Strabon, *Geogr.*, *lib. XV*, *p.* 670 ; *XVI*, 757 *et* 779.

commerce duquel il se familiarisa encore davantage avec la doctrine du plus savant des Grecs.

Cependant un stoïcien, Athénodore, de Pétra en Arabie, l'arracha au système d'Aristote et le gagna à celui de Zénon. Ce dernier fait est de toute certitude; et il est d'autant plus inexact de compter Strabon au nombre des péripatéticiens, qu'il se déclare lui-même partisan du Portique. Il nomme Zénon *le nôtre*, et se met au nombre de ses sectateurs [1]. Strabon se trompait peut-être lui-même; les philosophes de cette époque ne professaient plus aucun système dans sa pureté, et Strabon, ayant fait une étude assidue du péripatéticisme, en avait conservé quelques opinions peut-être malgré lui.

L'un des hommes les plus instruits de son temps, Strabon gagna facilement l'estime de Gallus, préfet d'Égypte, connu par son goût et son talent poétique. Il fit avec cet illustre Romain le voyage des contrées orientales et méridionales de l'Égypte. Dans la suite il parcourut seul l'Afrique septentrionale, l'Asie mineure et la haute Asie. Il nous entretient lui-même de ces voyages avec quelque complaisance dans les dix-sept livres de *géographie* qu'il nous a laissés. Dans cette remarquable production, l'un des plus beaux monumens de l'école d'Alexandrie, Strabon donne toutes les notices que lui fournissaient ses voyages et les écrits de ses prédécesseurs déposés au musée. Aucune donnée philosophique, historique ou littéraire, qui

---

1 *Geograph.*, *lib. I*, *p.* 15, *ed.* Casaub.

peut intéresser un lecteur instruit, n'est exclue de cette admirable cosmographie, dont la perte eût jeté un voile impénétrable sur une infinité de questions de l'histoire ancienne. Un grand nombre d'opinions antérieures, quelquefois préférables aux siennes, n'ont été conservées que par sa belle compilation.

Les écrivains d'Alexandrie qu'il suit de préférence, sont Ératosthène, Hipparque et Eudoxe [1] : quant aux bons historiens et aux géographes de la Grèce, il ne cesse de les citer et de les copier.

Le voyage de Strabon avec Gallus, et l'âge de ses maîtres, nous apprennent le sien. Il vécut jusqu'aux dernières années de Tibère, dont il fait l'éloge, en y joignant celui de ses fils adoptifs, Germanicus et Drusus [2]. L'erreur de Suidas, qui écrit *Straton*, au lieu de *Strabon*, a donné lieu à des hypothèses qui tendaient à priver l'écrivain d'Amasée du bel ouvrage qu'il nous a laissé. [3]

§. 4. Le maître que Strabon avait entendu à Séleucie, Xénarque, suivit son disciple en Égypte. Après avoir enseigné pendant quelque temps la doctrine d'Aristote dans sa patrie, il s'était rendu en Grèce, et avait cherché la science à Athènes. Alexandrie, alors plus illustre que la patrie de Platon et d'Aristote, attira et fixa Xénarque pendant quelque temps. Il n'y atteignit pas la célébrité de son ancien disciple; peut-être n'y trouva-t-il pas la fortune qu'il cherchait, et Xénarque.

---

1 Voyez ci-dessus, *Eudoxe*.

2 Voyez la fin du livre VI.e de sa Géographie.

3 Fabric. *Biblioth. græca*, *IV*, 558.

il se rendit à Rome, où il captiva la bienveillance d'Auguste.

Xénarque était un philosophe remarquable à cette époque ; les anciens le citent fréquemment : il professait la doctrine d'Aristote [1]. Nous avons vu qu'il la communiqua à Strabon ; il l'enseigna aussi, soit en Égypte, soit en Grèce, à Alexandre d'Égée.

Boéthus.

§. 5. L'école d'Alexandrie fut à cette époque l'asile du péripatéticisme. En y arrivant, Strabon trouva, comme nous l'avons indiqué, le philosophe Boéthus, avec lequel il se livra à l'étude d'Aristote. Ce Boéthus, qu'il ne faut pas confondre avec Boéthus de Ptolémaïs, homme consulaire et philosophe péripatéticien, ni avec le célèbre Boéthius, consul et ensuite conseiller du roi Théodoric, également péripatéticien, était né à Sidon, en Phénicie. Dans ces temps de décadence les philosophes nourrissaient encore l'espoir trompeur de trouver une plus digne génération, une science plus pure dans d'autres climats ; ils se portaient à Athènes, à Alexandrie, à Rome. Boéthus se rendit d'abord auprès d'Andronicus de Rhodes, et se voua avec ce savant à l'étude du philosophe de Stagire. Il vint ensuite la continuer à Alexandrie. [2]

Boéthus ne se bornait pas à la stérile profession du péripatéticisme ; la psychologie d'Aristote, qui était si matérielle, lui parut susceptible de perfectionnemens : il publia ses observations ou sa doctrine, et son ouvrage

---

1 Simplicius *in Aristot. libr. de cœlo*, *I* ; Gaudentius, *de Philos. romanis*, *c.* 69.

2 Strabon, *Geogr.*, *lib. XVI*, *p.* 757.

parut si important aux yeux de Porphyre, qu'il écrivit contre Boéthus son traité *de l'ame*, en 5 livres.[1]

§. 6. Ariston d'Alexandrie, contemporain de Xénarque et de Strabon, partageait avec le premier l'étude du péripatéticisme, et celle de la géographie avec le second. Strabon nous rapporte qu'il publia un traité sur *le Nil*, ce qui montre qu'on a tort d'attribuer cet écrit à Ariston, de Céa.[2] **Ariston. Eudore.**

Une circonstance particulière a rendu cet ouvrage fameux dans l'histoire des lettres. Un autre péripatéticien d'Alexandrie, Eudore, publia un traité sur le même sujet, et quand on vint à comparer les deux écrits, on trouva que, le plan excepté, tout y était semblable. On y rencontrait les mêmes phrases et les mêmes paroles. Eudore surtout criait au plagiat; mais Strabon, qui est, sans contredit, le meilleur juge dans cette cause, déclare que le style est celui d'Ariston.[3] Les deux adversaires avaient peut-être puisé à la même source et le fond et la forme de leur production.

Ariston, qu'on a confondu avec un auteur de Céa, du même nom, doit aussi être distingué d'Ariston de Cos, péripatéticien, et d'Ariston le stoïcien, tous deux de la même époque. Ariston d'Alexandrie n'a rien publié sur la philosophie[4]; mais son rival en

1 Voy. Luc. Holstenii *Vita Porphyrii*, *c. IX et X.*

2 Strabon, *Geogr.*, *XVII*, 790. Cf. Bayle, *Ariston;* voyez dans Fabric., *Bibl. græca*, la discussion des erreurs répandues sur ce sujet.

3 *Geogr. loco citato;* voyez l'anecdote ajoutée par l'éditeur Casaubon.

4 Cf. Diog. Laert., *VII*, 164.

géographie, Eudore, péripatéticien comme lui, commenta la métaphysique d'Aristote. [1]

Je ne distingue pas du péripatéticien Eudore le pythagoricien de ce nom, qui vécut dans le même temps à Alexandrie : il est arrivé à beaucoup de philosophes d'être comptés au nombre des partisans de deux systèmes différens, et je crois que rarement on leur a fait tort.

Sotion, jeune. Apollonius.

§. 7. Sotion d'Alexandrie présente, à la même époque, le même phénomène. Les modernes, du moins, le comptent parmi les stoïciens et parmi les pythagoriciens. J'avoue que j'ignore les raisons qu'ont Lipsius et Fabricius d'en agir ainsi ; car Sénèque, disciple de Sotion, assure qu'il professait le système de Pythagore.[2]

Sotion aussi avait quitté Alexandrie pour aller enseigner à Rome. Il y vécut en philosophe, et sans accommoder ses principes aux mœurs dégénérées de la capitale des Césars. Sénèque, qui dit du pythagoricien Sextus qu'il enseignait la *philosophie grecque dans toute sa pureté en vivant d'après les mœurs des Romains* [3], est loin de comprendre Sotion dans la même sentence.

Sotion laissa un traité sur la *colère*, que nous ne connaissons que par une citation de Stobée [4]. Jonsius

---

1 *Biblioth. græca*, *III*, *p*. 493.

2 Lipsii *Manuductio ad phil. stoic.*, *I*, 12, *p*. 73 ; *ejusd. Notæ ad* Senec. *epist.* 49, *p*. 354 ; Fabric., *Bibl. græca*, *II*, 412 ; *I*, 505 ; Senec. *Epist.* 108.

3 *Græcis verbis*, *romanis moribus* ; *Epist.* 59.

4 Cf. Jonsius, *Scriptores*, *II*, *p*. 166.

penchait à l'attribuer à un autre Sotion d'Alexandrie, et si son opinion était fondée, l'école d'Égypte aurait possédé quatre philosophes du même nom. Nous avons cité plus haut un Sotion, contemporain de Satyrus, et Plutarque parle d'un autre philosophe du même nom, en nous apprenant que son frère aîné, Apollonius, qui professait le système d'Aristote, lui donna des preuves extraordinaires de sa tendresse.[1] J'ignore si le philosophe Sotion, cité par Aulu-Gelle, est un personnage différent de ceux qu'on vient de nommer[2]. Je dois abandonner aussi à d'autres le soin d'examiner à quel Sotion appartient le recueil *sur les sources, les rivières et les lacs merveilleux*, qu'on a publié avec les *choses merveilleuses* (θαυμασια) d'Aristote.

§. 8. La plupart des savans d'Alexandrie succombaient alors à la tentation d'admirer la Grèce ou ses monumens à Rome. Chérémon, égyptien, mais non d'Alexandrie, était à la tête de la bibliothèque de cette ville, lorsqu'il partit pour la capitale des Césars. Il est le premier bibliothécaire connu de cette période; car, depuis que les bibliothécaires ne faisaient plus, comme sous les Lagides, de nombreuses acquisitions, leurs fonctions devenaient moins importantes, peut-être moins honorables. Après Aristonyme, qui en était revêtu sous le règne d'Épiphane, les anciens ne marquent plus ses successeurs, et pendant l'espace

Chérémon. Alexandre d'Égée.

1 Plutarch., *de fratrum amore*.

2 Voy. (*in Noct. Attic.*, *I*, 8) le conte sur *Laïs et Démosthène*, qu'Aulu-Gelle tire d'un livre intitulé, *Corne d'Amalthée*.

de deux siècles on ne trouve aucune notice de ce genre.

Chérémon ne quitta ses fonctions que sur un ordre de Tibère, qui le chargea de l'éducation de Néron. On ne peut qu'applaudir à un pareil hommage rendu à la science des Alexandrins.

Alexandre d'Égée, qui avait continué en Égypte l'étude du péripatéticisme, partagea avec Chérémon, qui professait la doctrine du Portique, l'honneur d'instruire le futur César [1]. Si la nature se laissait vaincre par l'homme, on eût pu attendre de grands résultats de leurs efforts réunis : on sait qu'ils ne formèrent qu'un despote comédien.

Chérémon professait le stoïcisme dans toute sa rigueur. Il se faisait remarquer par l'apologie du suicide [2]. Ses travaux historiques concernaient les antiquités d'Égypte ; il publia des *Hieroglyphica* et des *Ægyptiaca*, qui lui valurent le titre d'*écrivain sacré*. Peut-être avait-il été revêtu des fonctions d'*ἱερογραμματευς* avant de se consacrer aux études profanes au milieu des savans d'Alexandrie [3]. Il n'eut pas le bonheur de vivre par ses ouvrages dans une postérité reculée. Cependant Porphyre nous a conservé un fragment des *Ægyptiaca*. Tout en faisant regretter la perte d'ouvrages précieux, ces débris montrent que Chérémon écrivait assez mal en langue grecque.

1 Voy. Suidas, *in vocibus Dionysius d'Alexandrie* et *Alexandre d'Égée*.

2 Martialis, *Epigrammata*, *XI*, 57.

3 Voy. Eusebii *Præp. evang.*, *XI*, 57, *p.* 10, *ed.* Valesio.

Ce savant eut le tort de quelques grands hommes, qui estiment peu le genre de talent que leur a donné la nature, et se rendent ridicules par des essais contraires à leur génie. Estimable philosophe et bon historien, Chérémon prétendait être grand astronome; mais il n'excita que le sourire des savans par son traité *sur les comètes.* [1]

§. 9. Philon le juif, le plus grand des philosophes d'Alexandrie, à cette époque, ne fut jamais agrégé au musée, et quoique ses connaissances le rattachent à cet institut, l'usage qu'il en fit le place dans une ligne ou plutôt à la tête d'une école particulière. Fidèle à la doctrine de ses pères et profondément instruit dans la philosophie des Grecs, il essaya de leur assigner une origine commune, de rapprocher des opinions essentiellement divergentes, et de confondre le rationalisme profane avec le surnaturalisme des Hébreux. Philon. Josèphe.

La lutte entre les opinions grecques et judaïques était engagée depuis Aristobule. Le premier entre les Juifs, ce philosophe avait systématiquement enrichi sa croyance par des emprunts adroits faits aux Grecs. [2] Il excellait encore plus dans l'art de relever les récits

1 Anecdote rapportée par Strabon.

2 Ce sont des faits incontestables, dans l'histoire critique des opinions religieuses, que l'*hébraïsme* a été modifié par la philosophie égyptienne durant les quatre siècles du séjour des Hébreux en Égypte; que le *mosaïsme* s'est altéré dans son alliance avec la démonologie orientale pendant la grande captivité, ou durant le séjour des Israélites parmi les Perses, les Mèdes et les Chaldéens; enfin, que le *judaïsme* s'est épuré dans les rapports que les Juifs ont commencé

des anciennes annales judaïques par les ressources de l'allégorie.

Philon entra parfaitement dans l'esprit de son habile prédécesseur. Chacun de ses traités fournit une nouvelle preuve de sa science et de son adresse. Par leurs titres ils semblent appartenir au culte judaïque et aux dogmes qui l'avaient produit; mais, en les étudiant mieux, on s'aperçoit bientôt que l'auteur écrit pour les Grecs, et qu'il leur débite leurs propres doctrines, en les rattachant à l'histoire des Juifs.

Ses écrits se partagent en trois classes, selon qu'ils concernent la *cosmogonie* de Moïse, sa *législation*, ou les *événemens consignés dans les annales judaïques*. Les traités de la *Création du monde* et le *Hexaéméron* appartiennent à la première classe. La *Vie d'un sage qui s'est perfectionné par ses études*, autrement intitulée, *des lois non écrites* ou *d'Abraham*; le traité de l'*homme civil*, ou la *Vie de Josèphe*; la *Vie de Moïse*, ou le traité de la *théologie et des prophètes*, tiennent à l'histoire et à la législation; les traités *du décalogue*, *de la monarchie*, *de la circoncision*, et autres, développent, outre le sujet indiqué, une foule de questions et d'idées qui ne se rattachent que de loin à la législation de Moïse.

En général, quelle que soit la matière qui occupe Philon, sa tendance est la même; il s'efforce de faire sortir, comme par enchantement, du code sacré des

à contracter avec les Grecs aux temps d'Alexandre le Grand. (Voyez la littérature critique sur cet objet dans Dewette, *Biblische Dogmatik*, *p*. 34 — 58.)

Juifs et des événemens qui concernent cette nation, une doctrine qui soit à l'abri des attaques de la philosophie grecque. Pour arriver à ce résultat, le prétendu interprète de Moïse pille les plus grands philosophes de l'antiquité. La lecture de ses écrits justifie surtout un proverbe littéraire fort ancien : *Philon platonise, ou Platon philonise.* [1]

Philon donna aux savans d'Alexandrie non pas l'exemple de l'éclecticisme, qui depuis long-temps était donné, mais une direction de plus vers la philosophie qu'a professée le célèbre Ammonius Sakkas. Il fit connaître à l'école d'Alexandrie un *surnaturalisme* qui la prépara à l'étude du christianisme, et dont elle sut bientôt s'emparer elle-même. En effet, si les écrits de Philon sont précieux pour le philologue, auquel ils offrent un beau style ; s'ils se recommandent à l'historien des Juifs et de leurs opinions par une analyse instructive des événemens et des dogmes de cette nation ; s'ils fournissent à l'interprète de nos livres sacrés des analogies de langage et d'idées de la plus haute importance [2], ils sont, pour l'historien de l'école d'Alexandrie, l'un des phénomènes les plus remarquables. Les philosophes du musée y trouvèrent des matériaux de spéculations nouvelles; ils y puisèrent le goût de l'allégorie, qui entraîne à de si grands abus, mais qui offre

---

1 Voy. Jonsius, III, 4 ; Fabricius, *de Philone platonizante*, *in* Fabric. *opp.*, *Hamb.* 1738 ; Cudworth, *Systema intellect.*, *ed.* Moshemio, p. 826.

2 Les *Catenæ Patrum* contiennent nombre de passages de Philon, ainsi que les *Parallèles sacrés* de Saint Jean de Damas.

trop d'avantages aux écrivains systématiques pour n'avoir pas des partisans dans tous les siècles.

Philon, qui aspirait à concilier les idées de deux peuples, éprouva, à la fin de sa carrière, tous les chagrins que donnent les persécutions religieuses. Les Grecs et les Juifs s'aigrirent à Alexandrie les uns les autres, au point qu'ils se combattirent de tous leurs efforts [1]. Les deux partis s'accusèrent l'un l'autre à Rome, et les Juifs députèrent Philon pour plaider leur cause auprès de Caligula. Mais le gouverneur de l'Égypte, Flaccus, dont l'imprudence avait fait éclater les troubles, se prononça contre les Juifs, et Philon rencontra des obstacles que ses talens ni sa considération ne purent vaincre entièrement. Cette affaire, fâcheuse pour lui, nous a valu, de sa part, deux écrits importans pour l'histoire, intitulés, l'un *Flaccus*, l'autre *de l'ambassade à Caïus.*

L'historien Josèphe, de la famille des Maccabées, qui continua les efforts de Philon pour la conciliation des partis, et qui écrivit les Annales des Israélites dans la manière des historiens grecs et romains, fit quelque séjour à Alexandrie. Mais les événemens qui se préparaient dans la Palestine, appelaient ailleurs un homme destiné à y jouer un grand rôle. Il quitta l'Égypte pour Rome, prédit à Vespasien sa future grandeur, assista au siége de Jérusalem, et revint en Italie avec les vainqueurs de la Judée, honoré pour son

---

1 Josephus, *contra Apionem*; *Archaeolog.*, *XVIII*, 10. Philo, *Legat. ad Caium.*

caractère et pour l'influence qu'on lui attribuait sur ceux de sa nation. L'école judaïque d'Alexandrie perdit en lui un grand soutien; mais il ne faut pas douter que les Juifs d'Alexandrie n'aient continué les études grecques en Égypte. Un passage des *Actes des apôtres* paraît fournir la preuve que les Juifs d'Alexandrie partageaient l'éloquence des habitans grecs de cette ville. [1]

§. 10. Pendant toute la durée de l'école d'Alexandrie, les études de rhétorique, de grammaire et de critique dominèrent parmi les savans d'Égypte; mais la première section de la seconde période est particulièrement riche en littérature philologique. Comme ces travaux ne sont pas de nature à traverser les siècles, on peut conclure, de la quantité qui s'en est sauvée, à l'immensité qui en a péri. Nous devons ajouter qu'une providence spéciale semble avoir veillé sur ces productions : elles furent la plupart composées à Rome par des savans d'Alexandrie; déposées dans les bibliothèques de l'Italie, elles échappèrent au sort qui frappa les collections de livres des Alexandrins. Théon.

Le premier de ces grammairiens déserteurs dont je trouve la trace, est Théon d'Alexandrie, qui vint enseigner à Rome, sous Auguste [2]; qui professa aussi la philosophie de Zénon, et qui publia un *traité de rhétorique*.

Il faut distinguer cet écrivain d'un autre savant

---

1 *Actorum cap.* 18, *vers.* 24.

2 Suidas, voy. Apion.

d'Alexandrie du même nom, qui publia des *Gymnastica*, cités par Galien [1], et qui est peut-être l'auteur d'un *Commentaire sur l'introduction physiologique d'Apollodore*, qu'on attribue aussi à un Théon d'Alexandrie.

En quittant Rome, où il présidait à une école de grammaire ou de littérature grecque, Théon le stoïcien laissa sa place au grammairien Apion, que nous allons faire connaître, après avoir parlé de ses autres instituteurs, Didyme, Apollonius et Euphranor.

Didymus. §. 11. Le premier de ces savans, Didyme le grand, était sorti de la fameuse école d'Aristarque [2], qu'il rétablit depuis dans son ancienne célébrité. Le nombre de ses travaux le rendit lui-même aussi illustre dans son temps que l'avait été Aristarque dans le sien [3]. Ses lectures étaient immenses, et il mérita le surnom de βιβλιολαθης, que lui donne Démétrius de Trézène. Une autre de ses épithètes panégyriques était celle de χαλκεντερος, qui désignait à la fois son robuste tempérament et son zèle infatigable. Un savoir universel fut le fruit de son insatiable curiosité. Il écrivit sur les matières les plus diverses. Parmi les 4000 traités qu'il publia, on remarquait celui *des choses probables*.

---

1 Voyez *in Biblioth. græca*, *Catalog. scriptorum* Galeno *citatorum*.

2 Αριϛαρχειος; voy. Hesychius et Suidas.

3 Il vécut sous Auguste. Saxius, dans son *Onomasticon*, le place à l'an 29 de notre ère. Nous voyons par Suidas qu'il était contemporain du prince Juba, qui se fit historien après avoir été expulsé du royaume de ses pères.

Celui *des marbres et des bois de toute espèce* est le seul dont la postérité ait fait l'héritage [1]. Sa polygraphie peut passer pour un prodige, quoiqu'on ait attribué un plus grand nombre de volumes à Callimaque. Il ne faut pas reléguer cependant la fécondité de Didyme le grand au nombre des fables littéraires, car on sait qu'Origène a composé jusqu'à 6000 traités: aussi l'histoire a-t-elle établi une juste proportion entre Didyme et Origène, en surnommant l'un d'*airain*, et l'autre de *diamant*.

Parmi les ouvrages perdus de Didyme, on regrette surtout celui qu'il avait intitulé *Histoire étrangère*, et qu'Eusèbe cite encore dans sa chronique [2]. C'est en vain qu'on a essayé de lui revendiquer quelques traités qui nous restent : les *Scolies sur Homère* sont d'un Didyme beaucoup plus jeune [3]; un *Lexique comique et tragique*, que Ruhnken a voulu lui attribuer, est également d'un écrivain postérieur. [4]

Didyme a eu l'honneur d'occuper les plus grands philologues des temps modernes; Meursius, Kuster et d'Ansse de Villoison donnent sur ce grammairien des détails curieux pour le petit nombre de savans qu'intéressent ces matières. [5]

---

1 Il n'est pas imprimé. Voy. *Biblioth. græca*, *Catalog. grammat. deperdit. VI.*

2 *Ad annum* 661.

3 Fabric. *Biblioth. græca*, *II*, *c.* 3.

4 Voy. Ruhnkenii *Præf. ad* Hesychium, p. 9.

5 Voy. Meursii *Biblioth. græca* ; Kuster *ad* Suidam ; D'Ansse de Villoison, *Prolegomenon ad Iliad. p.* 31.

Archibius. Apollonius.

§. 12. Sous le rapport de la polygraphie, Archibius et Apollonius ne furent que de faibles rivaux pour Didyme le grand. Ces deux grammairiens étaient père et fils ; mais, Suidas faisant, dans les articles qu'il nous donne sur eux, l'ellipse des mots πατηρ et υἱος, je n'oserais décider lequel des deux fut le père. Apollonius prenait le titre de sophiste, tout en s'occupant de travaux philologiques. On voit par là que le sens du mot de sophiste était changé ; que la politique, ou la philosophie de la politique n'était plus l'objet principal de l'enseignement de cette espèce de savans : peut-être continuaient-ils encore à s'annoncer pour des savans universels, comme un de leurs prédécesseurs, qui étala aux jeux olympiques un habillement complet dont toutes les pièces étaient de son travail.

Le sophiste Apollonius publia un *Lexique pour l'intelligence d'Homère* [1]. Le prince des poëtes grecs était redevenu l'objet des méditations de l'école d'Alexandrie ; plusieurs savans vouèrent dans cette période de nouveaux travaux à l'analyse de son noble style.

Un grand nombre de savans du musée portèrent le nom d'Apollonius : nous devons distinguer le sophiste, d'un grammairien qui enseignait à Rome sous l'empereur Claude, et d'un célèbre philologue du même nom connu par l'épithète de δυσκολος.

Archibius, père ou fils du sophiste Apollonius, ou

---

1 Περι λεξεων ὁμηρικων κατα στοιχειον. Il a été publié d'abord par Villoison, ensuite par Tullius.

bien son maître ou son disciple, n'est connu à Suidas que par une *explication des épigrammes de Callimaque*; mais il serait ridicule de supposer qu'un savant d'Alexandrie n'ait publié qu'un commentaire sur des épigrammes.

Il ne faut pas confondre cet Archibius avec un auteur du même nom, fils de Ptolémée, qui enseignait la philologie à Rome sous l'empereur Trajan.

§. 13. L'un des grammairiens d'Alexandrie qui mettaient le plus de zèle dans leur enseignement, était Euphranor, qu'on ne connaît plus aujourd'hui que sous ce rapport. Suidas nous apprend qu'il instruisait, encore à l'âge de cent ans, le grammairien Apion. D'après cette donnée, il faudrait le considérer comme l'un des plus anciens savans d'Égypte de cette période. Euphranor. Apion.

Son disciple Apion hérita de tout son zèle : jeune encore, il fut surnommé *le travail* (μοχθος), et jouit d'une grande considération. Cependant son application aux études ne l'empêcha pas de se mettre en avant dans les querelles qui s'élevèrent entre les Grecs et les Juifs d'Alexandrie, et si nous en croyons Josèphe et Philon, l'un dans le *Traité contre Apion*, l'autre dans l'*Ambassade à Caïus*, le grammairien s'est rendu très-coupable.

Apion voua une étude particulière à l'auteur de l'Iliade, et justifia de nouveau la réponse que le premier des Lagides avait faite à un détracteur d'Homère : « Que de milliers d'hommes a nourris le prince des « poëtes grecs ! » Apion publia d'abord un *Commentaire*

sur l'Odyssée, cité par Eustathe; ensuite des *Gloses homériques*, qui nous restent en manuscrit.[1]

Après avoir rempli pendant quelque temps la place que lui laissa Théon, Apion se rendit aussi dans la capitale des empereurs, étudia la langue des maîtres du monde et publia un ouvrage *sur le dialecte romain*.[2]

Tryphon. Ammonius.

§. 14. Les études grammaticales se cultivaient avec tant de passion dans la première partie de la seconde période, que le seul poëte d'Alexandrie dont la mémoire s'est conservée, n'a pas pu résister à leur charme. On dirait que les membres du musée, prévoyant la ruine de leur institut, aient voulu consacrer leurs derniers efforts à la langue d'Homère et de Platon.

Tryphon, qui s'acquit d'abord quelque célébrité comme poëte, se voua ensuite à des travaux de critique. Il publia douze livres sur les *pléonasmes des dialectes éoliens*; un traité *sur les dialectes que l'on rencontre dans les poésies d'Homère, de Simonide, de Pindare, d'Alcman* et *d'autres lyriques*; d'autres traités sur *l'hellénisme*, sur *le dialecte des habitans d'Argos, d'Himère, de Rhegium, de Syracuse et sur celui des Doriens*. Outre ces ouvrages, Tryphon, vrai savant d'Alexandrie et par conséquent

---

1 Dans la bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Cf. Villoison, *Proleg. ad* Apollonii *Lexicon homeric.*, *p.* 6.

2 Athen., *Deipn.*, *XV*. Cf. Villoison, l. c., p. 57.

polygraphe, avait publié un grand nombre d'autres traités de grammaire.[1]

Le père de Tryphon se nommait Ammonius, et fut peut-être ce chef de l'école d'Aristarque qui dirigeait les études des Aristarchéens d'Alexandrie, vers le règne d'Auguste[2]. Cet Ammonius était fils d'un Ammonius, et je le regarde comme le prédécesseur immédiat de Didyme le Grand dans la chaire qu'il occupa. Suidas nomme Ammonius et Didyme comme chefs des Aristarchéens à des époques qui paraissent se toucher.

Il faut distinguer tous les grammairiens du nom d'Ammonius des trois philosophes du même nom, dont l'un, péripatéticien, vécut au premier siècle de notre ère; l'autre, éclectique, fut célèbre vers la fin du second, et le dernier, fils d'Hermias, se fit connaître à la fin du troisième.

§. 15. L'un des plus fameux Aristarchéens de ces temps était Démétrius d'Adramytte, que la célébrité du musée attira en Égypte. Il fut surnommé *Ixion*, non pour avoir porté des vues audacieuses jusque sur la compagne de Jupiter, mais pour avoir volé les brasselets de Junon dans un temple consacré à cette déesse par la piété des Alexandrins. Cette aventure, qui nous apprend que Démétrius était en Égypte au temps d'Auguste, fut, sans doute, la cause de sa retraite à Pergame. Il ne pouvait continuer son séjour

Démétrius d'Adramytte.

1 Voy. Suidas, *voc. Tryphon*, et les notes de Kuster.

2 V. ci-dessus, Ammonius.

au milieu des témoins de sa folie ou de son avilissement. On avait de ce grammairien des *Commentaires sur Homère et Hésiode*, des traités *sur les dialectes et sur les pronoms*.[1]

Héliodore, Hérodore, ou Hérodote.

§. 16. Nous plaçons encore à cette époque un grammairien sur lequel nous n'avons que des données sujettes à contestation, et dont le nom même varie chez les anciens. Horace connaissait un Héliodore, rhéteur, qu'il regardait comme *le plus savant des Grecs*, épithète qui convient parfaitement à un Alexandrin[2]. Cependant ce n'est pas lui seul que je revendique à l'école d'Alexandrie; il est encore un autre Héliodore, qui publia une *Métrique* et une *Explication de mots homériques*, souvent citée par Apollonius dans son Lexique d'Homère. La nature de ces travaux qualifie Héliodore comme savant du musée, où tout nous montre que ces études étaient d'une vogue générale.

Cet Héliodore ne saurait être plus jeune qu'Apollonius, qui le cite; il paraît même être antérieur à Apion, d'après la chronologie que semble indiquer Hesychius[3]. Le nom et les écrits d'Héliodore ont été l'objet de beaucoup de discussions parmi les modernes.[4]

Si le rhéteur Héliodore, qui fut connu d'Horace, est le grammairien dont nous parlons, il fut du nombre

---

1 Voy. Suidas, *voc. Demetrius*. Cf. *Biblioth. græc.*, *VI*, *p*. 362.
2 Horatii *Satir.*, *I*, 5, 3.
3 Villoison, *Præfat. ad Lexicon* Apollonii, p. 24.
4 *Biblioth. græc.*, *vol. I*, *p*. 512.

de ceux qui quittèrent la capitale des lettres grecques pour la capitale de l'empire romain. Il aurait ce trait de commun avec son disciple Irénée d'Alexandrie.

§. 17. On doit croire qu'Irénée vécut à Rome, parce qu'il est plus connu sous le nom de Pacatus que sous son nom grec. Il s'occupait de recherches sur les dialectes, sujet de prédilection des savans de cette époque. On dirait qu'ils se soient efforcés de conserver toutes les traditions des temps passés; car la plupart des anciens dialectes des Grecs s'étaient perdus dans la confusion qui suivit la fin de leur indépendance. Irénée avait une grande prévention pour le dialecte d'Alexandrie, sur lequel il est nécessaire de bien s'entendre. Il faut d'abord ne pas confondre, comme il est souvent arrivé, la diction ou le style avec la prononciation ou le dialecte; il faut ensuite distinguer les différentes époques d'après les modifications qu'éprouva le dialecte des Alexandrins dans le cours des siècles. Dans l'origine, la ville d'Alexandrie fut peuplée de Macédoniens, d'Égyptiens, de Juifs et de quelques Grecs. Le dialecte macédonien y domina avec tous ses sons désagréables, et des locutions vicieuses, des tournures étrangères s'introduisirent dans ce langage. Mais, quand Alexandrie fut devenue, sous les Philadelphe et les Évergète, l'asile des Grecs de toutes les régions, le mélange des dialectes frappa les savans du musée, et ils s'imposèrent les lois du plus rigoureux purisme. Cependant, à côté d'eux, existait une école d'écrivains juifs qui était née avec la version des Septante, et qui se perpétua jusqu'à l'origine de

Irénée ou Pacatus.

l'école chrétienne. Les membres de ces deux écoles étaient élevés dans des idées, quelques-uns dans des langues différentes, et ils eurent nécessairement un style particulier en écrivant le grec.

Ces légers développemens, que nous étendrons dans la suite, suffisent pour faire comprendre et les travaux d'Irénée et leur nécessité. Il publia d'abord un traité sur *le dialecte des Alexandrins*, et s'efforça ensuite à prouver, dans un ouvrage divisé en sept livres, que le dialecte d'Alexandrie s'était formé des élémens de celui de l'Attique. Pour rétablir l'atticisme dans toute sa pureté, il publia un recueil de *locutions attiques;* et, non content de ces efforts pour la pureté du style, il voulut encore faire connaître la prononciation des anciens habitans d'Athènes. C'est dans ce but qu'il traita, d'après l'ordre alphabétique, *de l'élocution et de l'accent des Athéniens*. Infatigable pour sa cause, il écrivit encore *sur le grécisme* et *l'atticisme* deux autres ouvrages.[1]

Une chose qui surprendra d'abord, c'est que les savans d'Alexandrie qui songeaient à s'établir à Rome, aient fait une étude particulière de la langue grecque. J'ose cependant hasarder cette hypothèse, et voici ce qui semble la justifier. Les Romains continuaient à s'appliquer à la littérature des Grecs, après avoir vaincu cette nation. Plusieurs chefs de l'empire affectaient de ne parler que le grec, de le parler élégamment, de n'écrire que dans cette langue, et de lire

---

1 Voy. Suidas, *voc. Irenæus*.

de préférence les auteurs qui l'avaient rendue célèbre. Ceux des grammairiens d'Égypte qui se proposaient de séjourner à Rome pour y captiver les faveurs des Césars ou celles des grands de l'empire, eurent dès-lors un motif spécial pour s'appliquer à parler et écrire le grec dans toute sa pureté. Qui connaît la puissance des princes sur les études des peuples, jugera facilement de l'impulsion que durent recevoir de Rome des savans dont les yeux étaient constamment fixés sur leurs maîtres.

SECONDE SECTION.

L'École d'Alexandrie depuis la fondation du musée de Claude jusqu'à l'origine de l'école chrétienne en Égypte. (De l'an 54 à 150 après J. Ch.)

CHAPITRE PREMIER.

L'École d'Alexandrie sous l'influence des successeurs de Claude.

Après le nouvel établissement de Claude, l'école d'Alexandrie se trouva encore une fois dans la situation la plus favorable. L'Égypte était calme, ses savans jouissaient de l'indépendance; leurs travaux fixaient l'attention de l'Asie, de la Grèce et de Rome. Il eût été difficile d'ajouter de nouvelles faveurs à celles dont le musée était doté; c'était à ses membres

à multiplier leurs recherches au point qu'ils eussent à réclamer de nouveaux secours. S'ils n'entreprirent plus de voyages pour étendre leur cosmographie, s'ils ne rétablirent pas les musées d'histoire naturelle fondés par les Ptolémées, s'ils ne poursuivirent pas leurs travaux astronomiques, s'ils abandonnèrent leur théâtre d'anatomie, il n'en faut accuser qu'eux-mêmes, que l'inconstance de leurs goûts. Il est vrai qu'autrefois les Lagides donnaient l'impulsion vers ces études; mais, si les membres du musée avaient conservé le désir de s'y vouer, il n'y a point de doute que les chefs de l'empire ne leur eussent fourni les moyens de le satisfaire.

L'école d'Alexandrie ne cultiva plus toutes les branches du savoir humain avec le même zèle; les sciences d'observation furent abandonnées, l'esprit de ce siècle n'était plus celui des temps antérieurs. On fut satisfait des découvertes dont quelques grands hommes avaient enrichi les sciences : on craignit de hasarder de nouveaux pas; on était absorbé par d'autres goûts.

Cependant l'école d'Alexandrie cultiva encore une grande variété de connaissances, et reçut de nouvelles preuves de la libéralité de ses protecteurs.

Il n'est pas probable que Néron, qui succéda au fondateur du second musée, qui avait reçu des leçons d'un savant de cette école, et qui affectait l'amour des lettres et des arts jusqu'au scandale, ait pu refuser sa protection à l'ancien institut des Lagides. Cependant l'histoire ne parle pas des faveurs particulières qu'il a pu lui accorder.

On peut douter avec raison que l'avare Galba, le

luxurieux Othon, et le prince efféminé qui leur succéda dans la pourpre impériale, se soient occupés de l'école d'Alexandrie.

Le vertueux général, Vespasien, qui fut proclamé empereur dans la ville d'Alexandre même, a dû mieux connaître les savans du musée; mais ce prince était trop superstitieux, trop peu instruit, pour apprécier leurs travaux. Le peuple d'Égypte, dont la crédulité était devenue un proverbe, s'étonna lui-même de celle du nouvel empereur. La suite de son règne prouva encore plus combien son esprit avait été négligé. Il bannit, avec les cyniques dont l'excessive fierté s'était changée en une bassesse révoltante, les stoïciens, dont la noblesse d'ame arrachait encore des hommages aux Romains et se communiqua quelquefois aux plus illustres d'entre eux. Vespasien, cependant, fit une exception à sa sentence en faveur du stoïcien Musonius [1], et il fit payer des salaires à des professeurs publics.

Le fils de ce prince, Tite, qui sut se faire surnommer *les délices du genre humain*, et qui méritait ce surnom, aimait les lettres avec ardeur, les cultivait avec succès et les protégeait avec zèle. Mais son règne fut beaucoup trop court pour le bien qu'il méditait; il n'occupa le trône que pendant deux ans.

Domitien son frère, que l'histoire a flétri par une épithète si ignominieuse [2], fit les efforts les plus géné-

---

1 Dio Cassius, LXVI, 8.

2 Muscarius; voy. Suétone, *Domitien*.

reux pour les lettres. Quoiqu'il eût négligé l'étude et qu'il se livrât peu à la lecture, il fit réparer avec soin les bibliothèques de Rome qui étaient devenues la proie des flammes. Il acheta des livres dans tous les pays, et envoya en Égypte des personnes chargées d'en copier pour la capitale de l'empire, et de corriger les ouvrages fautifs sous les yeux des savans critiques d'Alexandrie [1]. Cette importante donnée prouve non-seulement que le musée d'Alexandrie jouissait encore de toute sa célébrité à Rome, mais qu'il était regardé par les maîtres du monde comme la première école de leur immense empire.

Les successeurs de Domitien, Nerva, Trajan et Adrien, mirent aussi l'instruction de la jeunesse au premier rang de leurs devoirs. Ils étendirent sur un grand nombre de provinces la disposition de Vespasien, qui avait assigné aux professeurs publics des salaires annuels. Ce qui paraît remarquable, c'est que cette mesure, qui plaçait sous l'influence des autorités une grande partie de l'enseignement, ne fut que le résultat d'une grande dégénération. Il était devenu nécessaire que les professeurs fussent payés par l'état, tant les particuliers étaient devenus indifférens pour les sciences. Autrefois les sophistes s'enrichissaient en Grèce et à Rome par des leçons auxquelles affluait la jeunesse: on s'appliquait à l'étude, parce qu'il fallait des connaissances pour se placer et se maintenir à la tête des peuples. Depuis que les Romains étaient les maîtres

---

1 Suétone, *Domitien*, c. 20.

du monde, l'étude de la politique devenait superflue; depuis que l'épée donnait l'empire et gouvernait les peuples, il n'était plus besoin de supériorité intellectuelle.

Ces faits prouvent que tout gouvernement qui veut la gloire des lettres, c'est-à-dire, la seule gloire durable, doit vouloir de deux choses l'une ; faire des plus hautes fonctions le prix de la supériorité intellectuelle, ou faire enseigner gratuitement par des hommes salariés les sciences qui ne sont pas d'une nécessité absolue. Adrien et Antonin donnèrent à cette dernière mesure la plus grande étendue. [1]

Adrien affectait une grande érudition, et sa prodigieuse mémoire secondait cette vanité. Il possédait le grec et l'histoire, et il composa une quantité d'ouvrages: c'étaient des discours, des épigrammes latines ou grecques, des traités de tactique et d'histoire [2]. Il manquait cependant de goût et de jugement au point de vouloir détruire les ouvrages d'Homère et de Cicéron. [3]

En parcourant ses provinces, il donna une grande attention aux lettres, particulièrement à l'école d'Alexandrie. Il y conversa avec les savans; mais un homme insensible au mérite d'Homère devait déplaire aux Alexandrins. Adrien ne sut pas d'ailleurs les questionner

1 Spartiani *Hadrianus*, *c.* 15 ; Julii Capitolini *Antoninus pius*, *c. II*, 7.

2 Voy. Spartian., XIII, 15 ; Xiphilin, LXIX, 3 ; Mémoires de l'Acad. des inscript., vol. 49 ; Mém. de l'Acad. de Berlin, année 1780, p. 545.

3 Xiphilini *Epitome D. C.*, 69, 4.

avec art : il ne voulait que jouir du plaisir de voir des philosophes embarrassés devant sa grandeur [1]. Ce prince donna cependant une preuve de son estime pour le musée, en agrégeant à cette docte compagnie les savans qui jouissaient de sa faveur, Dionysius de Milet, Polémon et Pancrate. [2]

Antonin, surnommé le Pieux à cause de sa clémence, fut l'ami des lettres et des idées religieuses de toutes les nations. Il témoigna une bienveillance particulière aux habitans d'Alexandrie, leur rendit les priviléges dont Auguste les avait dépouillés, et permit que le culte de Sérapis, jusqu'alors proscrit à Rome, s'introduisît dans cette ville. Un tel prince n'a pu que se montrer favorable aux travaux du musée ; et il résulte du coup d'œil que nous venons de jeter sur la situation de cet institut, qu'aucun obstacle ne s'opposait à ses progrès dans cette période, et que des faveurs remarquables lui furent accordées par les maîtres de l'Égypte.

CHAPITRE II.

Savans de l'École d'Alexandrie depuis la fondation du second musée jusqu'à l'origine de l'École chrétienne.

La grammaire et les belles lettres occupèrent encore un grand nombre de savans dans cette nouvelle période ; mais l'étude des mathématiques, de la philo-

---

1 Pausanias, *Attica*, 20 ; Xiphilin, LXIX, 16.

2 Athen. *Deipn.*, *lib. XV*, *c.* 21 (vol. V, p. 468 de l'édit. de Schweighæuser).

sophie et de l'histoire, reprit une nouvelle vigueur par les efforts de quelques hommes distingués qui restèrent fidèles à l'école des Lagides. La ville des Césars exerça une influence funeste sur leurs travaux; elle continua à faire quitter l'Égypte à un grand nombre de savans.

§. 1. Le plus ancien critique de cette époque paraît avoir été Séleucus d'Alexandrie. Suidas et Eudocie, qui en parlent, ne déterminent pas son âge; mais il est cité par Apollonius surnommé *Dyscolos*, et il ne l'est pas par Apollonius, auteur du lexique d'Homère: il a donc vécu entre ces deux grammairiens. Séleucus.

Séleucus voua une étude si constante aux poésies d'Homère, qu'il en reçut le surnom d'*Homericus*. Il commenta tous les poëmes du chantre d'Achille. Outre cet enthousiasme pour Homère, qui caractérise cette époque, il partageait encore, avec ses collègues du musée, le goût alors dominant pour les recherches sur les dialectes. Il publia un ouvrage sur l'*Hellénisme*[1], un traité sur les *Différences des synonymes*, un *Recueil de proverbes alexandrins* et des *Gloses*.[2]

Séleucus, vrai savant d'Alexandrie, posséda une grande variété de connaissances, et publia des traités sous les titres suivans: *sur la philosophie*[3]; *sur les dieux; sur les choses qu'on croit faussement*. On lui attribuait encore des *mélanges*.

---

1 Athen. *Deipn.*, *lib. IX*, *p.* 367 *et* 398.
2 Kuster, *ad Suidam*, *in voce Seleucus.*
3 Diog. Laert., III, 109; IX, 12.

Ce critique fut infidèle au musée; Suidas rapporte qu'il enseigna l'éloquence à Rome.

Ptolémée Chennus.

§. 2. Le grammairien Ptolémée, fils ou père d'un Héphestion, selon qu'on veut suppléer l'ellipse de Suidas, ne fut ni le père ni le fils du grammairien Héphestion qui est connu pour avoir donné des leçons à l'empereur Vérus.

Ptolémée, surnommé Héphestion ou Chennus, florissait sous les empereurs Trajan et Adrien. Il était Alexandrin; mais le séjour de Rome lui parut préférable à celui de l'Égypte, et il s'y rendit, sans renoncer pour cela aux travaux habituels de l'école d'Alexandrie. Il composa pour une matrone romaine, nommée Tertulle, un ouvrage d'histoire ou un *Recueil de récits historiques*, en 6 livres[1]. Comme Suidas qualifie cet ouvrage d'*Histoire paradoxe*, on doit croire que c'était une compilation de choses merveilleuses, tirées, les unes des anciennes traditions, les autres des récits répandus chez les Grecs sur quelques phénomènes naturels.

Outre cette production, moitié historique, moitié fabuleuse, Ptolémée Chennus en publia une sous le titre de *Sphinx*, qui me paraît avoir été de même nature.

Des ouvrages beaucoup plus curieux du même auteur étaient un *Poëme anthomérique*, en 24 chants, comme l'Iliade, et des *Rhapsodies*, en 14 livres. Je

---

1 Περι της εις πολυμαθιαν καινης ἱστοριας (voyez-en un extrait dans la Bibliothèque de Photius, cod. 109).

ne puis croire que Ptolémée ait eu la folle prétention d'opposer ses vers à ceux d'Homère, quoique la tradition lui reproche cet ambitieux égarement. Quel accueil eût pu recevoir son poëme au milieu des nombreux admirateurs d'Homère? Je n'ose toutefois émettre aucune hypothèse sur le but de Ptolémée; il me suffit de combattre une imputation qui le ferait juger trop sévèrement.

§. 3. Après le poëte Ptolémée nous ne trouvons plus, à cette époque, qu'un seul membre du musée qui ait composé des vers: c'est le grammairien Léonidas, qui se borna à l'épigramme. Il a de commun avec Ptolémée d'avoir déserté l'école d'Alexandrie pour aller enseigner à Rome. Les épigrammes qu'il nous a laissées, prouvent qu'il a vécu sous Néron, Vespasien et Trajan. Léonidas.

Il faut distinguer Léonidas d'Alexandrie de Léonidas de Tarente, poëte épigrammatique, qui florissait vers la 126.e olympiade.[1]

§. 4. Le grammairien Archias, qu'il ne faut pas confondre avec le rhéteur qu'un plaidoyer de Cicéron a rendu célèbre, n'a laissé que des souvenirs stériles; il était d'Alexandrie, quitta l'Égypte pour enseigner à Rome, et fut le précepteur d'Épaphrodite: voilà tout ce que nous en savons. Archias. Epaphrodite.

Épaphrodite, de Chéronée, se rendit d'abord en

---

1 Meinike a publié les épigrammes de ces deux poëtes. Cf. Brunck, qui en a recueilli 43 de Léonidas d'Alexandrie; *Analect.*, *II*, *p.* 190 *seq.*

Égypte pour y chercher la science, dont il voulait trafiquer à Rome. Arrivé dans cette ville, il se laissa acheter, dit Suidas, par le préfet Modeste, qui l'employa à l'instruction de son fils. La fortune le favorisa; il jouit d'une grande distinction sous Néron et ses successeurs, et acquit des trésors considérables. Il fit de ces derniers un noble emploi, en recueillant une bibliothèque de 30,000 volumes, toute composée de bons livres. En même temps il acquit deux maisons. Ses écrits furent aussi nombreux qu'on est en droit de l'attendre d'un homme qui avait partagé les travaux de l'école d'Alexandrie, et qui parvint à l'âge de soixante-quinze ans. Il publia des traités de grammaire et de critique, dont les titres ne présentent rien de particulier, et qui sont cités fréquemment par les scoliastes.[1]

Pollion. Diodore. § 5. Pollion ou Polion d'Alexandrie et son fils Diodore, grammairiens et sophistes, abandonnèrent aussi le musée d'Égypte, que protégeaient les empereurs, et recherchèrent les biens de la fortune à Rome.

Je pense que Pollion, à qui Suidas attribue un *Traité sur les erreurs en orthographe*, est le même qu'un autre Pollion qu'il qualifie ailleurs de philosophe. La preuve que cette distinction apparente n'a rien de réel, c'est que Suidas donne aussi le titre de philosophe à Diodore, tout en ne citant de cet écrivain que des traités de grammaire. Il y a plus, Suidas s'explique sur le sens du mot philosophe, en ajoutant

1 Voy. Kusteri *Notæ ad Suidam*.

à la liste de ces ouvrages de grammaire, les mots, *et autres écrits philosophiques*.

Pollion florissait à Rome sous l'empereur Adrien: le surnom de Valerius qu'il adopta, sans doute pour marquer son dévouement à quelque famille romaine, montre combien il affectait le *romanisme*. Les détails que Suidas nous donne sur Pollion et son fils, sont rédigés avec sa négligence habituelle. A l'article Polion, il attribue à Diodore un *Recueil de locutions attiques*, et dans la liste des auteurs qu'il cite à la tête de sa compilation comme ses sources, il nomme Pollion d'Alexandrie auteur d'un *Recueil de locutions attiques*.[1]

Je sais bien qu'on pourrait distinguer Pollion de Polion, ou admettre que le père et le fils ont publié des ouvrages semblables. Mais j'aime mieux une hypothèse plus probable. Le père a, sans doute, commencé le travail; le fils l'a publié. Photius l'attribue peut-être au père sur l'autorité de Suidas.[2]

Il est à remarquer que nous possédons une partie de ce lexique, Suidas le citant comme une des sources auxquelles il a puisé.

§. 6. Orion d'Alexandrie alla, comme tous les écrivains dont nous venons de parler, grossir à Rome le nombre des sophistes grecs. Il y fut célèbre sous le règne d'Adrien, dont il osa faire l'éloge dans la langue des maîtres de l'univers. Ce panégyrique, qu'il serait intéressant pour nous de pouvoir comparer avec celui Orion; Orus.

---

1 Συναγωγη αττικων λεξεων κατα στοιχειον.

2 *Biblioth.*, *Cod.* 149.

de Pline, que le temps respecta davantage, jouissait d'une assez grande célébrité.

Orion, comme les savans d'Alexandrie qui le précédèrent à Rome, fut infidèle au musée, mais non à l'esprit qui dominait dans cette école. Il publia un *Recueil de locutions ou de voix attiques*, un *Traité d'étymologie* et un *Recueil anthologique*.

Il faut distinguer ce panégyriste d'Adrien d'un grammairien d'Alexandrie du même nom, qui fut le contemporain de Théodose le jeune, et d'un autre savant de la même ville nommé Orus, qui précéda de quelque temps Orion l'ancien. Nous aurions dû faire entrer ce dernier dans le tableau des savans d'Alexandrie; mais il paraît avoir peu ambitionné l'immortalité dans les lettres : on ne connut de lui qu'un *Recueil de locutions attiques*.

Apollonius Dyscolos.

§. 7. Le grammairien le plus laborieux et le plus célèbre de cette époque fut Apollonius d'Alexandrie. Il florissait dans cette ville sous les empereurs Adrien et Antonin le pieux. Ce qui l'a fait distinguer de tous les autres savans du même nom, c'est l'épithète de *Dyscolos*, qui lui resta. Dans une ville où l'on ne donnait guère des surnoms que par ironie, celui que reçut Apollonius pourrait jeter de la défaveur sur son caractère, si l'on en interprétait mal le sens. L'épithète de *dyscolos* ne devait pas indiquer un de ces savans atrabilaires auquel de solitaires études ont fait contracter une lourde et farouche rudesse; elle n'avait rien que d'honorable pour l'écrivain qui la reçut. Pour la comprendre, il faut entrer dans les mœurs des

habitans du musée, et se rappeler qu'ils se proposaient des questions de critique et de littérature, ζητηματα, dans les galeries de leur docte habitation [1]. Celui d'entre eux qui proposait les questions les plus embarrassantes, devait passer pour le plus savant; celui qui savait le mieux résoudre les difficultés que lui présentaient ses rivaux, était regardé comme le plus ingénieux. Apollonius proposait continuellement des demandes qui faisaient le tourment de ses émules: voilà l'origine du surnom qu'ils lui donnèrent.

Ce qui distingue encore plus Apollonius des autres écrivains du même nom, c'est un zèle infatigable, une immense érudition et une quantité prodigieuse d'écrits qu'il publia. Il était au commencement un si fécond écrivain et si pauvre que, ne pouvant acheter du papier, il écrivit sur des tessons. Ce trait prouve une noblesse d'ame peu commune. Tandis que ses cupides collègues vont assiéger à Rome les palais des Césars et des grands de l'empire, Apollonius, fidèle à sa patrie, inséparable des trésors de la bibliothèque, chérit sa pauvreté solitaire et dédaigne de mendier les faveurs. [2] Il fut enfin plus heureux; il eut du papier, et le grammairien qui corrigeait tous les autres [3], put léguer quelques ouvrages à la postérité. Nous possédons de lui quatre livres sur la *syntaxe* et les *parties du*

1 Voyez ci-dessus, page 37.

2 Cet exemple de pauvreté est unique dans les annales d'Alexandrie : mais ce ne serait plus l'histoire des hommes que nous écririons, si nous n'avions à citer quelque victime de l'inconséquence ou de la perversité.

3 Priscianus, *in Præf. lib. I.*

discours, et trois traités sur les *adverbes*, les *conjonctions* et les *pronoms* [1]. Il n'est pas certain que nous ayons encore son *Histoire controuvée* [2], qui est citée par Suidas. Meursius est d'avis qu'elle ne s'est pas conservée en entier, mais que le recueil d'*Histoires merveilleuses*, imprimé vers la fin du 16.ᵉ siècle, en renferme la partie qui a été sauvée [3]. Ce qui nous dispense de citer les traités d'Apollonius, c'est qu'il avait écrit sur toutes les parties de la grammaire; on trouve d'ailleurs l'indication exacte des écrits sortis de sa plume dans la Bibliothèque de Fabricius [4]. Je n'en citerai donc que ceux qui peuvent fournir matière à quelques observations sur l'esprit qui a dirigé ses travaux. Apollonius s'occupa aussi de la grande question des *dialectes;* il voua ses méditations à Homère, et écrivit sur les *figures* employées par ce poëte. Il publia des traités sur la *composition*, sur les *passions*, sur les *choses probables* de Didyme le grand [5], et sur les *figures grammaticales des mots*.

En général, nous voyons par ses traités qu'aucune matière d'érudition n'était étrangère à cet écrivain.

Apollonius eut le plus grand bonheur auquel puisse aspirer un savant; il eut un fils dont la célébrité accrut la sienne. Nous verrons ce savant à une autre époque.

---

1 Ces derniers en manuscrit à la bibliothèque du Roi.

2 Κατεψευσμενη ἱστορια.

3 Voyez l'édition du même livre, publiée par Meursius, à Leyde, en 1620. Cf. Meursii *Opp.*, *t. VII*.

4 *Bibl. græca*, *vol. VI*; *p.* 272.

5 Les πιθανα; voy. ci-dessus, page 228.

§. 8. Je crois pouvoir placer à celle-ci deux grammairiens d'Alexandrie dont l'âge est incertain. Suidas se contente d'en parler sans donnée chronologique. Ptolémée et Aristonicus.

Le nom de Ptolémée étant fréquent à Alexandrie, on distinguait par des surnoms les savans qui le portaient. Ainsi nous avons vu un Ptolémée Pindarion, un Ptolémée Épithète, un Ptolémée Chennus. Ces exemples m'avaient fait supposer que Ptolémée, père d'Aristonicus, avait eu également quelque surnom caractéristique; mais je me suis appliqué en vain à le découvrir.

Ce grammairien s'était, comme tant d'autres, attaché à la fortune des Romains, en conservant tous les goûts des savans d'Alexandrie. Sous ce dernier rapport il a même publié l'un des écrits les plus curieux, quoique l'un des plus faciles. C'était un traité sur les *choses que les tragiques avaient dites de la même manière*. Il aurait pu ajouter à son ouvrage un autre de même nature, sur les commentateurs des tragiques qui avaient dit les mêmes choses d'une manière peu différente. Tel était nécessairement le résultat des nombreux travaux exécutés sur le même sujet par les membres du musée, que leurs écrits reproduisirent souvent les mêmes choses.

Ptolémée a composé, outre l'ouvrage indiqué, *cinquante livres sur Homère*, sur ses *récits merveilleux*, *sur les Muses et les Néréïdes*, dont parle ce grand poëte.

Aristonicus commenta encore Homère avec un zèle qui ne pouvait se comparer qu'à celui de son père.

Il publia six livres *sur les noms irréguliers que l'on rencontre dans l'Iliade.* Après ce travail il écrivit sur les signes critiques de la *Théogonie d'Hésiode*, sujet qui avait été traité par beaucoup d'autres grammairiens. Aristonicus revint à Homère; et publia le plus célèbre de ses ouvrages sous le titre de *Signes d'Homère*[1] : ce traité était si généralement connu qu'on ne le citait que sous le titre de *Signes*.[2]

On conçoit l'importance que les grammairiens d'une époque où les manuscrits se détérioraient avec chaque copie, devaient attacher aux marques critiques qui signalaient les fautes probables et les variantes; il est même surprenant qu'ils n'aient pas mis plus de soin à rechercher les divisions des ouvrages, et à y placer toutes les indications de chapitres, toutes les marques de ponctuation, qui pouvaient faciliter la pénible lecture des manuscrits.

Nicanor.

§. 9. Nicanor de Cyrène, qui florissait au musée d'Alexandrie au temps d'Adrien, s'acquit une grande réputation et un surnom honorable par ses efforts contre les abus que nous venons de signaler. Son traité de la *ponctuation* (*περι ϛιγμων*) le rendit fameux sous le nom de *Stigmate.*

Un sujet qui mérite également d'être remarqué, occupa le même auteur dans son ouvrage intitulé: *des choses qui ont conservé leurs noms sans change-*

---

1 Cité par le grand Étymologique; voy. λυχνος.

2 *Ibid. voc.* Ερεαι et Οαη.

ment. Cet écrit était du genre polyhistorique. Nicanor y dissertait sur des noms de villes, de monumens, de fleuves, de montagnes, etc. [1]

Celui des ouvrages de Nicanor que nous devons le plus regretter, est sa *Description d'Alexandrie*. [2] Je présume qu'il avait pour but d'appeler l'attention des Grecs sur la capitale des lettres, comme je soupçonne aussi que son écrit intitulé, *à Adrien*, avait pour objet de fixer les regards de ce prince sur l'école d'Alexandrie.

Le scoliaste d'Apollonius assure, sur l'autorité de Nicanor, que les Égyptiens étaient le plus ancien des peuples, et Thèbes la plus ancienne des villes. C'est sans doute dans son ouvrage sur *les choses qui ont conservé leur nom* que Nicanor établit cette opinion.

Telle est la liste des grammairiens et des critiques de cette époque que nous pouvons retrouver. Elle nous montre que jamais l'école d'Alexandrie ne s'était appliquée à la philologie avec plus de zèle; et ses travaux prouveraient peut-être qu'à aucune autre époque les savans n'ont été plus féconds écrivains, ni plus attentifs à éclaircir les moindres détails de la critique.

§. 10. Ils auraient pu exécuter des travaux plus importans encore, si Rome ne les avait privés d'un grand nombre de leurs collègues. Mais un fait qui rend Polémon. Aristide.

---

1 Voy. Stephanus, *de situ urbium*; voyez παρος et ὕδη. Cf. Athen., VII.

2 Stephanus, *ibid.*; voy. Αλεξανδρεια.

presque inexplicable la fréquente désertion des savans d'Égypte, c'est que l'empereur Adrien agrégea à leur école ceux des auteurs grecs qu'il voulait distinguer. Il était donc glorieux encore aux yeux de toute la Grèce et de Rome d'appartenir au musée; et cependant ceux qui étaient appelés par tous les sentimens du patriotisme à en entretenir la gloire, se portaient à Rome!

Adrien agrégea Polémon au musée d'Alexandrie, quoique ce sophiste résidât habituellement dans la ville de Smyrne [1]. Une monnaie fut frappée, sur la proposition de Polémon, pour perpétuer le souvenir de la munificence d'Adrien.

Cependant Polémon ne fit rien pour l'institut auquel il avait été associé, et sa place au musée est un frappant exemple d'une ancienne *sinécure*. Son fils Attale, sophiste comme lui, ne s'attacha également qu'à la gloire de la ville de Smyrne.

Il serait possible peut-être de revendiquer à notre école, Aristide, le plus célèbre des disciples de Polémon. Aristide composa en Égypte son *Hymne à Sérapis*, et partagea pendant quelque temps les travaux des membres du musée. Cependant, né en Bithynie, instruit à Athènes par les leçons d'Hérode l'Attique, à Pergame par celles d'Aristoclès, et disciple de Polémon à Smyrne, Aristide n'appartient pas en entier à notre école. Après un court séjour en Égypte, il revint

---

1 Spartiani *Hadrianus*, *c.* 20; Philostrati *Vitæ sophist.*, *Polemon.* Cf. Claud. Nicasius, *de nummo Pantheo*, *p.* 8, 14, 17.

à Smyrne, où il fut célèbre sous le règne de Marc-Aurèle.

§. 11. On ne peut mettre, au reste, aucune importance à réclamer pour notre institut des sophistes tels qu'il en posséda un grand nombre. Polémon et Aristide ne différaient des grammairiens d'Alexandrie que par l'usage plus bruyant qu'ils firent de leur science; en déclamant des discours sur des matières que les savans d'Égypte aimaient mieux discuter dans leurs écrits. Ce qui intéresserait davantage, ce serait de trouver à l'école d'Alexandrie autant d'écrivains sur les matières spéculatives, que nous en voyons sur celles qui tiennent au langage. Euphrate.

Nous ne connaissons, à cette époque, que trois philosophes que nous puissions réclamer pour l'école des Lagides: ce sont Euphrate, Ammonius et Énésidème. Les deux premiers, nés en Égypte, se rendirent l'un à Rome, l'autre à Athènes; le troisième vint à Alexandrie pour y chercher des partisans à la doctrine qu'il croyait si urgent de renouveler.

Euphrate, surnommé le Syrien, à cause du long séjour qu'il fit dans cette province, se rendit à Rome au commencement du second siècle, et s'y acquit l'amitié des premiers savans, Dion et Pline le jeune. Ce dernier le chérissait particulièrement, et ne parlait de lui qu'avec de grands éloges [1]. Deux historiens respectables, Arrien et Eusèbe, s'accordent à les répéter [2], et le philosophe Apollonius essaierait en vain

1 Plinii *Epistol. I*, 10.

2 Arriani *Dissert. Epictet. IV*, 8; Eusebius, *advers. Hieraclem*, *c.* 35.

de contredire leur opinion: on sait que, d'abord ami d'Euphrate, il finit par devenir son plus grand ennemi.[1]

Euphrate professait la doctrine du Portique, et mourut en vrai stoïcien : las du fardeau de la vie, il demanda à son protecteur la permission de le déposer, l'obtint, et termina ses jours. Ce fait prouve qu'on a tort de compter Euphrate au nombre des platoniciens, sur un passage de Pline mal interprété[2]; c'est également à tort qu'il est placé parmi les philosophes romains par Gaudentius.[3]

Ammonius. §. 12. Ammonius quitta Alexandrie pour enseigner la philosophie dans la ville d'Athènes, par ordre de l'empereur Néron. Il professait la doctrine d'Aristote avec des modifications puisées dans celle de Platon. Peut-être ne put-il résister aux idées de ce dernier, dans une ville où son ombre commandait encore le respect et l'admiration. Ammonius, qui anima des belles conceptions platoniques les analyses un peu sèches du péripatéticisme, est regardé comme le premier philosophe qui ait tenté, non pas en général l'union de deux doctrines, mais le mélange de celles d'Aristote et de Platon. Cette opinion est plausible; mais Ammonius n'a laissé aucun écrit, et les anciens ont souvent confondu les divers philosophes du même nom. Il y a plus : c'est un Ammonius du 4.e siècle, fils d'Hermias, qui a publié des commentaires sur

1 Philostrati *Vita Apollonii*, *VIII*, 7, *sect. III*, 11.
2 Plinius *in loco citato*.
3 *De philosophis romanis*, *c.* 100, *p.* 300.

Platon et Aristote. Ce qui paraît constater néanmoins le penchant d'Ammonius pour le platonisme, c'est que son disciple, Plutarque de Chéronée, est platonicien autant qu'on l'était à cette époque.[1]

§. 13. Si Ammonius a professé en Égypte une philosophie aussi *croyante* qu'est celle de son disciple, nous devons sentir, avec Énésidème, qu'il était nécessaire de réveiller le scepticisme. Énésidème.

Énésidème, de Gnosse, d'un âge incertain, doit avoir vécu après Cicéron, puisque ce philosophe, loin d'en parler, affirme que de son temps la doctrine de Pyrrhon n'avait point de sectateurs[2]; d'un autre côté, Énésidème ne peut qu'avoir vécu avant Sexte l'empirique, et je crois le placer à sa véritable époque en lui assignant la présente. Son séjour habituel était la ville d'Alexandrie, dont il prit le surnom d'Alexandrin. Son but fut de reproduire le scepticisme sous toutes les formes. Il publia dans cette vue les ouvrages suivans: *Discours pyrrhoniques; Linéamens des opinions de Pyrrhon*[3]; *Traité du doute ou de la recherche*[4]. J'ignore quelle pouvait être la tendance de son traité *contre la sagesse.*

Rien ne saurait être plus satisfaisant pour l'historien du musée que d'y voir paraître, à une époque de décadence, des écrits philosophiques aussi propres à ramener

1 Voyez, sur Ammonius : Patricius, *Discuss. peripatet.*, *I*, 3, *p.* 139 ; Eunapius, *in Proœmio ad Vit. sophist.*

2 *De oratore*, *III*, 17 ; cf. *de finibus*, *II*, 11.

3 Ὑποτυπώσεις πυῤῥώνειαι.

4 Περὶ ζητήσεως.

les discussions à leur point de départ. Mais aussi rien de plus affligeant que de voir l'indifférence que l'école d'Alexandrie oppose aux leçons d'Énésidème. On ignore même si ce grand homme a laissé parmi eux un seul disciple. Il est probable, toutefois, que ses auditeurs, comme ceux de beaucoup d'autres savans, bornèrent leur ambition à professer et à commenter la doctrine de leur maître.

Soranus. Galien.

§. 14. Il paraît, en effet, que l'histoire littéraire a été plus soigneuse à conserver les noms des grammairiens que ceux des autres savans. Les anciennes écoles de médecine, si fréquentées l'une et l'autre sous l'empire des Lagides, semblent ne plus exister sous les Romains. A peine trouve-t-on à cette époque le nom d'un seul médecin d'Alexandrie, Soranus, et encore se lassa-t-il du séjour d'Égypte pour briguer les faveurs de Trajan et d'Adrien.[1]

Cependant l'ancienne célébrité des écoles d'Hérophile et d'Érasistrate attira encore le plus grand médecin de ces temps. Galien y vint, en quittant Pergame, dont l'école s'était soutenue jusqu'à cette époque : il y fut vers le milieu du second siècle de notre ère. Mais il préféra aussi le séjour de Rome : il y vécut sous Commode et Pertinax. En rétablissant les études de médecine, et le théâtre anatomique, créé par les Lagides, Galien aurait ajouté à sa propre gloire et à celle du musée.

---

1 Voy. Suidas, *voc. Soranus* Cf. Eusebii *Præp. evangelic.*, *XIV*, 7, 18. Cf. Bruckeri *Hist. philos.*, *I*, *p.* 1328.

§. 15. L'historien le plus célèbre que l'école d'Alexandrie forma à cette époque, est Appien, qui l'abandonna. Si son nom seul est resté dans les annales d'Alexandrie, il n'en faut pas conclure que les études historiques y aient été stériles; nous avons déjà indiqué plusieurs productions de ce genre, et il faut croire qu'un grand nombre d'autres ont été détruites par les flammes. Appien.

Appien, né en Égypte, y reçut une éducation soignée, et, comme on le destinait à l'Italie, il apprit la langue des maîtres de l'empire. Arrivé à Rome, il y plaida, en latin, devant les tribunaux. Ses talens lui valurent la faveur des Césars, et ils l'élevèrent au rang d'un administrateur de leurs domaines particuliers. Ces fonctions ne l'empêchèrent pas d'exécuter des travaux qui lui assurent une place honorable parmi les historiens de l'antiquité. On devrait peut-être lui adresser, comme à beaucoup d'autres savans qui désertèrent l'Égypte, le reproche de n'avoir consacré à sa patrie aucun de ses ouvrages; mais, le livre où il traita de la conquête de l'Égypte étant perdu, on ignore jusqu'à quel point il manqua de patriotisme. Son *histoire romaine*, rédigée avec une grande partialité, et dans un style faiblement imité de celui de Polybe, est remarquable par le plan qu'il y suit. Au lieu de diviser son histoire en périodes, il expose les événemens d'après les pays où ils se sont passés. On dirait qu'Appien regarde les Romains comme le seul peuple remarquable qui ait jamais habité le globe, et qu'il ne daigne passer en revue les différens pays que pour y montrer sa nation

favorite. Tel semble être le sens des divisions de son ouvrage, qu'il intitule : *Iberica*, *Libyca*, *Carthaginensia*, *Numidica*, etc., et où il retrace les guerres que les Romains ont faites dans l'une ou l'autre de ces contrées.

Il ne nous reste que dix livres sur les vingt-quatre qu'Appien avait composés ; la perte du 22.e inspire d'autant plus de regrets, que la préface, qui nous en reste, semble annoncer une statistique de l'empire romain. [1]

Ptolémée. Agathodémon. Syrus.

§. 16. Les mathématiques furent cultivées à cette époque par un homme dont les découvertes et les théories ont été suivies, non-seulement par les Grecs et les Romains, mais encore par plusieurs nations orientales et par tous les peuples du moyen âge qui ont cultivé les sciences. Cet homme fut Ptolémée, l'un des plus beaux génies dont le genre humain puisse s'enorgueillir.

Ptolémée n'a donc pas besoin de la fausse gloire que lui prêtait le moyen âge, tantôt en le disant sorti de l'illustre famille des Lagides, tantôt en le confondant avec Ptolémée Philadelphe [2]. Sa gloire est au-dessus de celle de tous les Ptolémées : ces princes admiraient les sciences et prodiguaient pour elles leurs richesses;

---

1 Voy. la vie d'Appien dans l'édition de Schweighæuser.

2 Buttmann discute avec beaucoup d'érudition (dans son Magasin d'archéologie, II, p. 257) l'ancienne opinion qui attribuait la royauté à Ptolémée. Une épigramme ancienne, parlant au nom de *Ptolémée, roi*, et vantant les charmes des études astronomiques, rend cette discussion fort intéressante. Cf. Brunck, *Antholog.*, *II*, *p.* 66 *seq.*

si leur zèle nous paraît digne d'éloges, Claude Ptolémée nous étonne par les travaux qu'il exécuta lui-même.

Né en Égypte, soit à Péluse, soit à Alexandrie [1], il illustra ce pays sous les Antonins. Il rapporte lui-même qu'il a fait une partie de ses observations la deuxième année du règne d'Antonin le pieux, époque qui répond à la 139.e année de notre ère. Olympiodore ajoute que Ptolémée faisait ses observations au temple de Sérapis à Canope, et qu'il s'y livra à des études astronomiques pendant quarante ans, en gravant une partie de ses notes sur les colonnes du temple dont il avait fait sa résidence [2]. D'après cela, Claude Ptolémée aurait habité tour à tour Alexandrie et Canope, selon le besoin qu'il avait de recourir aux facilités que lui présentaient l'observatoire et le cabinet littéraire. Cette explication nous fait comprendre la dénomination de *philosophe d'Alexandrie* que les grammairiens de cette époque donnent à Ptolémée. Une circonstance remarquable est la dédicace de ses ouvrages à Sérapis; elle est un monument de la vénération que le célèbre astronome portait à cette divinité. La dédicace existait encore dans les temps modernes à la bibliothèque d'un savant anglais. [3]

Le *Canon* de Ptolémée nous fait voir que son auteur atteignit l'âge de 78 ans.

---

1 Voy. Mémoires publiés sur l'Égypte pendant les guerres des années VI et VII, t. I.er, p. 389, note de *Langlès*.

2 Olympiod. *in Phædonem*. Cf. Diog. Laert., *lib. I*, *p.* 109.

3 *Mscript. Angliæ et Hiberniæ*, *t. II*, *p.* 1, *n.*o 7397.

Claude Ptolémée voua la plus grande partie de ses études à l'astronomie et à la géographie, qu'il cultiva conjointement, à l'exemple de ses prédécesseurs. Il fut en même temps historien, philosophe et fondateur d'une nouvelle théorie musicale.

Son plus célèbre ouvrage est la *grande Composition astronomique*, en treize livres, l'une des productions les plus remarquables de l'antiquité [1]. Long-temps les savans d'Alexandrie se bornèrent à la commenter; Théon, Pappus et Ammonius l'expliquèrent, sans prétendre l'enrichir [2]. Lorsque les Arabes vinrent s'emparer de la littérature des Grecs, l'un des premiers ouvrages qu'ils traduisirent, fut la *grande composition*, à laquelle ils ont fait donner un nom barbare [3], et qui leur valut une grande célébrité. On a traduit le même ouvrage en persan, en hébreu, en latin; aujourd'hui il n'est plus de pays littéraire qui ne le possède ou ne désire le posséder dans sa langue.

Ce qui rend cet ouvrage précieux, c'est qu'il renferme toute l'histoire de l'astronomie ancienne, Ptolémée y joignant à ses propres observations celles d'Aristille, de Timocharis, de Méton, d'Euctémon, de Conon, et surtout d'Hipparque, astronome, qu'il estimait par-dessus tous les autres.

Une chose qui étonne aujourd'hui, c'est que Pto-

---

1 Voyez la Préface de son interprète, l'abbé *Halma*.

2 Le Commentaire de Théon s'est conservé; on l'imprime ordinairement à la suite de l'ouvrage.

3 Quand nous disons l'Almageste, nous joignons un article français à l'article arabe, *al*, et à un adjectif grec, μεγιστος.

lémée, si familiarisé avec les phénomènes de l'univers et sa merveilleuse ordonnance, a cru, avec beaucoup d'anciens, que le ciel annonce à la terre ses révolutions et ses destinées. La preuve de cette opinion, Ptolémée l'a déposée dans un écrit sur l'astrologie judiciaire, ou dans son *Traité de l'apotélesmatique*, qu'il rédigea comme s'il eût été question d'une doctrine établie sur des principes certains. Un de ses plus vifs admirateurs, Alphonse, roi de Castille, aimait particulièrement cet ouvrage, et il le fit traduire en latin sur la version arabe [1]. Ptolémée lui-même désirait que les principes de son Apotélesmatique devinssent un manuel généralement répandu : il en publia l'*esprit*, *καρπος*, en 100 aphorismes. Son affection pour cette doctrine était telle qu'il composa encore un ouvrage sur *les apparences ou phases des étoiles fixes*, et sur *leur signification pour toute l'année*. Ces productions n'autorisent pas, cependant, à lui attribuer les quatre tableaux de ce genre qu'on a mis sous son nom et dont un seul paraît lui appartenir.

Dans sa *grande Composition*, Ptolémée avait déjà traité la *sphère*; il publia, pour compléter sa doctrine, deux nouveaux traités, l'un sur *le planisphère*, l'autre sur *les planètes*.

Dans sa *grande Composition* Ptolémée avait annoncé

---

1 Camerarius a le premier publié le texte grec, au 6.e siècle. Il y avait ajouté la traduction des deux premiers livres. Dans cette traduction, reproduite à Bâle, le célèbre Mélanchthon ajouta la version des deux derniers livres.

un travail sur la géographie[1]. Il l'exécuta, comme il nous l'apprend lui-même, d'après les idées de Marin de Tyr, et en profitant, comme dans son Astronomie, de toutes les connaissances qu'il trouva dans les écrits de ses prédécesseurs[2]. En se conformant ainsi à un usage généralement suivi à l'école d'Alexandrie, Ptolémée pouvait devenir dangereux à la gloire de Strabon, et c'est une chose assez remarquable que nous possédions encore les écrits de l'un et de l'autre de ces géographes : en effet, beaucoup d'autres ouvrages ne se sont perdus que par suite d'une pareille analogie, parce que dans les siècles suivans on s'attacha aveuglément à un système, ou même à un livre, à l'exclusion de tous les autres.

Ce qui devait relever le prix de la Géographie de Ptolémée, c'étaient les cartes qu'Agathodémon, mécanicien d'Alexandrie, exécuta pour ce travail sous la direction de son auteur. Ces cartes étaient bien différentes de celles que les dessinateurs du moyen âge, qui ne lisaient pas le texte des écrits pour lesquels ils travaillaient, ont ajoutées aux manuscrits que nous possédons encore. Comme ceux qui copiaient les ouvrages, ou ceux pour qui on les copiait, ne se donnaient pas la peine de vérifier les cartes d'après le texte, la disparate qui en résulta n'a rien de surprenant.

La géographie de Ptolémée a joui chez les anciens d'une grande célébrité, et pour le moyen âge elle fut une doctrine dont on n'osa dévier. Son auteur fut

---

1 Ὑφήγησις γεωγραφική.

2 Voy. *lib. I*, *cap.* 19.

regardé comme un être supérieur à la simple humanité ; on l'appela le *divin*, le *très-sage* et le *véridique.*[1] En effet, sa scrupuleuse exactitude et le discernement qu'il met dans la comparaison des ancien s sont faits pour servir de modèles.

Étienne de Byzance parle d'un *Périple* de Claude Ptolémée, et Tzetzès d'une *Périégèse :* ces deux ouvrages auraient renfermé, l'un une description générale de la mer, l'autre de la terre. Il est probable que les auteurs qui les citent, ont en vue la géographie de Ptolémée, qui porte un titre analogue, *Hyphégèse*, et qui renferme la description de l'océan et de la terre.

Ptolémée se fit historien pour faciliter ses études astronomiques ; il possédait, au reste, des connaissances d'histoire comme savant d'Alexandrie et comme géographe. Ce fut pour mieux déterminer la chronologie des anciennes observations astronomiques qu'il composa son *Canon des rois*, dont l'histoire a dû s'enorgueillir. Ce Canon renfermait la suite chronologique des rois d'Assyrie, de Médie, de Perse, celle des rois de la Grèce et des empereurs de Rome. La liste des Césars se terminait à Antonin le pieux.

George le Syncelle, qui copia le Canon de Ptolémée pour son grand ouvrage, en a sauvé de belles parties. On a aussi conservé quelques fragmens des commentaires dont Théon d'Alexandrie, l'empereur Héraclius et quelques autres écrivains avaient enrichi le Canon.[2]

---

1 Θειωτατος, Σοφωτατος, ἀξιοπιστος.

2 Mém. de l'Acad. des inscript., XXVII, p. 221.

Comme philosophe, Ptolémée ne saurait prétendre au rang élevé qu'il occupe dans la cosmographie. Son *Traité du jugement et de l'empire de l'ame*[1] est d'un mérite fort secondaire. Habitué aux observations du monde matériel, il se trouva sur une terre étrangère, quand il entreprit de suivre les mouvemens de l'ame.

Il eut beaucoup plus de succès en essayant d'appliquer les principes des mathématiques à la théorie des arts. Plusieurs mathématiciens d'Alexandrie avaient regardé la musique comme l'une des branches les plus essentielles de leurs études. Ptolémée, qui avait d'importantes réformes à proposer sur le système musical, composa un *Traité sur les élémens de l'harmonie*, en trois livres. Cependant on lui dispute cet ouvrage, et tandis que les uns croient illustrer Claude Ptolémée, en l'associant à la race des Lagides, les autres pensent illustrer l'un des Lagides, Ptolémée Philadelphe, en lui attribuant un livre de Claude. La tentative n'est pas heureuse ; une seule réflexion la détruit : si Philadelphe avait publié un tel ouvrage, tous les poëtes de sa cour en auraient immortalisé le souvenir, et il n'est aucun qui en parle.

C'est encore à tort qu'on a voulu attribuer les *Élémens* à Ptolémée le pythagoricien ; les principes de ce livre ne sont pas conformes à ceux de Pythagore.

Ptolémée avait publié quelques autres traités qui auraient ajouté à sa gloire, s'ils se fussent conservés.

---

1 Περι κριτικου και ἡγημονικου.

Il avait intitulé l'un *sur les trois dimensions;* un autre, sur *l'optique;* un troisième, sur *la mécanique*. Quelques-uns de ses traités étaient dédiés à un certain *Syrus*, qu'on regarde comme son frère.

Dans le moyen âge, un autre Claude Ptolémée a rendu ce nom encore une fois célèbre, mais ce ne fut que par des épitres écrites avec une rare élégance.

Si l'école d'Alexandrie elle-même ne produisit plus d'ouvrages propres à éclipser ceux de Ptolémée, il en faut chercher peut-être la raison dans la nouvelle direction qu'elle prit depuis la mort de ce grand homme. La doctrine du Christ ayant fait les progrès les plus rapides, ayant réveillé partout le besoin d'une meilleure croyance, et ramené dans les champs de la spéculation les esprits qui se refusaient à l'adoption de vérités révélées, l'école d'Alexandrie changea tout à coup de goût et de travail. La philosophie redevint pour elle un besoin, et cette fois ce ne fut pas la philosophie des Grecs seulement: un peuple de l'Orient venait de communiquer sa religion à la Grèce et à l'Italie; ce fut pour l'école d'Alexandrie un motif puissant de s'occuper des doctrines orientales.

TROISIÈME SECTION.

L'École d'Alexandrie depuis l'origine de l'École chrétienne d'Égypte jusqu'à la naissance du Syncrétisme. (De l'an 150 à 222 après J. Ch.)

CHAPITRE PREMIER.

De l'influence des empereurs sur l'École d'Alexandrie, depuis Marc-Aurèle jusqu'à Alexandre Sévère.

Dans les derniers temps de l'école d'Alexandrie les événemens se pressent et se succèdent avec rapidité. Protégée et persécutée tour à tour, l'ancienne école des Lagides continue avec une ardeur que rien ne saurait ralentir les travaux qui lui ont valu sa gloire. Elle cède enfin à un concours de circonstances des plus extraordinaires : le christianisme triomphe, et sévit dans Alexandrie ; les philosophes s'enfuient à Rome, ou vont renouveler leurs théories en Grèce ; le musée cesse d'exister ; mais quelques grammairiens et quelques mathématiciens continuent, au-delà du terme qui doit nous arrêter, à cultiver en silence des études protégées autrefois avec pompe.

Sous Marc-Aurèle l'école d'Alexandrie jouit d'un calme qui ne semblait pas cacher un orage. Cet empereur chérissait les lettres, et les protégeait plus par son exemple que par des actes d'ostentation. Cultivant

la philosophie avec une passion digne d'elle, il ne se refusa jamais aux affaires pour se livrer à l'étude; mais il lui voua les momens qu'il pouvait destiner au plaisir. Les plus beaux commentaires qui soient jamais sortis de la plume d'un roi, furent le fruit des instans qu'il déroba au chef de l'empire [1]. Il serait glorieux pour l'école d'Alexandrie de compter quelqu'un de ses membres parmi les instituteurs de ce prince; mais ils lui furent tous étrangers. [2]

Marc-Aurèle avait fait continuer aux professeurs publics les salaires que leur avaient assignés ses prédécesseurs; l'histoire n'en dit pas autant de son fils. Il ne se plaisait qu'aux jeux des athlètes, que son peuple même commençait à voir avec indifférence: heureux le monde qu'il domina, si Commode n'eût eu des penchans plus vils et plus funestes! Que pouvaient attendre les lettres et l'empire d'un chef qui avilit les sénateurs, persécuta les chrétiens, corrompit ses sœurs, et donnà le nom de sa mère à l'une de ses trois cents concubines?

Déjà l'empire devenait vénal: ce n'étaient plus les Césars qui régnaient, c'étaient ceux qui leur vendaient la pourpre. Pertinax, qui avait professé les belles-lettres en Ligurie et qui les aurait favorisées après

---

1 Voyez, outre l'Éloge de Marc-Aurèle, par Thomas, le Mémoire de Meiners: *De M. A. Antonini ingenio, moribus et script.* (*in Comment. societat. reg. Gotting.*, *ann.* 1783 *et* 1784).

2 C'étaient Sixte de Chéronée, Hérode d'Attique, Cornelius Fronton et Lucius Volusius Marcianus; voy. Le Nain de Tillemont, Hist. des empereurs, IV, 565.

s'être élevé à l'empire par les armes, essaya les réformes les plus urgentes, et mourut assassiné. Julien crut pouvoir dominer un peuple payé de son or et dégoûté de ses bassesses; mais trois armées romaines proclamèrent à la fois trois autres empereurs. Sévère le défit, et se maintint par des cruautés perpétuelles. Cependant cet empereur aimait les lettres et rédigea lui-même sa vie. La ville d'Alexandrie eut à se réjouir de sa présence; les habitans le charmèrent par leur esprit, et obtinrent de sa libéralité la restitution de quelques priviléges dont ils étaient privés depuis Auguste. L'école des Lagides n'a pu que trouver en lui un zélé protecteur. Mais il fit enfermer dans le tombeau d'Alexandre, qu'il déclara inviolable, les anciens écrits sacrés qu'il avait tirés des temples de l'Égypte et que la curiosité des membres du musée fût parvenu peut-être à comprendre [1]. Les chrétiens d'Alexandrie partagèrent avec tous ceux qui habitaient l'empire, les persécutions que Sévère décréta contre eux, et qui ne prouvèrent que son imprudence et leurs vertus. Les épreuves par lesquelles les Grecs virent passer les chrétiens, produisirent sur eux l'effet qu'elles eurent partout : elles achevèrent de les convaincre de l'excellence d'une religion qui inspirait une telle grandeur.

Sévère était mort des craintes ou des chagrins que lui causait l'audacieuse ambition de son fils. La folie et le despotisme montèrent avec Caracalla sur le trône des Césars; et bientôt toutes les provinces de l'empire

---

1 Dio Cassius, *II*, *p.* 1226, *ed.* Reimar.

qu'il parcourut, eurent à gémir de sa présence. La ville d'Alexandre et l'école des Lagides éprouvèrent particulièrement ses fureurs. Émule insensé et sanguinaire vengeur d'Alexandre le grand, Caracalla se rendit en Égypte, après avoir fait sur le sol de l'ancienne Troie des extravagances dignes de lui seul. Il ne prétendait voir Alexandrie que pour honorer la mémoire de son fondateur, et adorer la divinité principale des Égyptiens. En approchant de la ville, il ordonna des hécatombes et des sacrifices expiatoires. Les Alexandrins, trop légers pour se souvenir de leurs sarcasmes contre l'empereur, trop crédules pour se défier de ses démonstrations protectrices, lui prodiguèrent des honneurs inouis et brulèrent sur son passage les parfums les plus précieux. Voulant se montrer sensible à leurs hommages et plein de respect pour Alexandre, Caracalla s'était dépouillé de toutes les marques de sa grandeur. Rassurés sur les sentimens d'un prince qu'ils ne croyaient pas atteint par leurs imprudentes railleries, les Alexandrins passèrent dans les festins et les jours et les nuits. Au milieu de leurs plaisirs, Caracalla seul respire la haine et prépare le crime. Le prétendu imitateur du héros de Macédoine ordonne à la jeunesse d'Alexandrie de se réunir pour former une phalange macédonienne. Elle obéit avec joie, elle accourt à cette fête qui rappelle celle de ses ancêtres : une armée vénale aux ordres du lâche César assassine cette joyeuse jeunesse[1]. Les hommes sont encore plus

1 Hérodian., *lib. IV*, *c.* 8. Cf. Dio Cass., LXXVII, 7, 8 et 23.

incompréhensibles que le destin : de nos jours un héros dont l'Égypte ne connut que des vertus et auquel elle dut des bienfaits, a été assassiné sur le même sol que Caracalla foula, tranquille après son attentat!

Ce n'était pas assez pour lui d'avoir sévi contre la jeunesse; il inventa des complots dans le passé pour chercher des coupables quatre siècles après l'événement. Une tradition absurde voulait qu'Aristote, qui avait donné à son disciple les vertus qui l'élevèrent au rang des plus grands princes, eût trempé depuis dans une conspiration qui n'exista jamais, et qui devait avoir amené la mort d'Alexandre, que ses débauches expliquent suffisamment. Caracalla crut cependant devoir venger sur les partisans du système d'Aristote un crime qui n'avait pas été commis : il priva tous les péripatéticiens d'Alexandrie des honneurs dont ils avaient joui jusqu'alors, c'est-à-dire, de la table commune à tous les membres du musée, et, si nous en croyons Dion Cassius, du droit d'assister aux spectacles d'Alexandrie[1]. Cette dernière donnée ferait croire qu'il y avait aux théâtres des Lagides quelques priviléges pour les savans. Il était réservé à Caracalla de priver de ces honneurs la nombreuse famille des péripatéticiens. Je regarde comme inutile d'ajouter que cette injustice n'a pu durer au-delà des jours de son auteur.

Le successeur de Caracalla, Macrin, ne vit pas Rome dans sa dignité, et Héliogabale la rendit spec-

1 Dio Cassius, l. c.

tatrice d'égaremens que la plus horrible corruption ne reproduisit plus. Quelles couronnes les autels des Muses pouvaient-ils recevoir des auteurs de pareils désordres?

Au milieu de ces agitations et de ces violences, qui du trône des Césars se communiquaient jusqu'aux extrémités de l'empire, Alexandre Sévère s'empara du sceptre et rétablit le calme. Pendant quatorze ans ce prince fut le bienfaiteur de son peuple. Les trésors publics ayant été répandus avec profusion pour acheter les suffrages, Alexandre Sévère s'occupa d'abord du rétablissement des finances. L'esprit de sagesse et d'économie qui présida à ses actes, lui permit de fonder ou de ranimer les institutions les plus utiles. Les écoles de la capitale fixèrent particulièrement son attention [1]; mais il n'est pas douteux que sa sollicitude ne se soit étendue sur celles de la Grèce et de l'Égypte. Son règne, qui marque le terme de ces recherches, fut beaucoup trop court; il mourut, assassiné, l'an 235 de notre ère.

Depuis le règne de Marc-Aurèle, l'histoire littéraire d'Alexandrie doit faire connaître en même temps les philosophes du musée, et les docteurs de l'école que les chrétiens établirent dans cette ville.

École chrétienne d'Alexandrie.

La doctrine du Christ était connue en Égypte depuis les temps des Apôtres; mais ce ne fut que vers le milieu du second siècle que le christianisme eut des écoles savantes dans ce pays.

Eusèbe, et Saint Jérôme, qui répète le témoignage

1 Le Nain de Tillemont, Hist. des empereurs, VI, 311.

de son prédécesseur, regardent Saint Marc comme le premier prédicateur de l'évangile en Égypte [1]. On ajoute que cet apôtre l'enseigna aux Alexandrins sous l'empire de Néron, et que les chrétiens de la capitale d'Égypte reçurent de lui leur premier évêque dans la personne d'un pieux artisan, nommé Anien. [2] Eusèbe et Saint Jérôme voudraient même faire regarder comme des chrétiens les *Thérapeutes*, religieux juifs, qui se dévouaient dans les solitudes de l'Égypte à des pratiques très-rigoureuses, et que Philon revendique au judaïsme comme une branche des *Esséniens* [3]. En renonçant à cette dernière opinion d'Eusèbe, on a persévéré dans celle, qu'Anien, expulsé deux fois d'Alexandrie et enfin martyrisé dans cette ville, y est devenu le fondateur d'un siége épiscopal. Quoi qu'il en soit, il paraît, d'après les recherches de Grabe, que les Égyptiens reçurent le christianisme dans les premiers temps de l'Église, et qu'ils composèrent un évangile avant celui de Saint Luc, qui y fait allusion au commencement du sien. En effet, Saint Clément de Rome, qui était disciple immédiat des Apôtres, cite un évangile des Égyptiens [5], et Saint Clément d'Alexandrie paraît aussi en avoir eu connaissance. [6]

---

1 Eusebii *Hist. ecclesiast.*, *II*, 16.

2 L'an 62 de notre ère. Le Nain de Tillemont, Bibliothèque des auteurs ecclésiast., II, 107.

3 Philo, *de Vita contemplativa*, *p.* 891 *et seq.*

4 Grabe, *Spicileg. patrum*, *I*, 31.

5 Clement. Roman. *Epistol. II*, §. 12.

6 *Stromat.*, *III*.

S'il est vrai que le christianisme se soit introduit en Égypte à une époque aussi reculée, il n'y a point de doute que les chrétiens n'aient donné dès-lors quelque enseignement à Alexandrie. Mais cet enseignement se borna long-temps aux récits historiques et aux exhortations religieuses que faisaient les Apôtres eux-mêmes : ce n'était pas encore une école où l'on cherchât à réduire la religion en système et à défendre les vérités contre les attaques des philosophes. Cependant ce dernier besoin se faisait sentir à mesure que la religion chrétienne acquérait des prosélytes dans toutes les classes de la société, et, au temps de Marc-Aurèle, il se fit dans cet institut un changement remarquable : les hommes les plus célèbres parmi les chrétiens se chargèrent d'y enseigner, et dès-lors la religion du Christ eut des docteurs qui la défendirent avec toutes les ressources du savoir humain.

Eusèbe n'explique qu'imparfaitement l'origine et les progrès de cet institut. « Dans la première année du « règne de Commode, fils de Marc-Aurèle, dit-il, « l'évêque Julien succéda, dans Alexandrie, à l'évêque « Agrippinus. Depuis *quelque temps* on avait dans « cette ville, pour l'enseignement de la religion, une « école qui existe encore et qui a toujours été diri- « gée par des docteurs vertueux. Mais à cette époque « Saint Pantène, auparavant adonné au stoïcisme, fut « particulièrement célèbre comme directeur de l'an- « cienne *école des paroles saintes*.[1] »

---

1 Euseb. *Hist. eccles.*, *V*, 9.

Cette donnée, quoique incomplète, nous montre cependant, qu'outre l'évêque d'Alexandrie il y avait des docteurs qui dirigeaient l'enseignement des chrétiens. Tous ces directeurs furent, au rapport d'Eusèbe, des hommes vertueux ; mais on n'en trouve aucun qui ait acquis une célébrité historique, parce que tous se bornaient à expliquer la religion aux catéchumènes. Avec Saint Pantène la science philosophique pénétra dans cette école, et dès-lors on y forma, non-seulement des catéchumènes, mais encore des hommes propres à défendre le christianisme.

Quelques écrivains modernes ont mal envisagé cette institution, en la comparant avec le musée d'Alexandrie et en la faisant passer pour une imitation de cette docte école. L'école chrétienne n'était pas une imitation ; elle était un des premiers besoins d'une société religieuse qui avait pour principe de ne pas initier à ses mystères la jeunesse avant qu'elle n'eût reçu une instruction suffisante. Fidèle aux paroles de Jésus Christ, *instruisez-les, et puis vous les baptiserez*, l'Église primitive communiquait d'abord sa doctrine et attendait la conviction : elle n'accordait l'initiation du baptême qu'à ceux qu'elle voyait suffisamment éclairés sur la nature de leurs engagemens. On comprend dès-lors la nécessité d'une école chrétienne dans la ville d'Alexandrie, et certes le but de ses fondateurs n'avait pas été de former un corps de savans capables de disputer avec les philosophes. Les premiers chrétiens estimaient trop peu les systèmes pour se donner la peine de les étudier ; ils comptaient

trop sur les succès promis à leur doctrine, pour chercher dans la philosophie ou la dialectique les moyens de combattre l'une et l'autre de ces sciences.

Mais, lorsque les philosophes eux-mêmes embrassèrent le christianisme et se chargèrent de la prédication et de l'enseignement de leur nouvelle croyance, un sentiment bien naturel leur fit désirer la conversion de leurs anciens frères ; ils entrèrent en discussion avec eux, et formèrent des disciples qui leur succédèrent dans cette lutte : tels furent les Pantène, les Clément d'Alexandrie, les Origène. Les philosophes, apercevant des docteurs ennemis, où ils n'avaient vu naguère que de paisibles artisans, portèrent sur le christianisme une sévère attention, le comparèrent avec leurs doctrines, l'adoptèrent quelquefois avec empressement, et le combattirent souvent avec toute l'ardeur que donne la dispute.

Un écrivain moderne, qui s'est acquis le droit de prononcer sur ces matières et qui mérite qu'on l'écoute avec respect, ne nous paraît pas avoir saisi dans toute leur simplicité les faits qu'on vient d'exposer : ses opinions sont cependant trop curieuses pour être passées sous silence.

« L'école des saintes paroles (dit *Rœssler* dans sa
« *Bibliothèque des pères*[1]), ou l'école des sciences
« théologiques, comme j'aimerais mieux traduire, a été
« trop souvent appréciée d'après des idées modernes.

---

1 Tom. I.er, p. 122. C'est sous le nom de διδασκαλειον ἱερων λογων qu'on désignait l'école chrétienne.

« Pour écarter celles-ci et pour s'en faire de plus
« conformes à la vérité, il faut étudier principalement
« le livre sixième de l'*Histoire ecclésiastique d'Eu-*
« *sèbe*. Depuis long-temps il y avait à Alexandrie de
« savans chrétiens qui enseignaient, soit les articles
« de leur foi, soit des sciences profanes, telles que
« la philosophie, les mathématiques et les belles-
« lettres, et qui, par ces moyens, attiraient au chris-
« tianisme de nombreux partisans; car ce n'étaient
« pas des chrétiens seulement qu'ils instruisaient,
« c'étaient souvent des Grecs.

« Les docteurs chrétiens n'étaient ni des professeurs
« publics salariés par les empereurs, ni des hommes
« revêtus de dignités ecclésiastiques; cependant il
« arriva quelquefois que ces savans furent en même
« temps évêques, sans qu'on en doive conclure que
« les évêques aient été tenus à posséder les sciences
« profanes.

« Les disciples de ces docteurs étaient non-seule-
« ment des jeunes gens qui désiraient se faire initier
« au christianisme, mais des hommes de tous les
« âges. Ces différences d'âge et de talens rendant né-
« cessaire la distribution de l'enseignement en diffé-
« rentes classes, le directeur de l'école se réserva l'en-
« seignement qui convenait le plus à ses goûts, et en
« confia les autres branches à ses anciens disciples. »

Quand on compare le livre d'Eusèbe qui doit renfermer les traits de ce tableau, avec le tableau lui-même, on ne peut manquer d'être surpris de la différence qu'on y aperçoit : Eusèbe ne justifie

que la moindre partie des hypothèses de Rœssler. S'il est vrai qu'Origène ait enseigné aux Grecs d'Alexandrie la grammaire, les belles-lettres et la philosophie, et que, sans avoir le caractère ecclésiastique, il ait dirigé l'école chrétienne de cette ville, cela ne prouve pas qu'avant lui d'autres docteurs chrétiens aient eu les mêmes rapports. On ne trouve ni dans les écrivains profanes, ni dans les auteurs ecclésiastiques, des preuves que les docteurs chrétiens aient enseigné les mathématiques, l'éloquence, ou la philosophie à des païens. Par quels motifs ceux qui désiraient acquérir ces connaissances, se seraient-ils adressés à des chrétiens, à qui elles étaient étrangères, tandis que la ville d'Alexandrie était remplie de savans qui s'étaient acquis de la célébrité dans ces sciences?

Il faut donc en revenir à la simple vérité historique : avant Saint Pantène l'enseignement des chrétiens d'Alexandrie se bornait à l'instruction de leurs catéchumènes ; avec Saint Pantène commence cette école savante qui forma Saint Clément d'Alexandrie, Ammonius, Origène, et d'autres hommes moins célèbres, mais beaucoup plus instruits que ne l'avaient été les prédécesseurs de Saint Pantène et plus capables de défendre la religion contre les attaques de la philosophie.

Quoique cette nouvelle école fût la rivale de l'école grecque d'Alexandrie, comme l'avait été jadis celle des Juifs, représentée par Aristobule, Josèphe et Philon, il n'en faut pas conclure à un état d'hostilité que l'histoire désavoue. D'un autre côté, je crois

pouvoir affirmer que même les plus célèbres docteurs chrétiens ne furent pas agrégés au musée, quoiqu'ils aient pu entretenir des rapports avec les savans profanes.

Nous avons dû insister d'autant plus sur les faits que nous venons de rétablir, que, dans les derniers temps de l'école d'Alexandrie, tout acquiert une haute importance, et qu'une critique sévère est ici un devoir rigoureux ; au surplus, ces faits recevront leurs développemens et un nouveau degré de solidité par les détails dont se composera le tableau des derniers savans de l'école dont nous écrivons l'histoire.

CHAPITRE II.

Savans de l'École d'Alexandrie depuis l'origine de l'École des docteurs chrétiens jusqu'à la naissance du Syncrétisme.

Diophante.

§. 1. L'astronomie et la géographie venaient de faire d'étonnans progrès entre les mains de Ptolémée, lorsque Diophante vint surprendre ses collègues par de nouvelles découvertes en mathématiques.

Diophante, que plusieurs écrivains placent au premier et d'autres au troisième ou bien au quatrième siècle de notre ère, me semble être de la fin du second. D'ailleurs, quand l'époque à laquelle il vécut resterait incertaine, ses travaux n'en illustrent pas moins l'école expirante de la ville qui lui donna le jour. Ses ouvrages sont six livres de *Problèmes arithmétiques*, et un traité des *Nombres du polygone*.

Diophante se servit pour la solution de ses problèmes d'une méthode analytique fort ingénieuse, dont il était l'inventeur. Cette méthode est ce que nous appelons *l'algèbre*, parce que nous croyions autrefois la devoir à *Geber*, mathématicien arabe, qui l'avait prise dans Diophante. On sait avec quel zèle et quels succès les Arabes ont cultivé les sciences qu'ils trouvèrent dans les ouvrages grecs.[1]

Diophante est le dernier mathématicien d'Alexandrie de la période que nous avons à parcourir, tandis que la grammaire et les belles-lettres continuèrent à captiver un grand nombre de savans.

§. 2. Le fils de ce célèbre Apollonius Dyscolos que nous avons fait connaître plus haut, cultiva les mêmes connaissances que son père; le père et le fils s'illustrèrent l'un l'autre. Cependant Hérodien quitta le musée pour la ville de Rome, au commencement du règne de Marc-Aurèle, pour aller présenter à ce prince un travail sur *la prosodie*, qu'il avait préparé depuis long-temps. Quoique nous ne sachions rien sur l'accueil que reçut cet ouvrage, nous pouvons croire qu'Hérodien continua d'habiter la ville dans laquelle il était venu chercher des faveurs. Il y publia un grand nombre d'écrits qui nous restent en partie et dont quelques traités sont imprimés[2]. Les anciens nous préviennent en faveur de ceux que nous possédons

Hérodien.

---

1 Voy. Fabricius, *Biblioth. græc.*, *V*, 630. Cf. Montucla, Hist. des mathém., I, 320.

2 *Biblioth. græca*, *VI*. 278.

en manuscrit. Ammien Marcellin appelle Hérodien *un très-scrupuleux examinateur de l'art grammatical*, et Priscien lui prodigue également ses éloges.[1]

Les écrits d'Hérodien appartenaient presque exclusivement à la philologie, et parmi ceux dont la perte est le plus regrettée, sont des *Observations sur un traité des passions*, commencé par Apollonius; une *Explication des dictions d'Hippocrate; l'Onomasticon*, ou les *Règles sur les noms propres*; une *Théorie de grammaire*, et des *Traités de prosodie*. La prosodie semble avoir été la passion d'Hérodien; il écrivit sur les *prosodies attique*, *homérique*, *spéciale*[2], *universelle*, *irrégulière*.

Parmi les richesses classiques des Grecs qu'Hérodien étudia, comme tous les autres littérateurs d'Alexandrie, les ouvrages de Platon et de Xénophon étaient ses lectures favorites; il osa les imiter, et, choisissant un cadre chéri des deux plus éloquens disciples de Socrate, il publia son *Banquet de Pouzzoles*[3]. Ce genre de composition, où l'on faisait entrer une instruction variée, paraît lui avoir plu : il traita deux sujets analogues, auxquels il pouvait rattacher beaucoup

---

1 Ammian. Marcell *lib. XXII*, 16.

2 On pourrait toutefois diminuer le nombre de ces traités en regardant ces mots, *προσωδια μερικη*, comme une variante de la prosodie ομηρικη; mais on n'est pas sûr que la *prosodie de l'Iliade*, et celle de *l'Odyssée*, qui sont citées également, soient la *prosodie homérique*, de sorte qu'au lieu de diminuer il faudrait peut-être augmenter la liste des écrits d'Hérodien. Cf. Fabricius, *Biblioth. graec.*, *VI*, 283.

3 Stephanus, voy. *διδασκαλια*; *Etymol. magn.*, *voc.* ειδος.

plus d'idées philosophiques qu'au Banquet ; c'étaient *le Mariage* et *la Commensalité.* [1]

Ce littérateur philosophe ne doit pas être confondu avec un savant d'Alexandrie du même nom, qui n'a vécu à Rome qu'au milieu du troisième siècle et qui nous a laissé une histoire des empereurs depuis Marc-Aurèle jusqu'à Gordien.

§. 3. Les grammairiens de l'époque qui précéda la présente, s'étaient attachés à l'épuration du langage, à la discussion des dialectes, à la collection des dictions attiques : ces travaux étaient exécutés avec tant de succès que ceux de l'époque présente ont dû s'étendre plus loin. Nous venons de voir Hérodien se dévouer à la prosodie : Héphestion, son contemporain, qui déserta comme lui le musée pour s'attacher à la fortune des empereurs [2], se consacra à la métrique. Héphestion.

La suite qu'on remarque dans les travaux des grammairiens d'Alexandrie, est vraiment admirable ; on dirait qu'elle ait été convenue entre les générations de cinq siècles : elle n'est cependant le fruit d'aucune convention ; elle est telle que la nature des choses l'indiquait au tact délicat de littérateurs auxquels on n'accordait jusqu'ici que de la pitié, pour lesquels on n'avait que des injures.

L'école d'Alexandrie mit d'abord, avec ses protecteurs, le plus grand zèle à recueillir tout ce qu'il existait d'ouvrages ; elle en entreprit la revision, s'attachant particulièrement aux plus précieux, aux plus

---

1 *Etymol. magn.* ; *voc.* Αρσεν.

2 Nous avons dit plus haut qu'il donna des leçons à Vérus.

anciens, aux plus défigurés : elle les classa ensuite; elle y ajouta des commentaires, expliquant non-seulement les expressions, mais les mœurs, les souvenirs, les idées du monde ancien, et, après ces travaux préparatoires, elle rédigea enfin des théories de grammaire, d'éloquence, de belles-lettres, de critique, de prosodie et de métrique. Nous verrons que cette célèbre école, par une dernière sollicitude, songea aussi à léguer à la postérité l'inventaire de toutes les richesses de la langue grecque, et qu'elle n'oublia pas la composition des lexiques.

Les travaux d'Héphestion lui valurent un surnom honorable [1], et à la postérité un *Manuel utile de métrique*, qui n'est pas encore assez répandu parmi nous.

Héphestion avait laissé plusieurs traités du même genre [2]. Après avoir expliqué le mécanisme du plus difficile et du plus beau des arts, il se paya de ce dévouement en composant des traités de haute littérature. Il écrivit sur les *changemens que la poésie doit faire dans les choses*, sur les *questions douteuses en poésie dramatique*, etc. [3]

Didyme, jeune. Didyme Ardios. Tryphiodore. Démétrius.

§. 5. Les deux illustres grammairiens dont nous venons de parler, doivent en avoir éclipsé un grand nombre d'autres, qui, moins connus de leurs contemporains, furent oubliés par la postérité. Il s'est toutefois conservé quelques-uns de leurs noms avec ceux

1 Celui de *Métrique*.

2 *Varia de metris; de metrorum dimensione*, *etc*.

3 Suidas nous apprend, au mot *Héphestion*, que cet ingénieux auteur laissa plusieurs autres ouvrages.

d'Héphestion et d'Hérodien, et le devoir de l'exactitude est ici pour nous le devoir de rappeler des hommes obscurs. Tels ont été Didyme le jeune, Didyme Aréios ou Atéios, Tryphiodore et un grand nombre de grammairiens du nom de Démétrius. En réunissant ces savans, je ne prétends pas leur assigner la même époque ; l'impossibilité de retrouver l'âge de chacun d'eux, est la seule raison de ce rapprochement.

Didyme le jeune, qui était Alexandrin et qui enseigna à Rome, au rapport de Suidas, est cité quelquefois comme auteur d'un traité philosophique sur *les choses probables*, que nous avons attribué plus haut à Didyme le grand, et que d'autres revendiquent pour Didyme Aréios[1]. Ce traité, ayant été commenté par Apollonius Dyscolos, paraît être de Didyme l'ancien.

On place aussi à cette époque quelques-uns des cinquante-deux Démétrius qui sont connus dans l'histoire littéraire[2], et on pense que le traité de l'*élocution oratoire*, qui n'est ni de Démétrius de Phalère, ni de Démétrius Ixion dont nous avons parlé, est d'un Démétrius de cette époque.

Tryphiodore, Alexandrin ou du moins Égyptien, est cité par Suidas et Hésychius, et ne l'est pas par les auteurs du second siècle : je crois, d'après cela, pouvoir le placer à cette époque. Cependant, en confondant ce savant avec des grammairiens obscurs,

---

1 Cf. *Biblioth. græca*, *I*, 842.

2 Jonsius, *Script. histor. philos.*, *lib. II*, *c.* 18.

nous offensons son ombre : il était l'un des plus ambitieux ou du moins l'un des plus singuliers littérateurs qui aient jamais manié la rime. Après avoir chanté la gloire que les Athéniens recueillirent, avec ceux de Platée, aux champs de Marathon [1], il remonta aux anciens combats des Grecs et célébra la *destruction de Troie* [2]. Ce nouveau rival d'Homère, le second que fournit l'école d'Alexandrie [3], crut, sans doute, éclipser la gloire de son modèle par une nouveauté à laquelle nous assignerions aujourd'hui le nom vulgaire d'un *tour de force :* il composa une *Odyssée lipogrammatique*, c'est-à-dire que dans tout ce poëme il excluait l'une des lettres de l'alphabet. Suidas nous apprend que c'était la lettre *s*, qui manqua à cette Odyssée, où, par conséquent, on ne trouvait pas le nom du héros qu'on y célébrait. Tryphiodore le désignait sans doute comme le *fils de Laërte*, méthode qui ne laissait pas d'être embarrassante pour tout autre personnage moins connu dont le nom renfermait aussi la lettre proscrite. Il serait curieux de savoir comment ce poëte a pu désigner la mer ; car, outre que les mots grecs qui en expriment l'idée renferment la fatale *s*, les circonlocutions qu'il pouvait employer, telles qu'*élément de Thétis* ou de *Poséidon*, lui offraient la même difficulté. Une telle singularité, que l'on caractérise trop faiblement en la taxant de mau-

---

1 Dans ses *Marathonica*.

2 Son *Excidium Troiæ* qui nous reste.

3 Voyez ci-dessus, p. 244.

vais goût, pourrait porter à croire que Tryphiodore fut des derniers temps de l'école d'Alexandrie, d'autant plus qu'Hésychius de Milet, qui vécut sous l'empereur Anastase, est le premier auteur qui le nomme : mais le goût des poëmes *lipogrammatiques* avait déjà pris au second et au troisième siècle, comme nous le prouve l'exemple de Nestor le Lycaonien.[1]

En tout cas il serait injuste de partir d'un tel excès pour juger défavorablement un institut dont la célébrité se soutint pendant plus de cinq siècles, et qui ne saurait recevoir d'atteinte de la folie de quelques-uns de ses membres.

§. 6. Des travaux qu'il est plus honorable de lui revendiquer sont ceux de Julius Pollux, de Phrynichus et d'Hésychius, travaux qui terminèrent les compositions grammaticales de cette époque, et qui sont comme les inventaires des richesses philologiques d'Alexandrie. Julius Pollux. Phrynichus. Hésychius. Harpocration. Ammonius.

Julius Pollux était né à Naucrate, ville d'Égypte ; mais son nom même semblait le destiner à l'Italie. Son père était un homme assez instruit pour lui donner les premières leçons de littérature grecque. Il n'est pas expressément dit que le jeune Pollux ait continué ses études à l'école d'Alexandrie ; mais ses travaux l'indiquent suffisamment. Il quitta l'Égypte pour étudier les belles-lettres, et surtout l'éloquence, sous la direction d'Adrien, rhéteur-sophiste d'Athènes. Enrichi de ces connaissances, il se rendit à Rome, y fit le panégyrique de Commode, sut plaire à ce

1 Suidas, *voc.* *Nestor.*

prince, surtout par son bel organe, et obtint de lui une chaire de rhétorique dans la ville d'Athènes. On sait que les empereurs salariaient des professeurs publics à Rome et dans les provinces de l'empire.[1] Julius Pollux eut quelques succès oratoires, qu'il perpétua dans les pièces qu'il laissa, et dans lesquelles Suidas trouvait à louer les agrémens du style et l'élévation de la pensée.

L'ouvrage qui le recommande à la postérité, est son *Onomasticon*. C'est un recueil des dictions synonymiques qu'on trouve employées dans les meilleurs auteurs pour exprimer les mêmes choses. Cette collection de différentes phrases sur des matières analogues est quelquefois très-intéressante pour la connaissance des mœurs, et renferme des chapitres que le philosophe et le littérateur parcourent avec autant de plaisir que l'helléniste. Les anciens vantaient beaucoup la sagacité et la profondeur de l'esprit de Julius Pollux.[2]

Phrynichus, de Bithynie, son contemporain, se rendit dans la capitale de l'empire, après avoir acquis à Alexandrie[3] les connaissances qui pouvaient conduire à quelque fortune. Il professa à Rome, sous Marc-Aurèle et son fils, la grammaire, les belles-lettres, et la philosophie ou la sophistique ; il composa un grand nombre d'ouvrages qu'il offrit à Commode, et dont il légua quelques-uns à la postérité. Photius connaissait de lui

---

1 Voyez ci-dessus, page 239 et suiv.

2 Philost. *Vitæ sophist.*, *ed. Oleario*, *p.* 592.

3 Selon d'autres à Athènes.

environ 36 volumes ou rouleaux de *phraséologies* par ordre alphabétique. Ce qui nous reste de Phrynichus est un recueil de *mots attiques* [1], ce qui ne prouve pas qu'il ait vécu en Grèce, puisque les savans du musée avaient composé des ouvrages analogues en Égypte. Cependant nous n'osons revendiquer entièrement à l'école d'Alexandrie ni Julius Pollux ni Phrynichus.

Hésychius, Harpocration et Ammonius, tous trois d'Alexandrie, sont d'une époque postérieure à celle où nous devons terminer nos recherches ; nous citons leurs ouvrages, parce qu'ils semblent compléter les travaux de l'école d'Alexandrie.

Hésychius était chrétien ; il composa un lexique, qu'on pourrait regarder comme la clef de la version des Septante, et dont nous ne possédons plus qu'un extrait. Ce recueil, tel qu'il est, sert en même temps à l'intelligence des auteurs profanes : Hésychius l'avait rédigé avec le secours de travaux antérieurs au sien et concernant des écrivains grecs.

Valérius Harpocration, qu'on place quelquefois au deuxième siècle et que Saxius place au quatrième avec plus de raison, publia le dictionnaire grec le plus classique que puisse désirer l'ami de l'éloquence athénienne : son ouvrage n'était tiré que des dix grands orateurs.

Enfin, Ammonius composa, sur les synonymes, un ouvrage qui a toujours été utile aux philologues, et qui est devenu encore plus précieux depuis qu'un

---

1 Ἐκλογὴ ἀττικῶν ῥημάτων καὶ ὀνομάτων.

célèbre Ammon de nos jours en a publié une belle édition.[1]

Athénée. §. 7. Celui de tous les écrivains de ces temps qui pouvait le mieux apprendre à la postérité quels services l'école d'Alexandrie rendait aux lettres, était Athénée, de Naucrate[2]. Ce savant contemporain de Marc-Aurèle et de Commode, né en Égypte, formé à l'école d'Alexandrie, versé dans presque toutes les sciences de son temps, et aimant particulièrement ce genre d'écrits que nous nommons polyhistoriques, semblait appelé à tracer dans toute son étendue l'histoire de ce musée qu'il avait sous ses yeux. L'ouvrage qu'il nous a laissé, ne décèle-t-il pas une foule de connaissances sur cette célèbre école? Les anecdotes les plus piquantes qu'il nous communique, ne concernent-elles pas le savant institut et la cour des Lagides? Ce littérateur n'a cependant pas rempli la tâche que le sort lui avait destinée et à laquelle il se montrait si propre. Ce qui augmente nos regrets, à la lecture de son ouvrage, c'est que nous y voyons qu'il avait sur Alexandrie des renseignemens précieux qu'il ne fait que citer, ou dont il ne donne que de faibles extraits. Il pouvait faire plus. Que n'a-t-il recueilli

---

1 Voy. Ammonius, *de adfinium vocabulorum differentia*, *etc.*, *ed.* Ch. F. Ammon. *Erlang.* 1787. (L'auteur est au nombre des savans les plus distingués de la Saxe.)

2 C'est à lui-même que nous empruntons ces détails biographiques. Il fait connaître ses contemporains (*Deipnos.*, XII, 537), sa patrie (XI, 480), son séjour habituel (XII, 541, 650, 673). Cf. Suidas, *Athénée*.

ces nombreuses traditions qui se transmettaient encore au musée sur les premiers temps de son existence? Que n'a-t-il essayé de jeter un coup d'œil sur les richesses accumulées dans les écoles et les bibliothèques d'Égypte par les savans qui les habitaient? Que n'a-t-il joint aux épigrammes de Timon sur le musée, le jugement plus honorable qu'on portait généralement sur cette école? Lui qui nomme tant d'écrivains, que ne nous a-t-il laissé un tableau complet de ceux qui cultivaient les lettres à Alexandrie?

Quoique le *Banquet des sophistes* ne satisfasse pas nos vœux, il est néanmoins un ouvrage estimable : il est absolument écrit dans le goût de l'école d'Alexandrie, et peut nous donner une idée juste des commentaires historiques de Callimaque et de Ptolémée VII, que nous ne possédons plus. Le titre en était bien choisi : il convenait à un livre destiné à recevoir la vaste érudition d'un savant du musée. Tout entrait dans le cadre d'un banquet célébré par des grammairiens ou des rhéteurs sophistes : l'histoire des grandes choses, celle des grands hommes, poëtes, orateurs, philosophes, grammairiens, artistes. L'histoire des princes, qui avaient protégé les lettres, faisait partie de celle des lettres. A ces détails variés se rattachaient des notices de géographie, des descriptions de villes, de monumens; des connaissances d'histoire naturelle et de botanique, de médecine ; enfin des anecdotes sur les mœurs et les personnes. Le *Banquet* d'Athénée est un riche magasin où tout le monde trouve à choisir : une docte Française y a pris la recette d'un plat qui appa-

remment ne trompa l'attente des convives que par suite des erreurs où nous jette la terminologie botanique des Grecs.

Un ouvrage tel que celui d'Athénée n'a pu se composer qu'avec les ressources d'Alexandrie : combien d'autres du même genre et peut-être du même prix nous avons perdus !

Alexandre d'Aphrodisie.

§. 8. Il n'est pas certain que le docte auteur dont nous venons de parler ait vécu long-temps à Alexandrie : il en est de même d'Alexandre d'Aphrodisie, de Sexte l'empirique, de Lucien de Samosate ; cependant ils ont eu tous des rapports plus ou moins intimes avec le musée.

Alexandre d'Aphrodisie, en Carie, enseignait la philosophie péripatéticienne, qui n'était plus celle d'Aristote, sous les empereurs Sévère et Caracalla. Comme il regrette dans des ouvrages dédiés à ces deux princes de ne pouvoir les leur offrir en personne [1], il faut en conclure qu'il n'a pas vécu à Rome. On admet communément qu'il habitait Alexandrie ou Athènes, et qu'il occupait dans l'une ou l'autre de ces villes une chaire de rhétorique que lui avaient confiée les Césars. Cependant, en s'arrêtant à cette supposition, il ne faut pas oublier que l'empereur Caracalla persécuta les péripatéticiens dans la ville d'Alexandrie.

Alexandre était l'un des partisans les plus zélés de la doctrine d'Aristote, et l'un des écrivains philosophiques les plus féconds. Quoiqu'il ne manquât point

1 Voy. *Liber de fato, in initio.*

de génie, il ne produisit cependant que des ouvrages très-faibles. Dans celui de ses traités qui nous reste, il discute les questions du *destin*, et des *choses qui sont en notre pouvoir*. Les anciens et le moyen âge s'accordent dans leurs jugemens sur la médiocrité de cette production: elle ne satisfit ni Hiéroclès, ni Cardan, deux écrivains également célèbres par la perspicacité de leur esprit.[1]

Les autres ouvrages que nous possédons d'Alexandre d'Aphrodisie, sont des *commentaires sur les écrits d'Aristote*, et deux traités de *l'ame*, qui ne font que délayer les idées du Stagirite. Parmi ses ouvrages perdus, qui étaient aussi des commentaires sur Aristote, je ne citerai que le traité sur la *nature et les vertus* (magiques) *des pierres*, et le livre d'*Allégories sur l'histoire des dieux*. Ces deux dernières productions portent particulièrement l'empreinte des idées du siècle. Publiées en Égypte, elles ont pu influer puissamment, l'une sur le système allégorique que les philosophes employèrent avec tant de succès dans la défense de l'ancienne mythologie; l'autre, sur les idées de magie qui entrèrent dans le syncrétisme avec le système allégorique.

Secte l'empirique.

§. 9. Nous voyons, par l'esprit de ces productions, qu'il était urgent de rappeler aux philosophes que le doute est le père de la certitude; qu'il s'agit en spéculation, non pas d'admettre les choses au gré de nos vœux, mais de les examiner selon les lois

1 Cardan dit, dans son livre *de scriptis suis: Cicero de fato ornatius quam verius, Aphrodisius male, Pomponatius tenuiter, nemo sufficienter scripsit.* Eusèbe cite Alexandre d'Alexandrie *in Præp. evang.*, *VI*, 9.

de notre raison. Sexte l'empirique semblait destiné à prévenir les égaremens où le dogmatisme le plus absolu jeta la philosophie. On croit que ce grand sceptique composa en Égypte ses utiles écrits[1]. Mais, quelque exacte que soit cette opinion relativement à une partie de ses ouvrages, Sexte semble nous apprendre lui-même, dans ses Hypotyposes, qu'il n'écrivit pas ce traité en Égypte. « A Alexandrie, dit-il[2], on sacrifie des chats à Horus, « des scarabées à Téthys ; personne n'oserait faire la « même chose *chez nous*. » Cependant il serait permis d'interpréter encore ces mots de manière à revendiquer tout cet ouvrage à l'école d'Alexandrie : Sexte pouvait écrire dans la capitale des Lagides, et rapporter à sa patrie ces mots, *parmi nous*.

La patrie de Sexte est, au reste, aussi inconnue que son séjour habituel. Suidas se contente de le dire africain, et cette donnée est inexacte; Sexte nous apprend lui-même qu'il était né grec. [3]

Sexte était médecin et partisan de la secte des *Empiriques* ou des *Méthodiques*, dont les principes s'alliaient parfaitement avec ceux du pyrrhonisme. Ses travaux philosophiques n'avaient qu'un seul but, et rarement un écrivain a mieux que lui poursuivi ses projets. C'était le renouvellement du scepticisme que

---

1 Voy. *Advers. mathem.*, *lib. IX*, *p.* 283.

2 *Hypotyp.*, *lib. III*, *c.* 24, *p.* 155. Cf. *Advers. math. I*, *p.* 42. Voy. Jonsius, III, 274.

3 *Hypotyp. I*, 152 ; *III*, 199. Voyez, sur l'âge, la patrie et le séjour habituel de Sexte, la préface de Fabricius pour les œuvres de ce sceptique.

voulait Sexte. Dans cette vue il publia des *Hypotyposes pyrrhoniques*, qui renferment les linéamens de son système, et un grand ouvrage intitulé, *contre les Mathématiciens*. Par ce dernier travail il prétendait combattre le dogmatisme, sous quelque forme qu'il se présentât ; car ce n'est pas la certitude des connaissances mathématiques seules qu'il y attaque, c'est celle de toutes les sciences : il y déclare la guerre *aux grammairiens*, *aux rhétoriciens*, *aux géomètres*, *aux arithméticiens*, *aux astrologues* (astronomes), *aux musiciens*, *aux logiciens*, *aux physiciens* (métaphysiciens) *et aux moralistes*. Sexte a consacré un ou deux livres de son ouvrage à chaque classe de savans : les dernières parties sont particulièrement dirigées contre le dogmatisme philosophique ; et la fin du livre sixième annonce clairement que son auteur croit en avoir assez dit aux mathématiciens pour les ramener au doute, et qu'il va rendre le même service aux philosophes.

L'histoire nous laisse ignorer si le scepticisme de Sexte a eu plus de succès au musée que celui d'Énésidème. Si les succès se comptent, non sur le nombre des auditeurs qu'on a pu attirer, mais sur celui des disciples qu'on a laissés, nous devons croire que l'école d'Alexandrie n'aimait plus le doute philosophique.

§. 10. Sexte eut un contemporain qui fit, comme lui, de vains efforts contre le dogmatisme ; c'est Lucien de Samosate. Lucien.

Littérateur érudit, orateur adroit et ingénieux philosophe, Lucien put se flatter d'exercer une grande influence sur le goût et les opinions de son siècle. Il

parcourut d'abord la Grèce, la Macédoine, la Gaule et l'Italie, comme rhéteur ou sophiste. Ayant gagné à Rome les faveurs des grands, il obtint de Marc-Aurèle le gouvernement d'une partie de l'Égypte.[1]

La ville d'Alexandrie n'était pas son séjour habituel; mais un philosophe tel que Lucien n'a pu manquer de s'y rendre quelquefois. Cependant, en admettant comme un fait incontestable qu'il a eu des rapports avec les philosophes du musée, on aurait tort d'en conclure que les traits satiriques sous lesquels il peint l'imposteur Protée et d'autres sophistes, doivent s'appliquer aux philosophes de l'Égypte [2]. Jamais l'école d'Alexandrie n'a vendu sa science, jamais elle n'a fait métier de l'imposture. La Grèce et l'Italie étaient inondées de sophistes, de rhéteurs, d'astrologues, de magiciens et de thaumaturges, tandis que l'école d'Alexandrie poursuivait avec une ardeur infatigable ses travaux philosophiques et littéraires. Apollonius de Tyane, qui surprit par ses feintes merveilles l'Asie, la Grèce et l'Italie, trouva aussi des partisans en Égypte; mais il n'y établit point son siége. Lucien avait observé les sophistes dans les pays qu'ils se partageaient comme leur domaine, et l'Égypte ne fut jamais de ce nombre.

Potamon. §. 11. Avant de se jeter dans un dogmatisme absolu, avec les philosophes des autres pays grecs, ceux d'Alexandrie tentèrent encore une nouvelle voie pour

---

1 Vers l'an 172. Cf. Reitzii *Sylloge de vita Luciani* (dans son édition de Lucien).

2 Nous ne citons pas les écrits de Lucien, parce qu'ils n'appartiennent pas à notre école.

obtenir un système plus satisfaisant que n'étaient ceux de cette époque.

Convaincu de l'insuffisance du scepticisme par les tentatives d'Énésidème et de Sexte l'empirique, Potamon essaya de présenter à ses collègues une doctrine plus plausible, l'éclecticisme, c'est-à-dire, la fleur des principes et des opinions de toutes les doctrines.

Potamon était Alexandrin, et fut l'un des philosophes les plus distingués du musée ; mais, quoiqu'il eût acquis une grande célébrité, on négligea de constater exactement l'époque qu'il illustra. Les données des anciens sur ce sujet sont aussi différentes que les hypothèses des modernes. Diogène de Laërte rapporte que Potamon a fondé une secte philosophique peu avant son temps [1], c'est-à-dire, au commencement du 3.e siècle. Suidas nous apprend, au contraire, que l'auteur de l'éclecticisme a vécu sous Auguste [2], et Porphyre semble regarder Potamon comme le disciple de Plotin [3]. Les modernes n'ont pu se réunir encore en faveur de l'une ou l'autre de ces opinions, à cause du défaut d'exactitude qu'on remarque dans la chronologie des trois auteurs qu'on vient de citer. Il y a cependant moyen de s'accorder sur les renseignemens qu'ils nous laissent. Porphyre parle d'un jeune Potamon qui se trouvait parmi les auditeurs de Plotin, et qui n'est pas le même

1 Προ ὀλιγου. Diog. Laert., *lib. I*, *c.* 21.

2 Suidas, *Potamon.* D'autres lisent, à la place de Αυγουστου, Αλεξανδρου Αυγουστου, ou bien Αυρελιανου. Cf, Suidas, *in voce* Αἱρεσεις.

3 *Vita Plotini*, *c.* 9.

que Potamon l'éclectique : Suidas confond ordinairement les données chronologiques, et son texte paraît altéré. La donnée de Diogène de Laërte doit en conséquence être considérée comme la seule exacte, et Potamon paraît avoir vécu à la fin du second ou au commencement du troisième siècle. [1]

La seconde circonstance rapportée par Diogène sur le philosophe Potamon est également susceptible de discussions. On croit généralement que Potamon a professé l'éclecticisme à l'école d'Alexandrie, et qu'il y a fondé la secte des éclectiques : on va plus loin, on appelle quelquefois éclecticisme toute la philosophie des Alexandrins, et on a l'air de croire que les savans du musée n'ont jamais professé d'autre système. Cependant, si nous demandions quels sont les disciples de Potamon qui ont formé cette secte d'éclectiques dont on nous parle, il y a toute apparence que nous resterions sans réponse. Le seul fait exact que l'on sache sur l'éclecticisme d'Alexandrie, c'est que Potamon professa cette espèce de philosophie dans un ouvrage intitulé *Science élémentaire* [2]. Nous ne savons absolument rien d'une secte d'éclectiques. Potamon, qui fut un célèbre philosophe, eut sans doute des auditeurs, comme Énésidème et Sexte en avaient eu pour leurs leçons ; mais aucun de ces grands hommes n'a laissé de disciple connu. Si l'on

---

1 Cf. Glœckner, *Dissert. de Potamonis Alexandrini philosophia eclectica. Lips.* 1745, *in-4.°*

2 Diog. Laert., l. c.

veut regarder Ammonius, surnommé Sakkas, comme élève de Potamon, rien ne s'y oppose ; mais tout s'oppose à ce qu'on le prenne pour un de ses sectateurs. Nous allons voir qu'Ammonius enseigna une toute autre doctrine ; mais auparavant nous devons faire connaître quelques chrétiens d'Alexandrie dont l'enseignement peut avoir exercé de l'influence sur ses opinions.

§. 12. Né en Sicile ou dans la ville d'Athènes, S. Pantène étudia et professa le stoïcisme sous Marc-Aurèle. A cette époque, les idées religieuses des chrétiens commençaient à se répandre parmi les philosophes et les grands de l'empire romain. Pantène eut connaissance de la nouvelle religion en Grèce ou en Égypte, et l'embrassa avec d'autant plus d'empressement que sa divine pureté lui offrait de la ressemblance avec la rigueur des dogmes du Portique. Les chrétiens d'Alexandrie se réjouirent de sa conversion, et lui conférent leur *école des paroles saintes* [1]. Il la dirigea avec tant de succès, que des négocians indiens, convertis sans doute au christianisme par ses leçons, et jaloux d'amener à leurs compatriotes un docteur de l'Évangile, le demandèrent à l'évêque d'Alexandrie. Ayant obtenu l'agrément de ce prélat, Saint Pantène partit pour les Indes, abandonnant à ses disciples les récoltes que ses efforts leur avaient préparées en Égypte. [2] Saint Pantène.

1 Vers 179. Euseb. *Hist. eccles.* Voy. Hieronym. *De script. eccles.*, *c.* 38. Cf. Le Nain de Tillemont, Mém. pour l'histoire ecclésiast., t. III.

2 Voyez sur l'école chrétienne d'Alexandrie : Ditelmaier, *Pro-*

Saint Pantène lisait assidument les philosophes grecs, sans que sa communauté s'avisât de lui en faire des reproches. Lorsque plus tard on blâma Origène à cause de ses fréquentes excursions dans les champs fleuris de la littérature profane, il en appela à l'exemple de Saint Pantène.

Quoique les disciples de ce docteur fassent un grand éloge de sa science [1], ils ne disent pas qu'il ait eu des rapports avec les habitans du musée. Il était trop occupé de l'enseignement du christianisme pour trouver le loisir de composer des ouvrages.

Athénagore. §. 13. L'un des successeurs de Saint Pantène fut Athénagore d'Athènes, qui avait enseigné la philosophie platonique avant d'embrasser le christianisme. Les chrétiens d'Alexandrie, appréciant la supériorité que lui donnaient ses études et ses occupations habituelles, lui confièrent la direction de leur école [2]. Comme Saint Clément d'Alexandrie a succédé immédiatement à Saint Pantène dans la surveillance de cet enseignement, il faut admettre qu'Athénagore fut son collègue. Dans tous les cas on a tort de croire, avec quelques anciens, que le philosophe d'Athènes a été le premier directeur de l'école des paroles saintes. [3]

---

gram. seriem doctorum in scola Alexandrina sistens. Altorf. 1746, *in*-4.°

1 Clemens Alexand., *Stromat.*, *I*, 274.

2 Epiphan. *Hæres.*, 65; Photius, *cod.* 234.

3 Voy. Fragment de l'*Histoire chrétienne* de Philippe de Side (auteur du 5.° siècle), à la fin des *Dissertations de* Dodwell, *sur Irénée*.

Athénagore ne nous a laissé que deux ouvrages: *une Apologie des chrétiens*, ou un *Discours d'ambassade* adressé aux empereurs Marc-Aurèle et Commode, et un traité philosophique sur *la résurrection*. Quelques modernes lui disputent le dernier de ces écrits; mais il est digne de sa plume.

Pendant quelque temps on attribua au philosophe Athénagore le roman *du vrai et parfait amour*, ou les *Amours honnêtes de Théogène et de Charide*, de *Phérécyde et de Mélangénie*, ouvrage fabriqué au 16.e siècle.[1]

§. 14. Le vrai successeur de Saint Pantène fut Titus Flavius Clément, qui, malgré ses noms romains et son surnom d'*Alexandrin*, était originaire d'Athènes. Élevé dans la ville d'Alexandrie, ou en Grèce, il s'était attaché d'abord à la philosophie. Le christianisme enseignant, comme des vérités positives et révélées, les dogmes dont la philosophie n'avait pu établir encore la certitude, on comprend pourquoi Clément d'Alexandrie préféra la religion chrétienne aux systèmes grecs. Après sa conversion il parcourut la Grèce, l'Italie et quelques contrées de l'Orient, d'après l'usage de plusieurs philosophes de cette époque. S'étant fixé en Égypte, les chrétiens d'Alexandrie l'appelèrent à la tête de leur école. Il ne put conserver ces fonctions au gré de ses désirs : les persécutions que l'empereur

Saint Clément d'Alexandrie.

---

1 Il a été publié à Paris, l'an 1599, par Martin Fumée de Génillé. Voyez une fraude moderne du même genre dans le *Répertoire de littérature ancienne*, par Fr. Schœll, t. I.er, p. 185.

Sévère fit subir aux chrétiens, le forcèrent à renoncer à son enseignement; mais son disciple Origène fut son successeur.

Saint Clément d'Alexandrie (ce n'est plus que sous cette dénomination qu'il est connu dans l'histoire) composa un grand nombre d'ouvrages précieux. Ceux qui exercèrent le plus d'influence sur le développement de la doctrine qu'il avait adoptée, sont intitulés: *Discours d'exhortation; l'Instituteur; les Tapis*[1]. Ces traités, remplis d'une érudition variée, forment une suite d'instructions qu'on pourrait comparer aux différentes leçons que les mystogogues et quelques philosophes même communiquaient à leurs disciples dans trois grades différens. La science qu'ils renfermaient dut exciter également la curiosité des docteurs du Christ, et celle des philosophes profanes.

Les écrits que nous venons de citer nous présentent, avec les *principes* d'Origène, un phénomène important dans l'histoire des dogmes : ce sont les premiers ouvrages où les docteurs chrétiens essaient d'enseigner leur religion avec quelque méthode. On peut les regarder comme les sources d'un système dogmatico-philosophique que leurs auteurs cherchaient à substituer aux systèmes grecs; et si nous y trouvons une érudition profane et quelques concessions frappantes, il faut nous en étonner aussi peu que de l'érudition judaïque dont Saint Paul crut devoir faire usage dans son *Épitre aux Hébreux*.

---

1 Ou Tapisseries allégoriques, στρωματα.

Outre le mérite que nous venons d'indiquer et que nous ne saurions développer davantage dans ces recherches, les *Stromates* de Saint Clément d'Alexandrie nous ont conservé d'importans fragmens d'auteurs grecs qui se sont perdus. L'auteur des Stromates paraît avoir continué, comme Saint Pantène, ses anciennes études : il était, comme lui, pénétré d'une vérité qu'on s'obstine à méconnaître, c'est que le plus grand philosophe est le meilleur chrétien.

Les écrits de Saint Clément d'Alexandrie ont fait naître des discussions intéressantes sur la pureté de ses opinions, et sur les développemens qu'il peut avoir donnés aux dogmes chrétiens. On a soutenu que son amour pour la philosophie la lui faisait regarder comme la sœur de la révélation ; on a spécialement affirmé que sa prédilection pour le stoïcisme se décelait dans son enseignement des vérités chrétiennes. Nous devons nous abstenir de l'examen de l'une et de l'autre de ces questions, quoiqu'elles soient du plus haut intérêt : mais nous devons faire remarquer que sa prétendue affection pour le stoïcisme n'est aucunement fondée ; que, selon lui, la philosophie se compose des vérités que renferment tous les systèmes. Le passage que nous avons choisi pour servir d'épigraphe à ces recherches, constate trop clairement l'éclecticisme philosophique de Saint Clément d'Alexandrie pour qu'il soit permis d'en douter.

Saint Clément d'Alexandrie brille dans les rangs des Pères et dans les annales des docteurs chrétiens de tous les siècles. Ce qui le place au-dessus de ses

successeurs, ce qui le recommande comme modèle d'impartialité à tous les théologiens, c'est son jugement sur les classiques grecs. Loin de voir, dans les écrits des philosophes, des lumières trompeuses, émanées de l'empire du démon pour le tourment de la raison humaine, il les regarde comme les témoins de la sollicitude générale de la Providence. L'opinion que les philosophes ne professaient que des erreurs, que leurs vertus n'étaient que des vices splendides, n'était pas celle de Saint Clément d'Alexandrie.

Les autres ouvrages qui nous restent de cet écrivain, appartiennent à l'histoire de l'Église et à celle des dogmes : ils nous font connaître les opinions du gnosticisme et du valentinianisme, ainsi que les idées particulières d'Héracléon, de Tatien, d'Hermogène, etc. [1]. Ils sont également d'une haute importance pour résoudre la question de savoir jusqu'à quel point l'Église des premiers siècles surveillait les dogmes des écrivains contemporains. Ce n'est pas un phénomène peu curieux de voir Tatien censuré vivement pour des idées étrangères, tandis que Saint Clément d'Alexandrie et Athénagore, qui sont aujourd'hui soupçonnés des mêmes emprunts, n'ont encouru aucun blâme.

Les discussions qui s'élevèrent, entre les chrétiens eux-mêmes, sur la pureté de leur doctrine et son incompatibilité avec quelques-unes des idées dominantes dans les systèmes grecs, ont dû piquer la curiosité

---

1 Ils sont intitulés : Ἐκ του Θεοδοτου και της ανατολικης καλουμενης διδασκαλιας κατα τους Ουαλεντινιανου Χρονους, et Ἐκ των προφητικων ἐκλογαι.

des philosophes, d'autant plus qu'à cette époque les chrétiens fréquentaient leurs écoles, et que, de leur côté, ils suivaient les leçons des chrétiens.

Les ouvrages perdus de Saint Clément d'Alexandrie appartenaient à la théologie, et spécialement à la branche exégétique de cette váste science. L'historien de la philosophie, qui aime à comparer les idées de toutes les doctrines, soit sacrées, soit profanes, regrette surtout deux traités, intitulés, l'un *sur l'origine du monde*, l'autre *sur la création*. Il eût été curieux de voir comment un philosophe chrétien a présenté la cosmogonie de Moïse, à une époque où les philosophes profanes de son temps renouvelaient sur le même sujet les idées de Platon et de Pythagore.

Saint Clément d'Alexandrie a instruit le plus savant des chrétiens, Origène, qui éclipsa ses contemporains et ses prédécesseurs, et qui laissa à la postérité l'exemple d'une prodigieuse érudition. Mais, avant de nous occuper de ce dernier, il convient de faire connaître Ammonius Sakkas, dont il fut aussi le disciple, et qui est l'un des philosophes les plus extraordinaires sous le rapport de ses opinions.

§. 14. Si le surnom ordinaire d'Ammonius a le même sens que celui de *Saccophore*, que les anciens lui donnent également, il prouve deux choses : l'une, tout en faveur de celui qui, malgré son métier, sut s'élever au premier rang des penseurs ; l'autre, en faveur du musée, qui répandit ses lumières sur toutes les classes des habitans d'Alexandrie. Nous avons déjà vu que les femmes de cette ville participèrent quelque-

Ammonius, surnommé Sakkas.

fois aux études des savans ; nous avons vu que les membres d'une nation d'ailleurs peu instruite possédaient à Alexandrie les sciences des Grecs : Ammonius le Saccophore est la preuve que la classe ouvrière même se familiarisait avec les études dans l'ancienne ville des Lagides. [1]

L'historien de l'école d'Alexandrie, loin d'avoir à rougir pour elle en rapportant les succès d'Ammonius, peut faire valoir avec éclat tous les détails de sa vie ; seulement il est à regretter que les anciens n'aient pas toujours distingué, par une épithète quelconque, les différens philosophes du nom d'Ammonius. Cette attention de leur part nous aurait épargné des discussions qu'il serait fort difficile de rendre intéressantes.

Tous les auteurs qui parlent du Saccophore s'accordent à dire qu'il était né chrétien. Mais est-il mort dans sa religion, comme le rapporte Eusèbe [2] ? ou a-t-il fini par professer les dogmes d'une philosophie particulière, comme le prétendait Porphyre [3] ?

Cette question de fait, qu'on a traitée avec une grande importance, parce qu'on a voulu en faire un jugement de doctrine, est agitée à peu près depuis la mort d'Ammonius. Elle est résolue, par les uns d'après Eusèbe, par les autres d'après Porphyre, sans qu'aucune des deux opinions ait pu convaincre ses contradicteurs.

---

1 Voy. Suidas, *in voce Ammonius*.
2 *Histor. ecclesiast.*, *VI*, 19.
3 Voy. Eusèbe, l. c.

On ne saurait, en effet, la décider que par le degré de confiance qu'on est disposé à donner à l'historien de l'Église, ou au défenseur des doctrines profanes. Cependant ni la religion ni la philosophie, si l'on voulait les considérer comme parties adverses, ne peuvent attacher du prix à revendiquer Ammonius : sa profession de foi ne saurait préparer de triomphe ni à l'une ni à l'autre. Quelle gloire la religion chrétienne pourrait-elle recevoir des suffrages d'un homme qui ne forma que des défenseurs du paganisme ? ou comment la philosophie pourrait-elle se prévaloir de la doctrine d'un penseur qui a dû au christianisme une grande partie de ses lumières ? Ammonius, né chrétien et apparemment élève de Clément d'Alexandrie, docteur du Christ, eut pour disciples Plotin, défenseur zélé des systèmes grecs, et Origène, philosophe chrétien entaché, aux yeux de ses frères, d'idées profanes.

Dans ce singulier échange de lumières *surnaturelles* et *rationnelles*, si la philosophie voulait s'applaudir d'avoir possédé Ammonius, la religion revendiquerait presque toute sa célébrité.

Il est donc évident que l'esprit de parti ne peut rien gagner à cette querelle, et que l'obstination avec laquelle on la poursuit dans beaucoup d'ouvrages, est ridicule.

L'historien de l'école d'Alexandrie ne voit dans l'échange des doctrines profanes et chrétiennes, que cet esprit vraiment libéral qu'il voudrait remarquer constamment dans les annales de la philosophie et de la religion : il y voit un commerce utile entre des par-

tisans de systèmes divers, une émulation intéressante et non hostile, une liberté de croyance qui ne se soumet qu'à la seule conviction. Que le grand homme qui est l'objet de nos discussions, soit resté philosophe chrétien, sa manière de voir n'a pas empêché les Grecs de suivre ses leçons; qu'il se soit décidé pour une philosophie qui n'était plus le christianisme pur, cette déviation n'a pas empêché les chrétiens de profiter de ce que renfermait de bon sa nouvelle doctrine. Les annales d'Alexandrie présentent donc un modèle d'impartialité philosophique également honorable pour deux partis qu'on accuse habituellement de s'être combattus avec aigreur.

Cependant nous offrirons à ceux qui ne veulent pas comprendre comment on peut n'être ni *supernaturaliste* pur, ni *rationaliste* absolu, et à ceux qui prétendent savoir décidément si Ammonius mourut chrétien ou philosophe, une hypothèse qui, nous l'espérons, bannira toute incertitude.

Il paraît qu'Eusèbe a dit avec trop de précipitation que Porphyre *en avait menti* en affirmant qu'Ammonius avait renoncé au christianisme; qu'il s'est trompé sur la personne dont parlait Porphyre, et qu'il a pris Ammonius le Saccophore pour un autre Ammonius. Il parle apparemment d'un docteur chrétien qui a publié une *Harmonie des quatre évangélistes*, et un traité sur la *Concordance entre Moïse et Jésus-Christ* [1]. Porphyre, au contraire, entend un Ammo-

1 Ευαγγελιον· μονοτεσσαρον. Eusebii *Hist. ecclesiast.*, *VI*, 19. Cf. Hieronymi *Script. eccles.*; c. 55.

nius antérieur, précepteur de Plotin, et connu par le surnom de *Saccophore*. Ce dernier, au témoignage de ses disciples, n'a publié aucun ouvrage.[1]

D'après cela, il est probable qu'Ammonius finit par abandonner le christianisme, et cette opinion, combattue par ceux qui croient servir la religion en défendant l'erreur d'Eusèbe, est la plus favorable aux chrétiens. Voudrions-nous donc admettre que la doctrine secrète sur les démons, publiée par Origène et Herennius, leur eût été communiquée par un homme fidèlement attaché au christianisme?

Les auteurs chrétiens qui revendiquent Ammonius à leur foi, ne songent pas aux conséquences de leur obstination : cependant, quelque précises que soient les données que nous venons d'exposer, il est à prévoir que les opinions établies dans de prolixes discussions conserveront leurs partisans.[2]

Les renseignemens les plus positifs que nous ayons sur Ammonius, sont sans doute ceux que nous en donnent ses propres disciples. D'après Longin et Plotin, les plus célèbres d'entre eux, Ammonius enseigna au musée la philosophie platonicienne avec

---

1 Porphyrii *Vita Plotini*, *c.* 20, *sect.* 4.

2 Valesius, Jonsius, Cave, Bayle, Basnage, Selden et beaucoup d'autres ont suivi l'opinion d'Eusèbe. Oléarius (dans son livre *de eclecticis*) admet, avec Porphyre et Eusèbe, qu'Ammonius était né chrétien; avec Porphyre, qu'il embrassa la philosophie profane, et encore avec Eusèbe, qu'il mourut enfin chrétien. *Il prit*, *quitta*, *reprit*, etc. Cf. Baltus, Défense des Pères; Mosheim, *ad Cudworthi Syst. intellect.*

des succès que jusqu'alors aucun philosophe n'avait pu obtenir en Égypte [1]. Les hommes les plus distingués sortirent de son école : Origène le chrétien, et Origène qui persévéra dans le paganisme ; Longin, Hérennius, Olympius d'Alexandrie, Plotin et beaucoup d'autres avaient reçu ses leçons.

La méthode d'Ammonius était celle des plus grands hommes de l'antiquité : il communiquait librement ses pensées à ses disciples, réveillait et discutait les leurs, et ne leur ouvrait que successivement tous les trésors de sa science. Il était convaincu, avec Pythagore et Platon, que certaines vérités ne pouvaient être confiées qu'à des disciples déjà avancés ; il sentait avec Socrate la difficulté d'être compris par des générations qui ne sont pas à même de former des demandes pour dissiper leurs doutes : aussi n'a-t-il laissé aucun ouvrage.

Cependant la méthode libre, et celle de l'enseignement double, l'un exotérique, l'autre ésotérique, ont le grave inconvénient de permettre à des disciples infidèles la corruption totale d'une doctrine. De là vient l'obscurité qui plane aujourd'hui sur le véritable système d'Ammonius ; il serait plus ignoré encore, si l'indiscrétion de deux de ses disciples n'en eût fait connaître une partie, et autorisé un autre de ses élèves à développer dans ses écrits les idées propres aux seuls ésotériques.

Ce furent Hérennius et Origène le payen qui divulguèrent les dogmes d'Ammonius sur les démons,

---

1 Porphyrii *Vita Plotini*, c. 20.

et ce fut Plotin qui, à la suite de cette infidélité, écrivit sur toute sa philosophie. 1

En géneral, les disciples d'Ammonius gardèrent mal les secrets de leur maître : Némésius d'Émèse rédigea aussi, d'après leurs révélations, un traité *sur l'ame et son union avec le corps*. 2

Cependant tous ces écrits peuvent-ils être regardés comme les sources pures de la doctrine d'Ammonius, ou bien faut-il lire les Ennéades de Plotin avec autant de défiance que les dialogues de Platon, lorsqu'on cherche dans ces ouvrages les pensées de Socrate et d'Ammonius?

Ce que l'on voit d'évident dans les écrits publiés par ses disciples, c'est qu'Ammonius a professé non pas le platonisme pur, ni un platonisme nouveau, mais un système composé des idées de plusieurs doctrines, et connu dans l'histoire sous le nom de *néo-platonisme*, quoique cette désignation soit elle-même très-impropre.

Ammonius, l'auteur du nouveau platonisme, dont l'origine est le dernier terme de ces recherches, mourut dans les premières années du troisième siècle. L'époque exacte de sa mort est incertaine ; mais, Longin étant né l'an 213 de notre ère, et n'ayant guère pu recevoir les leçons d'Ammonius, dont il fut le disciple, avant l'âge de dix-huit ans, on peut placer

---

1 Porphyre, Vie de Plotin.

2 Quoique ce traité se trouve dans les œuvres de Grégoire de Nysse (t. II), il n'est autre chose que le second chapitre de l'ouvrage de Némésius *sur l'homme*.

l'époque de la mort du dernier aux années 230 à 235 de l'ère chrétienne.[1]

Les disciples d'Ammonius : Origène, Longin, Hérennius, Plotin.

§. 16. Comme ce sont les disciples d'Ammonius qui font connaître ce philosophe, nous pourrons en dire un mot sans dépasser les bornes de notre sujet.[2]

Les disciples d'Ammonius ne s'attachèrent qu'en partie à la doctrine de leur maître, et manifestèrent une indépendance d'opinions qui honore également sa mémoire et la leur. Nous voyons par là comment doit être entendue leur expression favorite en parlant de lui et de sa science : ils le nommaient *l'inspiré de Dieu*, sans prétendre néanmoins désigner par là un homme qui pût commander une soumission aveugle à ses idées.[3]

---

1 Cf. Ruhnken, *de Longino*, §. 3, dans l'édition de Longin par Toup.

2 Une nouvelle école, celle des nouveaux platoniciens, commence avec Ammonius, et peut-être plus tôt : elle acquit de nombreux partisans, et s'illustra par des écrivains ingénieux et profonds. Plotin, Porphyre, Jamblique et Proclus ne sont que les premiers écrivains de cette doctrine ; leurs successeurs la perpétuèrent jusqu'au temps de Justinien, qui fit fermer les écoles des philosophes, et obligea ces derniers à chercher un asile en Perse, auprès de Cosroé. Ils en revinrent vers le milieu du sixième siècle : mais le christianisme avait triomphé ; ils ne rouvrirent pas leurs écoles. On doit croire que l'Académie des inscriptions ne tardera pas à proposer sur ce beau et vaste sujet un travail qui serait le complément de nos recherches. En attendant nous prévoyons la publication de plusieurs écrits inédits de Proclus, que M. Cousin se propose de donner avec ses notes, d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi.

3 Voy. Hierocles, *de Providentia*, *in* Photii *Biblioth.*, *cod.* 214 *et* 251.

Origène le chrétien, à qui ses travaux valurent des surnoms honorables [1], était né vers l'an 185 de notre ère, apparemment de parens chrétiens, et il mourut, vers l'an 253, dans la profession du christianisme. Cependant il fut autant le disciple d'Ammonius que de Saint Clément d'Alexandrie; il confondit du moins leurs idées dans l'enseignement qu'il fit à l'école des saintes paroles, où il succéda au docte Saint Clément, à l'âge de dix-huit ans.

Il compta, comme son maître Ammonius, des chrétiens et des philosophes dans son auditoire. Les chrétiens d'Alexandrie devaient le regarder comme l'un des ornemens de leur école, dont il renforça l'enseignement, et dont il fit sans doute connaître les avantages dans ses voyages en Palestine et en Achaïe : cependant l'évêque d'Alexandrie, Démétrius, le força de sortir d'une ville qu'il illustrait. Origène, excommunié et déposé dans un concile d'Égypte, se réfugia à Césarée, l'an 231, et y établit une école où il forma plusieurs savans distingués; mais il ne renonça pas à l'usage qu'il affectionnait d'aller par intervalle enseigner dans d'autres contrées.

Son érudition, son génie, ses vertus, son ardeur pour le martyre, rien ne put le préserver des disgraces de l'Église; il fut regardé comme entaché d'hérésie, et condamné par un concile.

Les nombreux ouvrages qui nous restent de ce spirituel et laborieux savant, ne formaient que la

---

1 Χαλκέντερος et Ἀδαμάντινος.

moindre partie de ses travaux. *Il écrivit plus que nous ne lisons*, dit Saint Jérôme. Mais tout ce qu'il avait écrit se ressentait de ses études profanes et de son penchant pour les opinions hardies de quelques systèmes grecs : chacun de ses ouvrages respirait la philosophie de son temps, et c'est avec une simplicité surprenante qu'il explique l'écriture sainte au moyen des idées de Platon et de Pythagore. Ses meilleurs ouvrages sont ses livres *contre Celse* et son traité *des principes*, quoique ce dernier soit défiguré par la traduction latine de Rufin. L'abrégé de philosophie historique qui nous est resté sous le titre de *philosophoumena*, qu'on lui attribue souvent, n'est pas de sa composition.

On doit distinguer ce savant élève d'Ammonius, d'Origène le payen, autre disciple du même maître.[1] C'est ce dernier qui a publié, conjointement avec Hérennius, les opinions qu'Ammonius leur avait communiquées sur les démons, comme doctrine ésotérique[2]. Origène se fit encore connaître par un ouvrage dont le titre ambigu et problématique a souvent occupé les érudits anciens et modernes. Ce titre était en grec : *ὅτι μονος ποιητης βασιλευς*, *que le poëte seul est roi.*[3]

Antonius, Olympias d'Alexandrie et Longin d'A-

---

1 *Valesius ad Euseb. Hist. ecclesiast.*, *VI*, *cap.* 14, 19. Huetius, *in Origenian.*, *lib. X*, 7. Tillemont, Mém. pour l'hist. ecclés., t. III, p. 86. Ruhnken, *de Longino*, §. 5.

2 Porphyrii *Vita Plotini.*

3 Porphyre, l. c.

thènes sont cités par les anciens comme des disciples distingués d'Ammonius [1]; mais les deux premiers n'ont laissé ni ouvrages ni disciples célèbres, et le troisième a préféré les belles-lettres à la philosophie.

Longin, attiré en Égypte par la célébrité des littérateurs d'Alexandrie, y suivit les leçons d'Ammonius, et alla ensuite les communiquer à ses compatriotes. Cependant tout semble prouver que ses goûts ne le portaient pas à la philosophie, qu'il préférait l'étude des belles-lettres, et que le grand nom d'Ammonius l'avait seul décidé à suivre son enseignement. Il renonça bientôt aux leçons de philosophie qu'il avait commencées à Athènes, et se rendit auprès de Zénobie, reine de Palmyre. Son esprit et ses grandes vues lui procurèrent un tel ascendant sur la princesse, qu'elle lui confia les rênes de son gouvernement. Longin justifia cette confiance, et refusa de survivre au règne de Zénobie.

Malgré sa vie agitée, Longin composa un grand nombre d'ouvrages, soit de philosophie soit de littérature. Nous regrettons vivement la perte de ses *Commentaires sur le Phédon* et le *Timée de Platon*; ces écrits auraient eu d'autant plus de prix pour nous, qu'en les comparant avec la doctrine des Ennéades, nous aurions pu voir jusqu'à quel point le maître commun de Plotin et de Longin conservait ou modifiait le platonisme.

---

1 Porphyre, *ibidem*. Proclus, *in Timæum Platonis*, *lib. III*, *p.* 187.

Parmi les ouvrages critiques de Longin, le plus intéressant pour nous eût été celui qu'il avait intitulé les *Philologues*, et qui donnait, sans doute, une analyse des principaux classiques grecs. Nous ne savons plus s'il a pu consulter *la table des auteurs* qu'un philologue de l'école d'Alexandrie avait publiée quelques siècles auparavant.[1]

Les autres écrits perdus de Longin le représentent comme un véritable savant d'Alexandrie. Il avait publié des *Questions homériques;* des *Solutions homériques;* un livre *sur les choses que les grammairiens* (sophistes et rhéteurs) *racontent faussement comme historiques;* quatre livres *sur les mots qui ont des acceptions différentes dans Homère;* un *Recueil de dictions attiques par ordre alphabétique.*[2]

Le traité *du sublime*, qui nous reste sous son nom et qui semble appartenir à un homme fort distingué, lui est disputé quelquefois par la critique moderne. S'il n'est pas de lui, Longin n'a rien transmis à la postérité; tandis que son condisciple, qui écrivait si mal, nous a légué en entier les 54 traités des Ennéades.

L'auteur des Ennéades, Plotin de Lycopolis en Égypte, né la 13.e année du règne de Sévère[3], suivit les leçons des grammairiens d'Alexandrie à l'âge de huit ans. Il est évident que les anciens qui nous rapportent ce fait comme une chose surprenante, ne peu-

1 Callimaque, voyez ci-dessus, p. 93.

2 Suidas, *voc. Longinus.*

3 L'an 205 de l'ère chrétienne.

vent pas entendre par là que Plotin ait eu à cet âge un maître de grammaire élémentaire, mais bien qu'il écouta, en génie précoce, les doctes leçons des membres du musée. Un tel prodige peut être rapporté avec une métaphore un peu hardie, et Porphyre, qui dit que le jeune Plotin était alors encore *en nourrice*, ne doit pas être chicané sur ses expressions. [1]

De l'auditoire des grammairiens, Plotin fut entraîné à ceux des philosophes. Cependant les leçons d'Ammonius purent seules le satisfaire; il les suivit pendant onze ans. La hardiesse des idées d'Ammonius captiva son ardente imagination, et réveilla peut-être en lui le désir d'aller s'initier en Orient à des doctrines plus brillantes encore.

Pour consulter les philosophes de la Perse et de l'Inde, ou plutôt les traditions que ces pays conservaient encore de leurs anciennes doctrines, Plotin se mit à la suite de Gordien dans l'expédition que cet empereur dirigea contre les Perses. Mais, les troupes romaines ayant été défaites, Plotin ne put exécuter ses projets, et, après son retour, il préféra le séjour de Rome à celui d'Alexandrie. Des motifs qui nous sont inconnus peuvent avoir influé sur cette détermination; mais il est à présumer que Plotin regardait Rome comme un théâtre plus vaste et plus avantageux pour lui que la ville d'Alexandrie.

Malgré les leçons de grammaire qu'il avait reçues

---

1 Porphyre (Vie de Plotin, chap. 3) rapporte un conte qu'il ne faut pas interpréter littéralement.

dans sa jeunesse, il possédait peu l'art d'écrire : son langage était obscur, et peut-être eût-il obtenu peu de suffrages au musée, où l'élégance et la pureté de la diction étaient devenues les premières qualités du style.

Plotin ne se décida à la composition que pour répondre aux demandes qu'on lui adressait, soit comme philosophe d'Alexandrie, soit comme disciple d'Ammonius, soit comme voyageur de l'Orient.

Lorsqu'il rédigea les cinquante-quatre petits traités qui forment les six livres des Ennéades, il était dans cet âge où l'esprit a d'ordinaire le plus de méthode et de clarté, et néanmoins son ouvrage manque trop souvent de l'une et de l'autre.[1]

Ces traités sont toutefois la meilleure source du nouveau platonisme, et le futur historien de cette doctrine devra en faire son étude principale.

Cependant son premier devoir sera de rechercher l'auteur des opinions exposées dans les Ennéades, et le résultat de ses efforts sera peut-être l'aveu qu'Ammonius, Plotin et Porphyre se partagent entre eux le système développé dans cet ouvrage.

Plotin, rempli de la doctrine d'Ammonius, doué d'une imagination trop ardente et trop mystique, et privé du talent d'une exposition nette et précise, avait laissé ses écrits dans un état presque illisible et à peu près inintelligible. Il avait la vue basse; les caractères de son manuscrit n'étaient pas distincts;

---

1 Il était dans la 46.e année lorsqu'il le commença.

telle phrase n'était pas achevée, telle autre était oubliée entièrement : car Plotin s'interrompait souvent, reprenait de mémoire le fil de sa rédaction, et ne relisait pas ses ouvrages. Frappé lui-même de leurs défauts, il chargea son disciple Porphyre de les mettre en ordre et de les publier d'après une révision soignée. Porphyre, proprement Malchus, était de Syrie, et ne possédait pas même le grec autant qu'on le savait encore à cette époque ; cependant il remplit la volonté de son maître. On le soupçonne d'avoir substitué ses propres idées à celles de Plotin, plus souvent même que ne le commandait la nécessité. Les Ennéades renfermeraient donc les idées d'Ammonius modifiées par celles de Plotin, que Porphyre modifia à son tour. Il ne faut plus s'étonner dès-lors si cet ouvrage contient beaucoup d'opinions bizarres, jointes à des vues sublimes.

Ce qui doit augmenter nos soupçons sur la fidélité de Porphyre, c'est qu'un autre disciple de Plotin, Eutochius, avait donné une édition des Ennéades différente de celle de Porphyre [1]. Cependant, tel qu'il est, le livre de Plotin fut la norme de la philosophie pour les nouveaux platoniciens ; ils ne lurent Pythagore [2], Platon et Aristote, qu'imbus des idées de Plotin.

Nous terminons ici la première partie de nos recherches, dont le but est d'expliquer l'origine du nou-

---

1 Porphyrii *Vita Plotini*, c. 27. Cf. Ennead., *IV*, p. 413.
2 Ou les écrits des pythagoriciens.

veau platonisme, et qui ne doivent pas s'étendre sur son histoire. Il nous reste à exposer, dans la seconde partie de cet ouvrage, les progrès que les savans du musée ont fait faire aux sciences, et à montrer comment ils sont arrivés au nouveau platonisme.[1]

---

1 Je ne puis que me conformer ici à l'opinion générale.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS LE PREMIER VOLUME.